ŒUVRES

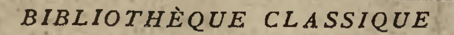
DE

P. CORNEILLE

TOME CINQUIÈME



NOUVELLE


BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, M DCCC LXXIX

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

Publié en cinq volumes

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

PRÉFACE PAR V. FOURNEL

TOME CINQUIÈME





PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré 338

M DCCC LXXIX

SERTORIUS

TRAGEDIE

ACTEURS.

SERTORIUS, général du party de Marius en Espagne.

PERPENNA, lieutenant de Sertorius.

AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.

POMPÉE, général du party de Sylla.

ARISTIE, femme de Pompée.

VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.

THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, tribun du party de Pompée.

ARCAS, affranchy d'Aristius, frére d'Aristie.

La scéne est à Nertobrige, ville d'Arragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.



SERTORIUS

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'ou me vient ce desordre, Aufide, et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire?
L'horreur que malgré moy me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison,
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flaté l'idée,
L'image tout affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moy de bras à luy préter.
En vain l'ambition qui presse mon courage
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage,

En vain, pour me soûmettre à ses laches efforts,
Mon ame a secoüé le joug de cent remords;
Cette ame, d'avec soy tout à coup divisée,
Reprend de ces remords la chaisne mal brisée,
Et de Sertorius le surprennant bonheur
Arréte une main preste à luy percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flate,
Et depuis quand, Seigneur, la soif du prémier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande maxime
Que la guerre civile est le régne du crime,
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules;
Marius ny Carbon n'eurent point de scrupules,
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla ny Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus:
Tour à tour la victoire autour d'eux en furie
A poussé leur couroux jusqu'à la barbarie,
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissentions;
Mais leurs sanglants discords, qui nous donnent des maistres,
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traistres;
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenty
Qu'aucun versast le sang de son propre party,
Et dans l'un ny dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'étes plus jaloux
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?
Ah! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre,
Prenons le mesme joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoy tant de périls? pourquoy tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain que prendre loy d'un homme;
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Voy mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encor icy,
De nostre République, à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie,
Et cet azyle, ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du senat le précieux débris;
Par luy Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes,
Maintient de nos Romains le reste indépendant.
Mais, comme tout party demande un commandant,
Ce bonheur impréveu qui par tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE.

Ah! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt vostre fortune et vous ravit l'honneur.
Vous n'en sçauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que vôtre armée alla joindre la sienne,
Lors...

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir.

Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse,
Il succomboit sans moy sous sa propre foiblesse;
Mais, si-tost qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées,
Pour se ranger sous luy, voler vers ses tranchées,
Et, pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage et m'y rangeay comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'aspre jalousie
Dont en secret dés-lors mon ame fut saisie
Grossit de jour en jour sous une passion
Qui tyrannise encor plus que l'ambition.
J'adore Viriate, et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'oste sur les miens;
Mais elle-mesme, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée,
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'apas,
Il me derobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence
Qu'il me vole par tout, mesme sans qu'il y pense,
Et que, toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour luy sans qu'il en sçache rien.
Je sçay qu'il peut aimer et nous cacher sa flame;
Mais je veux sur ce point luy découvrir mon ame,
Et, s'il peut me céder ce trosne où je prétens,
J'immoleray ma haine à mes desirs contens,
Et je n'envîray plus le rang dont il s'empare
S'il m'en asseure autant chez ce peuple barbare
Qui, formé par nos soins, instruit de nostre main,
Sous nostre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lors qu'on fait des projets d'une telle importance,
Les interests d'amour entrent-ils en balance?
Et, si ces interests vous sont enfin si doux,
Viriate, luy mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA.

Ouy, mais de cette mort la suite m'embarasse.
Auray-je sa fortune aussi bien que sa place?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appuy
Prendront-ils mesme joye à m'obeïr qu'à luy,
Et, pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendart de Pompée?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard. C'est dans vostre festin
Que ce soir par vostre ordre on tranche son destin.
La tréve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne;
L'occasion nous rit dans un si grand dessein,
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices:
Perdez Sertorius ou perdez vos complices;
Craignez ce qu'il faut craindre. Il en est parmy nous
Qui pourraient bien avoir mesme remords que vous,
Et, si vous differez... Mais le tyran arrive,
Taschez d'en obtenir l'objet qui vous captive,
Et je prîrai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCENE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre :
Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre.
Il veut sur nos debats conférer avec moy,
Et pour toute asseurance il ne prend que ma foy.

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages,
D'un homme tel que vous la foy vaut cent ostages.
Je n'en suis point surpris ; mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de grand,
Pour faire encor au vostre entiére déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous forçons les siens de quitter la campagne
Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enléve
Si-tost que le printemps aura fini la tréve.
C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens ;
C'est à vous que je doy ce que j'ay de puissance.
Attendez tout aussi de ma reconnoissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner

Quels motifs jusqu'icy peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchist d'un employ qui ternit ce grand nom,
Et, chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flate
De faire avec plus d'heur la guerre à Mitridate,
Il brusle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maistre qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois crû qu'Aristie icy réfugiée,
Que, forcé par ce maistre, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirast en ces lieux
Sous une autre couleur luy faire ses adieux :
Car de son cher tiran l'injustice fut telle
Qu'il ne luy permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut estre encore, ils s'aimoient cherement;
Mais il pourroit icy trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie
Que, sa prémiére flame en haine convertie,
Elle cherche bien moins un azyle chez nous
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance,
Dont les uns ses parens, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moy tout promis.
Leurs lettres en font foy, qu'elle me vient de rendre.
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre,
Je veux bien m'en remettre à vostre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, Seigneur, balancer un moment ?

A moins d'une secrette et forte antipathie
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie,
Voyant ce que pour dot Rome luy veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence
Et de ce que je crains et de ce que je pense.
J'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer
Que je le cache mesme à qui m'a sceu charmer;
Mais, tel que je puis estre, on m'aime, ou, pour mieux dire,
La reine Viriate à mon hymen aspire.
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envy mille autres hymenées
De nos deux nations, l'une à l'autre enchaisnées,
Meslent si bien le sang et l'interest commun
Qu'ils réduisent bien-tost les deux peuples en un.
C'est ce qu'elle pretend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance
Qui n'épargne ny biens ny sang de ses sujets
Pour affermir icy nos généreux projets.
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelqu'autre pour elle;
Mais j'en voy chaque jour quelque marque fidele,
Et, comme ce dessein n'est plus pour moy douteux,
Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujets la meilleure partie,
Pour venger ce mépris et servir son couroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable,
Et, sous un faux espoir de nous mieux établir,

Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir.
Voila ce qui retient mon esprit en balance.
Je n'ay pour Aristie aucune répugnance,
Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, Seigneur, dont vostre ame est gênée
Ne doit pas d'un moment retarder l'hymenée.
Viriate, il est vray, pourra s'en émouvoir,
Mais que sert la colére où manque le pouvoir?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
N'estes-vous pas toûjours le maistre de ses places?
Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans vostre armée aucun commandement?
Des plus nobles d'entr'eux, et des plus grands courages,
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour ostages?
Tous leurs chefs sont Romains, et leurs propres soldats,
Dispersez dans nos rangs, ont fait tant de combats
Que la vieille amitié qui les attache aux nostres
Leur fait aimer nos loix et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoy donc tant les craindre, et pourquoy refuser...

SERTORIUS.

Vous-mesme, Perpenna, pourquoy tant déguiser?
Je voy ce qu'on m'a dit, vous aimez Viriate,
Et vostre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnemens sont icy superflus :
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus.
Parlez, je vous doy tant que ma reconnoissance
Ne peut estre sans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux
Que j'ose...

SERTORIUS.

C'est assez, je parleray pour vous.

PERPENNA.

Ah! Seigneur, c'en est trop, et...

SERTORIUS.

Point de repartie.
Tous mes vœux sont déja du costé d'Aristie,
Et je l'épouseray, pourveu qu'en mesme jour
La reine se résolve à payer vostre amour:
Car, quoy que vous disiez, je doy craindre sa haine,
Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine.
La voicy, laissez-moy ménager son esprit,
Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCENE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.

Ne vous offensez pas si, dans mon infortune,
Ma foiblesse me force à vous estre importune:
Non pas pour mon hymen, les suites d'un tel choix
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois;
Mais vous pouvez, Seigneur, joindre à mes espérances
Contre un péril nouveau nouvelles asseurances.
J'apprens qu'un infidelle, autrefois mon espoux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous.
L'ordre de son tyran, et sa flame inquiéte,
Me pourront envier l'honneur de ma retraite:
L'un en prévoit la suite et l'autre en craint l'éclat,
Et tous les deux contr'elle ont leurs raisons d'État.

Je vous demande donc seureté toute entiére
Contre la violence et contre la priére,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, Madame : un si rare mérite
Semble croistre de prix quand par force on le quitte;
Mais vous avez icy seureté contre tous
Pourveu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lors qu'il vous parlera, vous sçachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bien-tost rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Æmilie,
M'a livrée au mépris de toute l'Italie;
Vous sçavez à quel point mon courage est blessé;
Mais, s'il se dédisoit d'un outrage forcé,
S'il chassoit Æmilie et me rendoit ma place,
J'aurois peine, Seigneur, à luy refuser grace,
Et, tant que je seray maîtresse de ma foy,
Je me dois toute à luy s'il revient tout à moy.

SERTORIUS.

En vain donc je me flate, en vain j'ose, Madame,
Promettre à mon espoir quelque part en vostre ame :
Pompée en est encor l'unique souverain,
Tous vos ressentimens n'offrent que vostre main;
Et, quand par ses refus j'auray droit d'y prétendre,
Le cœur, toûjours à luy, ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur si je sçay mon devoir
Et si mon hyménée enfle vostre pouvoir?

Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran et relever mon sort?
Laissons, Seigneur, laissons pour les petites ames
Ce commerce rampant de soûpirs et de flâmes,
Et ne nous unissons que pour mieux soûtenir
La liberté que Rome est preste à voir finir.
Unissons ma vengeance à vostre politique
Pour sauver des abois toute la République :
L'hymen seul peut unir des intérests si grands.
Je sçay que c'est beaucoup que ce que je prétends,
Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose,
Et j'ay des sentimens trop nobles ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, Seigneur, ce que vous êtes;
Mais, quand mesme ce nom sembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidelle est d'un rang au dessous.
Il sert dans son party, vous commandez au vostre;
Vous êtes chef de l'un, et luy sujet dans l'autre,
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foy,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moy
Si vostre hymen m'éléve à la grandeur sublime,
Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme.
Mais, Seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude,

Je n'en conçoy l'espoir qu'avec inquiétude,
Et je craindray toûjours d'avoir trop prétendu
Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu.
Vous me pouvez d'un mot asseurer ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, Madame, après tout, que puis-je vous répondre?
Dequoy vous asseurer si vous mesme parlez
Sans estre seure encor de ce que vous voulez?
De vostre illustre hymen je sçay les avantages,
J'adore les grands noms que j'en ay pour ostages,
Et voy que leur secours, nous rehaussant le bras,
Auroit bien-tost jetté la tyrannie à bas;
Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale icy la grandeur d'un tel bien
Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
Je vous dirois, Seigneur : « Prenez, je vous la donne;
Quoy que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
Mais, comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que, quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Æmilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t'il se livrer à son juste couroux?
Non, non. Si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi, par mon hymen vous avez asseurance
Que mille vrais Romains prendront vostre défense;
Mais, si j'en romps l'accord pour luy rendre mes vœux,

Vous aurez ces Romains, et Pompée avec eux;
Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce;
Vous aurez du tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
Qui de leur général voudront suivre les pas;
Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et croy voir bien-tost trébucher ta fierté
Si je puis t'enlever ce que tu m'as osté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame;
Mais, s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foy, sa vertu, son honneur;
Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaisnes,
Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
J'abuse trop, Seigneur, d'un précieux loisir.
Voilà vos intérests, c'est à vous de choisir.
Si vostre amour trop prompt veut borner sa conqueste,
Je vous le dis encor, ma main est toute preste.
Je vous laisse y penser. Surtout souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux,
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range
En captive de guerre, au péril d'un échange;
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi,
Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moy,
Et que...

SERTORIUS.

Vous le verrez, et sçaurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, Seigneur, j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vay préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS.

Moy, je vay donner ordre à le bien recevoir.
Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.
Que c'est un sort crüel d'aimer par politique,
Et que ses intérests sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs!





ACTE II

SCENE PREMIERE.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

THAMIRE, il faut parler, l'occasion nous presse :
Rome jusqu'en ces murs m'envoye une maîtresse,
Et l'exil d'Aristie, envelopé d'ennuis,
Est prest à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingenieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage ;
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois
J'ay cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix :
Le seul pour qui je tasche à le rendre visible
Ou n'ose en rien connoistre ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentimens confus
Que l'amour propre obstine à douter du refus.
Epargne-m'en la honte, et pren soin de luy dire,
A ce héros si cher… Tu le connois, Thamire,
Car d'où pourroit mon trosne attendre un ferme appuy,
Et pour qui mépriser tous nos rois que pour luy ?
Sertorius luy seul, digne de Viriate,

Mérite que pour luy tout mon amour éclate.
Fay-luy, fay-lui sçavoir le glorieux dessein
De m'affermir au trosne en luy donnant la main.
Dy luy... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse,
Moy qui connois ton zéle à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre et grand;
Mais, à parler sans fard, vostre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte:
Il hait des passions l'impétüeux tumulte,
Et son feu, que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soûtient un banny contre toute la terre;
J'aime en luy ces cheveux tous couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge,
Le mérite a toûjours des charmes éclatans,
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

THAMIRE.

Mais, Madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ny vertu, ny pouvoir, ny mérite?
Et dans vostre party se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux?
Celuy des Turdétans, celuy des Celtibéres,
Soûtiendroient-ils si mal le sceptre de vos péres?...

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerois leur soûtien,
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'huy peut résister à Rome;
Il faut, pour la braver, qu'elle nous préte un homme,
Et que son propre sang en faveur de ces lieux
Balance les destins et partage les dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces
Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
Sous un si haut appuy nos rois humiliez
N'ont été que sujets sous le nom d'alliez,
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trosnes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles,
Et du consul Brutus l'astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
Et laissoit sa couronne à jamais asservie
Si pour briser les fers de son peuple captif
Rome n'eust envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide
Que deux lustres de guerre asseurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine au bout de dix années,

Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.
Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups;
Jamais ils n'auroient pû choisir entr'eux un maistre.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'estre?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le tître et les traite d'égal;
Mais, Thamire, après tout, il est leur général;
Ils combatent sous luy, sous son ordre ils s'unissent,
Et tous ces rois de nom en effet obéïssent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à son âge;
Mais enfin ce heros, sujet au cours des ans,
A trop long-temps vaincu pour vaincre encor long-temps,
Et sa mort...

VIRIATE.

Joüissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie;
Sa mort me laissera, pour ma protection,
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie;
Ils feront plus pour moy que ne feroient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois,
Je l'aperçoy qui vient.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, Madame,
Du dessein téméraire où s'échape mon ame?
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur
Que demander à voir le fond de vostre cœur?

VIRIATE.

Il est si peu fermé que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-estre plus que je ne puis vous dire.
Pour voir ce qui s'y passe il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ay besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envy briguent vostre hyménée,
Et, comme vos bontez font nostre destinée,
Par ces mesmes bontez j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidelle,
Ou qui pour le party n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourray long-temps encor ce que je puis,
Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
J'ay mis tous mes Etats si bien sous vostre empire
Que, quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous mieux oster cette frivole crainte,

Choisissez-le vous mesme et parlez-moy sans feinte.
Pour qui de tous ces rois étes-vous sans soupçon?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire,
Mais, à ce froid accueil que je vous voy leur faire,
Il semble que, pour tous sans aucun intérest...

VIRIATE.

C'est peut estre, Seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaist,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de vostre main?

SERTORIUS.

J'ose, après cet aveu, vous faire offre d'un homme
Digne d'estre avoüé de l'ancienne Rome;
Il en a la naissance, il en a le grand cœur,
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute vostre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime.
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendois vostre nom après ces qualitez.
Les eloges brillants que vous daigniez y joindre
Ne me permettoient pas d'esperer rien de moindre;
Mais certes le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une reine à vostre lieutenant!
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers tribuns il faudra des princesses.

SERTORIUS.

Madame...

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.
Etes-vous trop pour moy? suis-je trop peu pour vous?
C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles;
Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles,
Et je veux bien, Seigneur, qu'on sçache desormais
Que j'ay d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende:
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande,
Et ne trouverois pas vos rois à dédaigner,
N'étoit qu'ils sçavent mieux obeïr que régner.
Mais, si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
Leur foiblesse du moins en conserve le tître.
Ainsi, ce noble orgueil qui vous préfére à tous
En préfére le moindre à tout autre que vous:
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
Il me faudroit un roy de titre et de puissance;
Mais, comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
Ou le pouvoir sans nom ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur, qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres ayeux dont on vous voit descendre.
A de moindres pensers son orgueil abaissé
Ne soûtiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
Mais, puisque pour remplir la dignité royale
Vostre haute naissance en demande une égale,
Perpenna parmy nous est le seul dont le sang
Ne mesleroit point d'ombre à la splendeur du rang:
Il descend de nos rois et de ceux d'Etrurie.
Pour moy, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,

Je n'ose m'éblouïr d'un peu de nom fameux
Jusqu'à deshonorer le trosne par mes vœux.
Cessez de m'estimer jusqu'à luy faire injure,
Je ne veux que le nom de vostre créature :
Un si glorieux tître a dequoy me ravir;
Il m'a fait triompher en voulant vous servir,
Et, malgré tout le peu que le Ciel m'a fait naistre...

VIRIATE.

Si vous prenez ce tître, agissez moins en maistre,
Ou m'apprenez du moins, Seigneur, par quelle loy
Vous n'osez m'accepter et disposez de moy.
Accordez le respect que mon trosne vous donne
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime et n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sçauroit déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure;
Puisque vous le voulez, soyez ma créature,
Et, me laissant en reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moy, parce que je le veux.
Pour vostre Perpenna, que sa haute naissance
N'affranchit point encor de vostre obéïssance,
Fust-il du sang des dieux aussi-bien que des rois,
Ne luy promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point la grade à la noblesse:
Vostre grand Marius nasquit dans la bassesse,
Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
Ainsi, pour estimer chacun à sa maniére,
Au sang d'un Espagnol je ferois grace entiere;
Mais parmy vos Romains je prens peu garde au sang
Quand j'y voy la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,

Regardez-moy, Seigneur, comme dame romaine;
Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
Sous ce tître adoptif étant ce que vous étes,
Je pense bien valoir une de mes sujettes,
Et, si quelque Romaine a causé vos refus,
Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
Peut-estre la pitié d'une illustre misére...

SERTORIUS.

Je vous entens, Madame, et, pour ne vous rien taire,
J'avoûray qu'Aristie...

VIRIATE.

Elle nous a tout dit,
Je sçay ce qu'elle espére et ce qu'on vous écrit;
Sans y perdre de temps ouvrez vostre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée.
Mais, puisque pour oster l'Espagne à nos tyrans
Nous prenons vous et moy des chemins différens,
De grace, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Je trahirois, Madame, et vous et vos Etats,
De voir un tel secours et ne l'accepter pas.
Mais ce mesme secours deviendroit nostre perte
S'il nous ostoit la main que vous m'avez offerte,
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
Jettast ce grand dépost en de mauvaises mains.
Je tiens Sylla perdu si vous laissez unie
A ce puissant renfort vostre Lusitanie;
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'asseurer de vous.

Voyez ce qu'il a fait; je luy doy tant, Madame,
Qu'une juste priére en faveur de sa flâme...

VIRIATE.

Si vous luy devez tant, ne me devez-vous rien,
Et luy faut-il payer vos debtes de mon bien?
Après que ma couronne a garanty vos testes,
Ne méritay-je point de part en vos conquestes?
Ne vous ay-je servy que pour servir toûjours,
Et m'asseurer des fers par mon propre secours?
Ne vous y trompez pas. Si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendray jalouse,
Et le rendray moy-mesme assez entreprenant
Pour ne vous pas laisser un roy pour lieutenant.
Je vous avoûray plus : à qui que je me donne,
Je voudray hautement soûtenir ma couronne;
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout s'il nous faut separer.
Je ne voy que vous seul qui, des mers aux montagnes,
Sous un mesme étendart puisse unir nos Espagnes;
Mais ce que je propose en est le seul moyen,
Et, quoy qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,
Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
Les malheurs du party l'accabloient à tel point
Qu'il se voyoit perdu s'il ne vous eust pas joint;
Et mesme, si j'en veux croire la renommée,
Ses troupes malgré luy grossirent vostre armée.
Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit;
Mais, s'armast-elle toute en faveur d'un proscrit,
Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encor une campagne, et nos seuls escadrons

Aux aigles de Sylla font repasser les monts,
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux étably nostre empire ?
Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux,
Et, quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous...

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces,
Le plus heureux destin surprend par les divorces,
Du trop de confiance il aime à se venger,
Et dans un grand dessein rien n'est à negliger.
Devons-nous exposer à tant d'incertitude
L'esclavage de Rome et nostre servitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le Ciel veut peut-estre leurs mains ?
Nostre gloire, il est vray, deviendra sans seconde
Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;
Mais, si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruëls ne nous ferons-nous pas !
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
Qu'il peut icy beaucoup ; qu'il s'est veu de tout temps
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontens ;
Que, piqué du mépris, il osera peut-estre...

VIRIATE.

Tranchez le mot, Seigneur, je vous ay fait mon maistre,
Et je dois obéïr malgré mon sentiment :
C'est à quoy se reduit tout ce raisonnement.
  Faites, faites entrer ce héros d'importance,
Que je fasse un essay de mon obéïssance ;
Et, si vous le craignez, craignez autant du moins
Un long et vain regret d'avoir presté vos soins.

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire ;
J'entens ce qu'on me dit et ce qu'on me veut dire.
Allez, faites luy place, et ne presumez pas...

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas !
Si vous sçaviez...

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sçache,
Et quel est le secret que ce soûpir me cache ?

SERTORIUS.

Ce soûpir redoublé...

VIRIATE.

N'achevez point ; allez,
Je vous obéïray plus que vous ne voulez.

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, et je ne puis, Madame...

VIRIATE.

L'apparence t'abuse, il m'aime au fond de l'ame.

THAMIRE.

Quoy ! quand pour un rival il s'obstine au refus...

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse, et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartez que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival, le voilà qui s'avance.

SCENE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit;
Je croy sur sa parole et luy doy tout crédit.
Je sçay donc vostre amour; mais tirez-moy de peine.
Par où prétendez-vous meriter une reine,
A quel tître luy plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer vostre amour?

PERPENNA.

Par de sincéres vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices,
Et, si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE.

Et bien, qu'étes-vous prest de luy sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie?

PERPENNA.

Ah! Madame...

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat:
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'Etat.

J'ay de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine
Qui, sur mon propre trosne à mes yeux s'élevant,
Jusque dans mes Etats prenne le pas-devant.
Sertorius y regne, et dans tout nostre empire
Il dispense des loix où j'ay voulu souscrire :
Je ne m'en repens point, il en a bien usé,
Je rens graces au Ciel, qui l'a favorisé;
Mais, pour vous dire enfin dequoy je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en asseure l'effet.
Delivrez nos climats de cette vagabonde
Qui vient par son exil troubler un autre monde,
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres Etats luy préteront azyle.

PERPENNA.

Quoy que vous m'ordonniez, tout me sera facile;
Mais, quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen vous met dans le mesme embarras.
Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
Si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie;
Donnons ordre au present, et, quand à l'avenir,
Suivant l'occasion nous sçaurons y fournir :
Le temps est un grand maistre, il régle bien des choses;
Enfin je suis jalouse et vous en dy les causes;
Voulez-vous me servir ?

PERPENNA.

Si je le veux ! J'y cours,

Madame, et meurs déja d'y consacrer mes jours.
Mais pourray-je esperer que ce foible service
Attirera sur moy quelque regard propice?
Que le cœur attendry fera suivre...

VIRIATE.

Arrétez!
Vous porteriez trop loin des vœux précipitez.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire,
Mais laissez-moy, de grace, arbitre du salaire;
Je ne suis point ingrate et sçay ce que je dois,
Et c'est vous dire assez pour la prémiére fois.
Adieu.

SCENE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, Seigneur, comme on vous jouë:
Tout son cœur est ailleurs, Sertorius l'avouë,
Et fait auprès de vous l'officieux rival
Cependant que la reine...

PERPENNA.

Ah! n'en juge point mal!
A luy rendre service elle m'ouvre une voye
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joye.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous,
Et que, rompant le cours d'une flame nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour;
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hazardons quelques jours sur l'espoir qui nous flate,
Deussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE.

Mais, Seigneur...

PERPENNA.

Epargnons les discours superflus,
Songeons à la servir et ne contestons plus;
Cet unique soucy tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée,
Tu sçais qu'on me l'a dit; allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, POMPÉE, Suite.

Sertorius.

Seigneur, qui des mortels eust jamais osé croire
Que la tréve à tel point deust rehausser ma gloire;
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvast à s'agrandir?
Certes, je doute encor si ma veuë est trompée
Alors que dans ces murs je voy le grand Pompée,
Et, quand il luy plaira, je sçauray quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

Pompée.

Deux raisons; mais, Seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.
L'inimitié qui régne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vray mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;

Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais icy que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de prés un si fameux héros
Sans luy voir en la main piques ny javelots,
Et le front desarmé de ce regard terrible
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur
Que mon trop de fortune a pû m'enfler le cœur;
Mais (et ce franc adveu sied bien aux grands courages)
J'apprens plus contre vous par mes desavantages
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aye emportez
Ne m'ont encor appris par mes prospéritez.
Je voy ce qu'il faut faire à voir ce que vous faites:
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son employ,
Vostre exemple est par tout une étude pour moy.
Ah! si je vous pouvois rendre à la république,
Que je croirois luy faire un present magnifique!
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la tréve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclurre un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla, ne puis-je rien pour vous,
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine;
Mais, avant que d'entrer en ces difficultez,
Souffrez que je réponde à vos civilitez.
Vous ne me donnez rien, par cette haute estime,
Que vous n'ayez déja dans le degré sublime.
La victoire attachée à vos prémiers exploits,

Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiette du païs et la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge,
Le temps y fait beaucoup, et, de mes actions
S'il vous a plû tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vostres,
Ce que je vous apprens, vous l'apprendrez à d'autres,
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon employ
S'instruiront contre vous comme vous contre moy.
   Quant à l'heureux Sylla, je n'ay rien à vous dire.
Je vous ay montré l'art d'affoiblir son empire,
Et, si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivray d'assez près vostre illustre retraite
Pour traiter avec luy sans besoin d'interpréte,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Luy demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine,
Je vous l'ay déja dit.

POMPÉE.

Ce discours rebatu

Lasseroit une austére et farouche vertu.
Pour moy, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ses obscuritez.

SERTORIUS.

Je sçay qu'on n'aime point de telles véritez;
Mais, Seigneur, étant seuls, je parle avec franchise:
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise,
Et je garde avec vous la méme liberté
Que si vostre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce estre tout Romain qu'estre chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maistres de la terre?
Ce nom, sans vous et luy, nous seroit encor dû;
C'est par luy, c'est par vous, que nous l'avons perdu;
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves:
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves,
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux;
Leur misére est le fruit de vostre illustre peine.
Et vous pensez avoir l'ame toute romaine?
Vous avez hérité ce nom de vos ayeux,
Mais, s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je croy le bien remplir quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république;
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,
Et souvent l'un paroit ce que l'autre n'est pas.
Lors que deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hazard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre costé.
Le plus juste party, difficile à connoistre,

Nous laisse en liberté de nous choisir un maistre;
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ay servy sous Sylla du temps de Marius,
Et serviray sous luy tant qu'un destin funeste
De nos divisions soûtiendra quelque reste.
Comme je ne voy pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur.
S'il les pousse trop loin, moy-mesme je l'en blâme;
Je luy préte mon bras sans engager mon ame.
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moy l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sçachent leur devoir.
Enfin je sçay mon but, et vous sçavez le vostre.

SERTORIUS.

Mais cependant, Seigneur, vous servez comme un autre,
Et nous, qui jugeons tout sur la foy de nos yeux
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons vostre exemple et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loy d'un homme,
Et si vostre valeur, sous le pouvoir d'autruy,
Ne séme point pour vous lors qu'elle agit pour luy.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez vostre gloire,
Que vostre ame en secret luy donne tous ses vœus;
Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essay d'un maistre,
Sous ce flateur espoir qu'un jour vous pourrez l'estre.
La main qui les opprime, et que vous soûtenez,
Les accoûtume au joug que vous leur destinez,

Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tastez leur courage.

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi;
Mais justifîra-t'il ce que l'on voit icy?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise:
Vostre exemple à la fois m'instruit et m'authorise;
Je juge comme vous sur la foy de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas icy sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différens ne font rien à la chose,
Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose,
Et, s'il est perilleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas seur de vous desobéïr.
Pour moy, si quelque jour je suis ce que vous étes,
J'en useray peut-estre alors comme vous faites.
Jusque-là...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande icy, le senat me l'ordonne;
Mes ordres n'ont encor assassiné personne;
Je n'ay pour ennemis que ceux du bien commun,
Je leur fais bonne guerre et n'en proscris pas un.
C'est un asyle ouvert que mon pouvoir supréme,
Et, si l'on m'obéït, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et vostre empire en est d'autant plus dangereux
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,

Qu'en assujettissant vous avez l'ait de plaire,
Qu'on croit n'estre en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, Seigneur, les ames soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fascheuses,
Ny si c'est un senat qu'un amas de bannis
Que cet azyle ouvert sous vous a réünis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voye
Par où je puisse à Rome emporter quelque joye ?
Elle seroit extrème à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie :
C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie,
C'est Rome.

SERTORIUS.

Le sejour de vostre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'Etat ?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funerailles ;
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plûtost le tombeau.
Mais, pour revivre ailleurs dans sa prémiére force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce,
Et, comme autour de moy j'ay tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sçay qu'une voye
Qui puisse avec honneur nous donner cette joye.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas ;
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolatrie,

Et nous épargnerons ces flots de sang romain
Que versent tous les ans vostre bras et ma main.

POMPÉE.

Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moy d'une action trop noire?
Moy qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux:
Je ne l'ay qu'en depost, et je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne,
Je prétens un peu plus; mais, dans cette union,
De vostre lieutenant m'envîriez-vous le nom?

POMPÉE.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée,
Leur nom retient pour eux l'authorité cédée,
Ils n'en quittent que l'ombre, et l'on ne sçait que c'est
De suivre ou d'obéïr que suivant qu'il leur plaist.
Je sçais une autre voye et plus noble et plus seure.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature,
Et déja de luy-mesme il s'en seroit démis
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je répons de l'issuë,
J'en donne ma parole aprés l'avoir receuë.
Si vous étes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouïs point de cette illusion,
Je connoy le tyran, j'en voy le stratageme:
Quoy qu'il semble promettre, il est toûjours luy-mesme.
Vous qu'à sa deffiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'estre son allié...

POMPÉE.

Hélas! ce mot me tuë, et, je le dy sans feinte,

C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher;
Mon cœur frémit encor à me le reprocher,
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle,
Et je vous rens, Seigneur, mille graces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne icy l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses:
Aussi fay-je encor plus, je luy donne un époux.

POMPÉE.

Un époux! Dieux! qu'entens-je? Et qui, Seigneur?

SERTORIUS.

Moy.

POMPÉE.

Vous!

Seigneur, toute son ame est à moy dès l'enfance.
N'imitez point Sylla par cette violence;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celuy
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autruy.

SERTORIUS.

Tout est encor à vous. Venez, venez, Madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur vostre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE.

C'est elle-mesme, ô Ciel!

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,
Et sçay que tout son cœur vous est encor fidelle.

Reprenez vostre bien, ou ne vous plaignez plus
Si j'ose m'enrichir, Seigneur, de vos refus.

SCENE II.

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.
Me dit-on vray, Madame, et seroit-il possible...

ARISTIE.
Ouy, Seigneur, il est vray que j'ay le cœur sensible :
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour,
Et ma gloire soûtient ma haine et mon amour.
Mais, si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toûjours maîtresse de ma haine ;
Je ne la suis pas mesme, et je hay quelquefois
Et moins que je ne veux et moins que je ne dois.

POMPÉE.
Cette haine a pour moy toute son étenduë,
Madame, et la pitié ne l'a point suspenduë,
La générosité n'a pû la modérer.

ARISTIE.
Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer ?
Mon feu, qui n'est éteint que parce qu'il doit l'estre,
Cherche, en dépit de moy, le vostre pour renaistre,
Et je sens qu'à vos yeux mon couroux chancelant
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, Seigneur ?

POMPÉE.
Si je vous aime !

Demandez si je vis ou si je suis moy-mesme.
Vostre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentimens jaloux!
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentimens, je ne veux plus vous croire.
Quoy qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius!
Je suis au grand Pompée, et, puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius! Mais, Seigneur, répondez,
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius! Hélas! quoy que je die,
Vous ne me dites point, Seigneur : « Plus d'Æmilie! »
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,
C'est vous que je veux croire, et Pompée infidelle
Ne sçauroit plus souffrir que ma haine chancelle:
Il l'affermit pour moy. Venez, Sertorius,
Il me rend toute à vous par ce muët refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée,
Son ame, toute ailleurs, n'en sera point gênée;
Il le verra sans peine, et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage;
Mais enfin je vous aime et ne puis davantage.
Vous, si jamais ma flame eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas;
Demeurez en état d'estre toûjours ma femme,
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé,

Son régne passera, s'il n'est déja passé;
Ce grand pouvoir luy pése, il s'apreste à le rendre,
Comme à Sertorius je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jettez donc point, Madame, en d'autres bras;
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas;
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vostre.

ARISTIE.

Mais quoy! n'étes-vous pas entre les bras d'une autre?

POMPÉE.

Non, puisqu'il vous en faut confier le secret.
Æmilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache,
Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour,
Que bien-tost chez moy-mesme elle va mettre au jour,
Et, dans ce triste état, sa main, qu'il m'a donnée,
N'a fait que l'éblouïr par un feint hyménée,
Tandis que, toute entiére à son cher Glabrion,
Elle paroit ma femme et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moy, Seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimay vostre tendresse et vos empressemens,
Mais je suis au dessus de ces attachemens,
Et tout me sera doux si ma trame coupée
Me rend à mes ayeux en femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand tître gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ay conservé.
J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices;
Un moment de sa perte a pour moy des supplices.
Vangez-moy de Sylla, qui me l'oste aujourd'huy,
Ou souffrez qu'on me vange et de vous et de luy,

Qu'un autre hymen me rende un tître qui l'égale,
Qu'il me reléve autant que Sylla me ravale.
Non que je puisse aimer aucun autre que vous,
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux,
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée...

POMPÉE.

Ah ! ne vous lassez point d'aimer et d'estre aimée !
Peut-estre touchons-nous au moment desiré
Qui sçaura réünir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage et moins d'impatience,
Souffrez que Sylla meure ou quitte sa puissance...

ARISTIE.

J'attendray de sa mort ou de son repentir
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir,
Et je verray toûjours vostre cœur plein de glace,
Mon tyran impuny, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu ?

POMPÉE.

Mais, tant qu'il pourra tout, que pourray-je, Madame?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, Seigneur, l'exil de vostre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions.
Que ne pourrez-vous point en teste d'une armée
Par tout, hors de l'Espagne, à vaincre accoûtumée ?
Et, quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran ? qu'osera son couroux ?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroistre,
Ny secoüer le joug que de changer de maistre.
Sertorius pour vous est un illustre appuy,

Mais en faire le mien, c'est me ranger sous luy;
Joindre nos étendarts, c'est grossir son empire :
Perpenna, qui l'a joint, sçaura que vous en dire.
Je sers, mais jusqu'icy l'ordre vient de si loin
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin,
Et ce peu que j'y rens de vaine déférence,
Jaloux du vray pouvoir, ne sert qu'en apparence.
Je croy n'avoir plus mesme à servir qu'un moment;
Et, quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome
Pour la remettre au joug sous les loix d'un autre homme,
Moy qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour luy rendre un jour toute sa liberté ?
Non, non. Si vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous sçaurez accorder vostre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prest à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée et qu'il vous en souvienne,
Vous mettrez vostre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est temps qu'un mot termine ces debats.
Me voulez-vous, Seigneur ? ne me voulez-vous pas ?
Parlez, que vostre choix régle ma destinée :
Suis-je encor à l'époux à qui l'on m'a donnée ?
Suis-je à Sertorius ? C'est assez consulté.
Rendez-moy mes liens ou pleine liberté.

POMPÉE.

Je le voy bien, Madame, il faut rompre la tréve
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achéve;
Et vous sçavez si peu l'art de vous secourir
Que pour vous en instruire il faut vous conquerir.

ARISTIE.

Sertorius sçait vaincre et garder ses conquestes.

POMPÉE.

La vostre à la garder coustera bien des testes.
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais asseurer que ma mort.
Ouy, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empescher sa perte que la mienne,
Et peut-estre tous deux, l'un par l'autre percez,
Nous vous ferons connoistre à quoy vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, Seigneur, d'une telle importance;
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance.
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs.
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Æmilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à vostre Rome un jour sa liberté,
Sçauront tourner vos pas de quelque autre costé.
Sur tout ce privilége acquis aux grandes ames,
De changer à leur gré de maris et de femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE.

Ah ! c'en est trop, Madame, et de nouveau je jure...

ARISTIE.

Seigneur, les veritez font-elles quelque injure?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tost que je suis vostre époux.

ARISTIE.

Ah ! si ce nom vous plaist, je suis encore à vous;
Voilà ma main, Seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la-moy, Madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme,
Que par un autre hymen vous me deshonorez?
Me punissent les dieux, que vous avez jurez,
Si, passé ce moment et hors de vostre veuë,
Je vous garde une foy que vous avez rompuë!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire, hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPÉE.

Eteindre un tel amour!

ARISTIE.

Vous mesme l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaistre.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croistre.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

POURRAY-JE voir la reine ?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques momens.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance ?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence ;
Mais j'ose présumer qu'offert de vostre main,
Il aura peu de peine à fléchir son dédain :
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah ! j'y puis peu de chose
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose,
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire ?

THAMIRE.

Ouy. Mais, Seigneur, d'où vient cette surprise,
Et dequoy s'inquiéte un cœur qui la méprise ?

SERTORIUS.

N'appelez point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vostre,
S'il ne sçait que trouver des raisons pour un autre,
Et je préférerois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien party capable de me nuire
Qu'un soûpir échapé ne deust soudain détruire;
Mais la reine, sensible à de nouveaux desirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soûpirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soûpire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soûpir veut dire,
Et je vous servirois de meilleur truchement
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sçay qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soûpir quelquefois se déclare;
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au dessus de ces impressions.
De tels desirs, trop bas pour les grands cœurs de Rome...

SERTORIUS.

Ah ! pour estre Romain, je n'en suis pas moins homme !

J'aime, et peut-estre plus qu'on n'a jamais aimé.
Malgré mon âge et moy, mon cœur s'est enflamé.
J'ay crû pouvoir me vaincre, et toute mon adresse
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma foiblesse.
Ceux de la politique et ceux de l'amitié
M'ont mis en un état à me faire pitié ;
Le souvenir m'en tuë, et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine,
Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je voy son esprit fortement irrité,
Et, si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de temps et ne négligez rien :
C'est peut-estre un dessein mal ferme que le sien.
La voicy. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien sur tout qu'elle ne m'en soupçonne.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échape à cet illustre objet.
Seroit-il vray, Seigneur?

SERTORIUS.

Il est trop vray, Madame,
Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,

Et rompra, m'a-t'il dit, la tréve dès demain
S'il voit qu'elle s'apreste à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace.

SERTORIUS.

Ce n'est pas, en effet, ce qui plus m'embarasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéïr sans remise au pouvoir absolu,
Et, si d'une offre en l'air vostre ame encor frapée
Veut bien s'embarasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que, dès demain, tous deux
De l'un et l'autre hymen nous n'assurions les nœuds,
Deust se rompre la tréve et deust la jalousie
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce mesme moment:
Ce n'est pas obéïr qu'obéïr lentement,
Et, quand l'obéïssance a de l'exactitude,
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes priéres pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendray toûjours pour ordres absolus:
Qui peut ce qui luy plaist commande alors qu'il prie;
D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolatrie.
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soûtenu,
Valent bien tous ensemble un trosne imaginaire,
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ay donc qu'à mourir en faveur de ce choix.
J'en ay receu la loy de vostre propre voix :
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande,
Et, comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir vostre trosne il luy faut tout mon sort.
Luy donner vostre main, c'est m'ordonner, Madame,
De luy céder ma place au camp et dans vostre ame.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans nostre armée ainsi qu'en vostre cœur.
J'obéïs sans murmure et veux bien que ma vie...

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un amy qu'il ne fait d'un rival?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine ;
L'hymen où je m'apreste est pour vous une gène,
Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez.

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds.
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vostre,
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre,
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour, que j'ay mal écouté.
Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ay crû honteux d'aimer quand on n'est plus aimable;
J'ay voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu long-temps de vos mépris;
Mais j'ay veu dans vostre ame ensuite une autre idée
Sur qui mon espérance aussi-tost s'est fondée,

Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ay veu que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déclarer, sans l'offre d'Aristie.
Non que ma passion s'en soit veuë allentie;
Mais je n'ay point douté qu'il ne fust d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées;
Vous avez veu le reste et mes raisons forcées.
Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois soûpirs,
Et, pour m'en consoler, j'envisageois l'estime
Et d'amy généreux et de chef magnanime;
Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Je me rens donc, Madame; ordonnez de ma vie;
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Je sçay vous obéïr,
Mais je ne sçay que c'est d'aimer ny de haïr,
Et la part que tantost vous aviez dans mon ame
Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flame.
Je n'en ay point pour luy, je n'en eus point pour vous.
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros qui, par son hyménée,
Sçache élever si haut le trosne où je suis née
Qu'il puisse de l'Espagne estre l'heureux soûtien
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvois en vous, n'eust été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moy s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois,
Une répudiée a mérité le choix.

Je l'oublîray pourtant, et veux vous faire grace.
M'aimez-vous?

SERTORIUS.

Oserois-je en prendre encor l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, Seigneur, et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moy vostre main.

SERTORIUS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincere
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire,
Et qui se rempliroit de sa félicité
Sans prendre aucun soucy de vostre dignité!
Mais, quand vous oubliez ce que j'ay pû vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir vostre empire,
Que vostre grand projet est celuy de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah! Madame! est-il temps que cette grace éclate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, Seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, Madame, à le précipiter:
L'amour de Perpenna le fera révolter.
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage;
Des amis d'Aristie asseurons le secours,
A force de promettre en differant toûjours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,

Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des miséres souffertes,
Et de ses intérests un si haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe, à moy, si Rome souffre ou non?
Quand j'auray de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendray pour fruit le nom de son amie,
Je vous verray, consul, m'en apporter les loix,
Et m'abaisser vous mesme au rang des autres rois.
Si vous m'aimez, Seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner vos vœux ainsi que nos Espagnes.
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre,
Mais il est beau de l'estre et voir tout l'univers
Soûpirer sous le joug et gémir dans les fers;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhosne esclave et de Rome captive,
Et de voir envier aux peuples abatus
Ce respect que le sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moy le soin de le rendre traitable :
Je sçay l'art d'empescher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sçay comme vous, et voy quelles tempestes
Cet ordre surprenant formera sur nos testes.
Ne cherchons point, Madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.

Rome nous donnera sans eux assez de peine
Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine,
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté
A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VIRIATE.

Je vous avoûray plus, Seigneur, loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
Un couroux implacable, un orgueil endurcy,
Et c'est par où je veux vous arréter icy.
Qu'ay-je à faire dans Rome? et pourquoy, je vous prie...

SERTORIUS.

Mais nos Romains, Madame, aiment tous leur patrie,
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bien-tost assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaisner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moy
Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roy.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéïront point au mary d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ny tyrans ny rois.
Nos Espagnols, formez à vostre art militaire,
Acheveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux.
L'hymen où je prétens ne peut trouver d'amorces

Au milieu d'une ville où régnent les divorces,
Et du haut de mon trosne on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est roy qu'un an pour n'estre rien après.
Enfin, pour achever, j'ay fait pour vous plus qu'elle;
Elle vous a banny, j'ay pris vostre querelle,
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
Prenez le diadème et laissez-la servir:
Il est beau de tenter des choses inoüies,
Deust-on voir par l'effet ses volontez trahies.
Pour moy, d'un grand Romain je veux faire un grand roy;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moy :
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrème,
Madame, et sans besoin faire des mécontens!
Soyons heureux plus tard pour l'estre plus long-temps.
Une victoire ou deux, jointes à quelque adresse...

VIRIATE.

Vous sçavez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
Seigneur; mais, après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine, et qui sçait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
Je vay penser à moy, vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah! si vous écoutez cet injuste couroux...

VIRIATE.

Je n'en ay point, Seigneur; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude.
Vous me direz demain où je dois l'arréter;
Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCENE III.

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, *à Aufide.*

Dieux ! qui peut faire ainsi disparoistre la reine ?

AUFIDE, *à Perpenna.*

Luy-mesme a quelque chose en l'ame qui le gesne,
Seigneur, et nostre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux sçavez-vous ce qu'on dit?
L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte ?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avoit son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de vostre secours, Seigneur, j'ay grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute...

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute,
Et vous sçavez...

PERPENNA.

Je sçay qu'en de pareils debats...

SERTORIUS.

Je n'ay point crû devoir mettre les armes bas,
Il n'est pas encor temps...

PERPENNA.

Continuez, de grace,
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Vostre intérest m'arréte autant comme le mien :
Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vray, sans vostre appuy je serois fort à plaindre.
Mais je ne voy pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le prémier dont on seroit jaloux,
Mais en suite le sort pourroit tomber sur vous;
Le tyran après moy vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma teste abatuë ébranleroit la vostre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, Seigneur, de teste et de tyran?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoistre.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la reine a fait naistre!

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits.
Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix,
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moy l'entretien inutile.
Vous le sçaurez, Aufide ?

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont sceu mal user;
J'en crains parmy le peuple un insolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déja de nos soldats l'ame préoccupée

Montre un peu trop de joye à parler de Pompée,
Et, si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le Ciel m'a garanty.

PERPENNA.

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le party,
Seigneur? Trouvez-vous l'offre ou honteuse ou mal seure?

SERTORIUS.

Sylla peut, en effet, quitter sa dictature,
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses loix;
Et, quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lasches ministres.
Croyez-moy, pour des gens comme vous deux et moy,
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foy.
Sylla, par politique, a pris cette mesure
De montrer aux soldats l'impunité fort seure;
Mais, pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur teste, et les a tous perdus.
Pour moy, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moy que ma seule personne,
Je me perdray plûtost dans quelque affreux climat
Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.
Vous...

PERPENNA.

Ce n'est pas, Seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclus du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontez m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attens plus de Rome aucun degré d'honneur,

Et, banny pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en seureté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Ouy, mais je ne voy pas encor de seureté
A ce que vous et moy nous avions concerté.
Vous sçavez que la reine est d'une humeur si fiére...
Mais peut-estre le temps la rendra moins altiére.
Adieu, dispensez-moy de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, Seigneur. Mes vœux sont-ils si mal receus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soûpire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup; mais, Seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en sçavez.
Ne m'auriez-vous remply que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ay cédée, et vous tiendray parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous diray-je enfin? l'Espagne a d'autres reines,
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux
Si vous faisiez pour moy ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergetes,
Rendroient vos volontez bien plûtost satisfaites.
La reine avec chaleur sçauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir!

SERTORIUS.

Que sert que je promette et que je vous la donne,

Quand son ambition l'attache à ma personne?
Vous sçavez les raisons de cet attachement:
Je vous en ay tantost parlé confidemment;
Je vous en fais encor la mesme confidence.
Faites à vostre amour un peu de violence.
J'ay triomphé du mien, j'y suis encor tout prest;
Mais, s'il faut du party ménager l'intérest,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soûtenus que tous nos partisans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, Seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire;
Mais, si vous m'enchaînez à ce que j'ay promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche, icy chacun murmure,
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture,
Voyez quel prompt reméde on y peut apporter
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'est à moy de me vaincre, et la raison l'ordonne;
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur, qui frissonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point: deust m'en couster le jour,
Je tiendray ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flate.

PERPENNA.

Je doy donc me contraindre, et j'y suis résolu.
Ouy, sur tous mes desirs je me rens absolu;
J'en veux, à vostre exemple, estre aujourd'huy le maistre,
Et, malgré cet amour que j'ay laissé trop croistre,
Vous direz à la reine...

SERTORIUS.

Et bien, je luy diray?...

PERPENNA.

Rien, Seigneur, rien encor; demain j'y penseray.
Toutefois la colére où s'emporte mon ame
Pourroit, dès cette nuit, commencer quelque trame.
Vous luy direz, Seigneur, tout ce que vous voudrez,
Et je suivray l'avis que pour moy vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ay l'ame accablée!

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la voy comblée.
Adieu, j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendray chez vous à l'heure du festin.

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maistre si chéry fait pour vous des merveilles;
Vostre flame en reçoit des faveurs sans pareilles.
Son nom seul, malgré luy, vous avoit tout volé,

Et la reine se rend si-tost qu'il a parlé.
Quels services faut-il que vostre espoir hazarde
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde ?
Et dans quel temps, Seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui luy blesse les yeux ?
Elle n'est point ingrate, et les loix qu'elle impose
Pour se faire obéïr promettent peu de chose ;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses loix.
Vous ne me dites rien ? Apprenez-moy, de grace,
Comment vous résolvez que le festin se passe.
Dissimulerez-vous ce manquement de foy,
Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moy.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

OUY, Madame, j'en suis comme vous ennemie.
Vous aimez les grandeurs, et je hay l'infamie;
Je cherche à me venger, vous à vous établir.
Mais vous pourrez me perdre, et moy vous affoiblir,
Si le cœur, mieux ouvert, ne met d'intelligence
Vostre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée, et moy, pour le braver,
Cet ingrat que sa foy n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe ou l'égale;
Mais je n'ay pas dessein d'estre vostre rivale,
Et n'ay point dû prévoir ny que vers un Romain
Une reine jamais daignast pancher sa main,
Ny qu'un héros dont l'ame a paru si romaine
Démentist ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ay crû dans sa naissance et vostre dignité
Pareille aversion et contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée

Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du party séparer vostre Etat.
Comme je n'ay pour but que d'en grossir les forces,
J'aurois grand déplaisir d'y causer des divorces,
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis
Quand je luy veux par tout faire des ennemis.
Parlez donc. Quelque espoir que vous m'ayez veu prendre,
Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
Un reste d'autre espoir, et plus juste et plus doux,
Sçaura voir sans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentimens de ma place usurpée,
Et, comme son amour eut peine à me trahir,
J'ay voulu me venger et n'ay pû le hayr.
Ne me déguisez rien non-plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit mesme franchise,
Madame, et d'ailleurs mesme on vous en a trop dit
Pour vous dissimuler ce que j'ay dans l'esprit.
J'ay fait venir exprès Sertorius d'Afrique
Pour sauver mes Etats d'un pouvoir tyrannique,
Et mes voisins domptez m'apprenoient que sans luy
Nos rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appuy.
Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre;
Avec mes sujets seuls il commença la guerre.
Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
Et je luy confiay mon sceptre et mes tresors.
Dès l'abord il sceut vaincre, et j'ay veu la victoire
Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
Nos rois, lassez du joug, et vos persécutez,
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous costez

Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais, après l'avoir mis au point où je le voy,
Je ne puis voir que luy qui soit digne de moy,
Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
Je périray plûtost qu'une autre la partage.
Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un sang qui sçache gouverner,
Qui sçache faire teste à vos tyrans du monde,
Et rendre nostre Espagne en lauriers si féconde
Qu'on voye un jour le Po redouter ses efforts
Et le Tibre luy-mesme en trembler pour ses bords.

ARISTIE.

Vostre dessein est grand, mais, à quoy qu'il aspire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sçay qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer;
Mais la paix qu'aujourd'huy l'on offre à ce grand homme
Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
Je voy que, s'il y rentre, il est perdu pour moy,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foy.
Si je hazarde trop de m'estre déclarée,
J'aime mieux ce péril que ma perte asseurée,
Et, si tous vos proscrits osent s'en desunir,
Nos bons destins sans eux pourront nous soûtenir.
Mes peuples, aguerris sous vostre discipline,
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine;
Et ce sont des Romains dont l'unique soucy
Est de combatre, vaincre et triompher icy.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur teste,
Ils iront, sans frayeur, de conqueste en conqueste,

Un exemple si grand, dignement soûtenu,
Sçaura.. Mais que nous veut ce Romain inconnu?

SCENE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Arcas, l'affranchy de mon frére.
Sa venuë en ces lieux cache quelque mystére.
Parle, Arcas, et dy nous...

ARCAS.

Ces lettres, mieux que moy,
Vous diront un succés qu'à peine encor je croy.

ARISTIE *lit :*

Chére sœur, pour ta joye il est temps que tu sçaches
Que nos maux et les tiens vont finir, en effet;
Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
Prest à rendre raison de tout ce qu'il a fait.

Il s'est, en plein sénat, démis de sa puissance,
Et, si vers toy Pompée a le moindre penchant,
Le Ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
Et la triste Æmilie est morte en accouchant.

Sylla mesme consent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
Et que l'hymen te rende à tes premiéres chaînes
En mesme temps qu'à Rome il rend sa liberté.

QUINTUS ARISTIUS.

Le Ciel s'est donc lassé de m'estre impitoyable!
Ce bonheur comme à toy me paroit incroyable.
Cours au camp de Pompée, et dy luy, cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette nouvelle et revient sur ses pas.
De la part de Sylla chargé de luy remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'icy j'ay sceu le rencontrer.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joye a-t'il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par vostre expérience,
Vous pouvez bien juger de son impatience.
Mais, rappelé vers vous par un transport d'amour
Qui ne luy permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arréte à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me suivra de près, et m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une allegresse égale,
Madame : vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ay plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre et plus à redouter,
Rome, que ce héros aime plus que luy-mesme,
Et qu'il préféreroit sans doute au diadème
Si contre cet amour...

SCENE III.

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.
Ah ! Madame !
VIRIATE.
Qu'as-tu,
Thamire, et d'où te vient ce visage abbatu ?
Que nous disent tes pleurs ?
THAMIRE.
Que vous étes perduë,
Que cet illustre bras qui vous a défenduë...
VIRIATE.
Sertorius ?
THAMIRE.
Hélas ! ce grand Sertorius...
VIRIATE.
N'achéveras-tu point ?
THAMIRE.
Madame, il ne vit plus !
VIRIATE.
Il ne vit plus ? O Ciel ! qui te l'a dit, Thamire ?
THAMIRE.
Ses assassins font gloire eux-mesmes de le dire.
Ces tygres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tous couverts de son sang, courent parmy la ville
Emouvoir les soldats et le peuple imbécille,

Et Perpenna par eux proclamé général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'autheur et la cause :
Par cet assassinat c'est de moy qu'on dispose,
C'est mon trosne, c'est moy qu'on prétend conquérir,
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, aprés sa perte, et parmy ces alarmes,
N'attendez point de moy de soûpirs ny de larmes :
Ce sont amusemens que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment.
Qui pleure l'affoiblit, qui soûpire l'exhale ;
Il faut plus de fierté dans une ame royale,
Et ma douleur, soûmise aux soins de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger !
Songez à fuïr, Madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps : Aufide,
Des portes du palais saisi pour ce perfide,
En fait vostre prison et luy répond de vous.
Il vient : dissimulez un si juste couroux,
Et, jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous étes captive.

VIRIATE.

Je sçay ce que je suis, et le seray toûjours,
N'eussay-je que le Ciel et moy pour mon secours.

SCENE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA.

Sertorius est mort; cessez d'estre jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse,
Et n'apprehendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres Etats elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vostre,
Je puis vous asseurer et d'elle et de toute autre,
Et que ce coup heureux sçaura vous maintenir
Et contre le present et contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ny l'âge
Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage,
Et, malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit sa dignité, qui vous tyrannisoit.
Le nom de général vous le rendoit aimable:
A vos rois, à moy-mesme, il étoit préférable;
Vous vous éblouissiez du tître et de l'employ,
Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moy,
Avec des qualitez où vostre ame hautaine
Trouvera mieux dequoy mériter une reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des rois
(Je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
Sur tout quand d'un affront son amour l'a vengée
Et que d'un choix abjet son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Aprés t'estre immolé chez toy ton général,

Toy, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lasche ! tu viens icy braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flames,
T'emparer d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits !
Crains les dieux, scelerat ! crains les dieux ou Pompée !
Crains leur haine ou son bras, leur foudre ou son épée !
Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Appren qu'il m'aime encore, et commence à trembler !
Tu le verras, méchant, plûtost que tu ne penses.
Attens, attens de luy tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit vostre ardeur, je suis seur du trépas,
Mais peut-estre, Madame, il ne l'en croira pas,
Et, quand il me verra commander une armée
Contre luy tant de fois à vaincre accoûtumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dés tantost ses plus ardents souhaits;
J'ay mesme entre mes mains un assez bon ostage
Pour faire mes traitez avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour vostre heur et le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ay fait, laissez faire la reine,
Et, sans blasmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de vostre époux.

VIRIATE.

Ouy, Madame, en effet, c'est à moy de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentimens,
Méritent de ma part de hauts remercimens;

Les différer encor, c'est luy faire injustice,
Il m'a rendu sans doute un signalé service;
Mais il n'en sçait encor la grandeur qu'à demy.
Le grand Sertorius fut son parfait amy.
Apprenez-le, Seigneur (car je me persuade
Que nous devons ce tître à vostre nouveau grade,
Et, pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer);
Sçachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros, qu'il osa mériter ma colére;
Que malgré son amour, que malgré mon couroux,
Il a fait tous efforts pour me donner à vous,
Et qu'à moins qu'il vous plust luy rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'une atteinte frivole,
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux luy plonger un poignard dans le sein!
Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, Madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez luy mesme, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait amy devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice
Lors que son amitié luy rend un tel service,
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie et l'horreur qui suit les grands forfaits,
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense,
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doy
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moy;

Tout cela montre une ame au dernier point charmée.
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée,
Et, comme je n'ay point les sentimens ingrats,
Je luy veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie,
Pour estre à tous momens maîtresse de sa vie,
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur
Pour mieux choisir la place à luy percer le cœur.
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en vostre puissance,
Vous étes maistre icy : commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moy, si je l'oseray ? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes :
J'en connoy mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connoistre ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
A tant de perfidie et tant d'ingratitude.
Pour vous je l'ay dompté, pour vous je l'ay détruit.
J'en ay l'ignominie, et j'en auray le fruit.
Menacez mes forfaits et proscrivez ma teste :
De ces mesmes forfaits vous serez la conqueste,
Et, n'eust tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez, dès demain, qu'à vous y préparer.
J'accepte vostre haine, et l'ay bien méritée ;
J'en ay préveu la suite, et j'en sçay la portée.
Mon triomphe...

SCENE V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur, Pompée est arrivé.
Nos soldats mutinez, le peuple soûlevé,
La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
Nous n'avons point d'amis qui ne cédent au nombre;
Antoine et Manlius, déchirez par morceaux,
Tous morts et tous sanglans, ont encor des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que luy-mesme il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé.
Maistre absolu de tout, il change icy la garde.
Pensez à vous, je meurs : la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, Seigneur, faut-il se preparer
A ce rare bonheur qu'il vient vous asseurer?
Avez-vous en vos mains un assez bon ostage
Pour faire vos traitez avec grand avantage?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de soucy,
Madame, et j'ay dequoy le satisfaire icy.

SCENE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez sceu ce que je viens de faire.
Je vous ay de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de vostre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposoit par tout au succès de vos vœux.
Je vous rens Aristie et finis cette crainte
Dont vostre ame tantost se montroit trop atteinte,
Et je vous affranchis de ce jaloux ennuy
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autruy.
Je fay plus, je vous livre une fiére ennemie,
Avec tout son orgueil et sa Lusitanie;
Je vous en ay fait maistre, et de tous ces Romains
Que déja leur bon-heur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein et qui veut promptitude
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ay point crû, Seigneur, devoir apprendre à tous
Celuy d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte sur moy d'asseurez témoignages.
Ces lettres de ma foy vous seront de bons gages,
Et vous reconnoistrez par leurs perfides traits
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,
Qui tous, pour Aristie enflamez de vengeance,
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Lisez.

(*Il luy donne les lettres qu'Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.*)

ARISTIE.

Quoy! scélérat! quoy! lasche! oses-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il est icy vostre maistre et le mien,
Il faut en sa presence un peu de modestie,
Et, si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages meslez,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, Seigneur, deux illustres rivales
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais, puisque je vous voy, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire,
Et ne puis... Mais, ô dieux! Seigneur, qu'allez-vous faire?

POMPÉE, *aprés avoir bruslé les lettres sans les lire.*

Montrer d'un tel secret ce que je veux sçavoir:
Si vous m'aviez connû, vous l'auriez sceu prévoir.
Rome, en deux factions trop longtemps partagée,
N'y sera point pour moy de nouveau replongée,
Et, quand Sylla luy rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettray point le carnage et l'horreur.
Oyez, Celsus...

(*Il luy parle à l'oreille.*)

Sur tout empeschez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(*A Perpenna.*)

Vous, suivez ce tribun; j'ay quelques intérests
Qui demandent icy des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...

POMPÉE.

J'en connoy l'importance, et luy rendray justice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPÉE.

C'est assez;
Je suis maistre, je parle; allez, obeïssez.

SCENE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'oüir parler en maistre,
Grande reine, ce n'est que pour punir un traistre.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lascheté,
J'ay crû devoir sur luy prendre ce haut empire
Pour vous justifier avant que vous rien dire;
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ay jamais sceu dérober mes succès.
Quelque appuy que son crime aujourd'huy vous enlève,
Je vous offre la paix et ne romps point la tréve;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon couroux.
Si de quelque péril je vous ay garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maistre de moy,

Je rapporte avec joye et ma main et ma foy;
Je ne dy rien du cœur : il tint toûjours pour elle.

ARISTIE.

Le mien sçavoit vous rendre une ardeur mutüelle,
Et, pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oublîra, Seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moy, j'accepte la paix que vous m'avez offerte :
C'est tout ce que je puis, Seigneur, après ma perte.
Elle est irréparable, et, comme je ne voy
Ny chefs dignes de vous, ny rois dignes de moy,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du trosne où je suis née,
D'une juste amitié je sçay garder les loix,
Et ne sçay point régner comme régnent nos rois.
S'il faut que sous vostre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'enséveliray sous ma propre ruine ;
Mais, si je puis régner sans honte et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que vostre Rome ou vous.
Vous choisirez, Seigneur, ou, si vostre alliance
Ne peut voir mes Etats sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déja captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse ;
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abatu,
Ou j'y feray toûjours honorer la vertu.

SCENE DERNIERE

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus?

CELSUS.

Ouy, Seigneur, le perfide
A veu plus de cent bras punir son parricide,
Et, livré par vostre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPÉE.

Il suffit. Rome est en seureté,
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop sceu contraindre,
N'y craignant rien de moy, n'y donnent rien à craindre
Vous, Madame, agréez pour nostre grand héros
Que ses manes vengez goustent un plein repos.
Allons donner vostre ordre à des pompes funébres
A l'égal de son nom illustres et célébres,
Et dresser un tombeau témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de nostre douleur.





EXAMEN DE SERTORIUS

Ne cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire reüssir au théatre les poëmes de cette nature; vous n'y trouverez ny tendresses d'amour, ny emportements de passions, ny descriptions pompeuses, ny narrations pathetiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplû, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérests et la nouveauté de quelques caractéres ont suppleé au manque de ces graces. Le sujet est simple et du nombre de ces événements connus où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la régle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourny aucunes femmes, j'ay été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux assez compatibles l'une et l'autre avec les véritez historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là : c'est la premiére femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla par le mariage d'Æmilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol, evesque de Gironne, qui luy donne le nom d'Aristie, que j'ay préféré comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entiére de luy faire un refuge, j'ay creu ne luy en pouvoir choisir un avec plus de vraysemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outra-

gée. Cette retraite en a d'autant plus qu'elle produit un effet véritable par les lettres des principaux de Rome que je luy fais porter à Sertorius, et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appellerent Sertorius d'Afrique pour estre leur chef contre le party de Sylla ; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en république ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une reine, et je ne la pouvois faire sortir d'un sang plus considérable que celuy de Viriatus dont je luy fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur a fait teste dans ces provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas roy en effet, mais il en avoit toute l'authorité, et les préteurs et consuls que Rome envoya pour le combatre, et qu'il défit souvent, l'estimérent assez pour faire des traitez de paix avec luy comme avec un souverain et juste ennemy. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite, de sorte qu'il auroit pû estre ayeul ou bisayeul de cette reine que je fais parler icy.

Il fut defait par le consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ay fait dire à cette princesse, sur la foy de cet evesque espagnol que je viens de citer, et qui m'a jetté dans l'erreur après luy. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi :

Et de Servilius l'astre prédominant.

Je sçay bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort six ans avant Sertorius ; mais, à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les temps pour faire l'unité de jour, et, pourveu qu'il n'y aye point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empesche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis icy, puisqu'il a pû mourir depuis qu'Arcas est party de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature, ce qu'il fait en mesme temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions estre

assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néanmoins, pourveu que ceux que nous faisons parler se soient connus et ayent eu ensemble quelques intérests à démesler, nous ne sommes pas obligez à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encor sans miracle, et l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation, qui ne sort point de la vray-semblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une régle générale de cette licence sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'aporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et luy fut de si peu d'importance qu'il est malaisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le prémier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les Estats, détruisent les partis et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'auditoire contre un autheur s'il avoit l'impudence de la remettre aprés celle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs romains continuoient contre Sertorius : car il est assez malaisé de comprendre pourquoy l'on s'y obstinoit après que la république sembloit estre rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté, qu'il avoit fait revivre dans Rome, n'y estoit pas mort avec luy, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fust un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toûjours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions, qui luy eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eust mise en état de ne se pouvoir passer de maistre. Pour ne pas deshonorer Pompée par cette jalousie secrette de son ambition, qui semoit dés lors ce qu'on a veu depuis éclater si hautement, et qui peut-estre étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servy de plus à arrester l'effet de ce puissant amour que je luy fais conserver pour son Aristie,

avec qui il n'eust pû se défendre de renoüer, s'il n'eust eu rien à craindre du costé de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnemens de la politique qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le mesme Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée lors que, sur la foy de Sertorius, il vient conférer avec luy dans une ville dont ce chef du party contraire est maistre absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux et de Romain à Romain qui luy donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veüille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourveu à sa propre seureté; mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu sans luy faire faire cette eschapée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la régle plus qu'à moy, qui l'ay bien veuë. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encor si passionné, et à la peur qu'elle ne prist un autre mary faute de sçavoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques-uns des prémiers dans la cour, et pour la naissance et pour l'esprit, ont estimé autant qu'une piéce entiére. Vous n'en serez pas desavoüé par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théatre quand il y a apparence qu'elles seront bien receuës, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en tirera pourront mériter cette grace.



PULCHERIE

COMEDIE HEROIQUE

12

ACTEURS.

PULCHERIE, impératrice d'Orient.

MARTIAN, vieux sénateur, ministre d'État sous Théodose le jeune.

LEON, amant de Pulchérie.

ASPAR, amant d'Iréne.

IRENE, sœur de Léon.

JUSTINE, fille de Martian.

La scéne est à Constantinople, dans le palais impérial.



AU LECTEUR

Pulcherie, fille de l'empereur Arcadius et sœur du jeune Théodose, a été une princesse tres-illustre, et dont les talens étoient merveilleux. Tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement sur son frére, dont elle avoit reconnu la foiblesse, et s'y conserva tant qu'il vecut, à la réserve d'environ une année de disgrace, qu'elle passa loin de la cour, et qui coûta cher à ceux qui l'avoient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'authorité souveraine en sa personne, ny se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à Martian, à la charge qu'il luy permettroit de garder sa virginité, qu'elle avoit voüée et consacrée à Dieu. Comme il étoit déja assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, et elle le nomma pour empereur au sénat, qui ne voulut ou n'osa l'en dédire. Elle passoit alors cinquante ans, et mourut deux ans après. Martian en régna sept, et eut pour successeur Léon, que ses excellentes qualitez firent surnommer le Grand. Le patrice Aspar le servit à monter au trosne, et luy demanda pour récompense l'association à cet empire qu'il luy avoit fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce maistre qu'il s'étoit choisi; la conspiration fut découverte, et Léon s'en defit. Voila ce que m'a prété l'histoire. Je ne veux point prévenir vostre jugement sur ce que j'y ay changé ou adjousté, et me contenteray de vous dire que, bien que cette

piéce aye été réléguée dans un lieu où on ne vouloit plus se souvenir qu'il y eust un théatre, bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'étoit prévenu d'aucune estime, bien que ses principaux caractéres soient contre le goust du temps, elle n'a pas laissé de peupler le desert, de mettre en crédit des acteurs dont on ne connoissoit pas le mérite, et de faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entestements du siécle pour se faire écouter sur la scêne. J'auray de quoy me satisfaire si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il a été à la répresentation, et, si j'ose ne vous dissimuler rien, je me flate assez pour l'espérer.





PULCHERIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, LEON.

PULCHERIE.

JE vous aime, Léon, et n'en fais point mystére
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire;
Je vous aime, et non point de cette folle ardeur
Que les yeux ébloüis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conceu par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui, ne concevant que d'aveugles desirs,
Languit dans les faveurs et meurt dans les plaisirs;
Ma passion pour vous, genereuse et solide,
A la vertu pour ame et la raison pour guide,

La gloire pour objet, et veut sous vôtre loy
Mettre en ce jour illustre et l'univers et moy.
Mon ayeul Théodose, Arcadius mon pére,
Cet empire quinze ans gouverné pour un frére,
L'habitude à régner et l'horreur d'en déchoir,
Vouloit dans un mary trouver mesme pouvoir :
Je vous en ay creu digne, et dans ces espérances,
Dont un penchant flateur m'a fait des asseurances,
De tout ce que sur vous j'ay fait tomber d'emplois
Aucun n'a dementy l'attente de mon choix.
Vos hauts faits à grands pas nous portoient à l'empire,
J'avois reduit mon frére à ne m'en point dédire,
Il vous y donnoit part, et j'étois toute à vous ;
Mais ce malheureux prince est mort trop tost pour nous.
L'empire est à donner, et le sénat s'assemble
Pour choisir une teste à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Gots, les Vandales, les Francs,
Bouleversent la masse et déchirent les flancs.
Je voy de tous costez des partis et des ligues ;
Chacun s'entremesure et forme ses intrigues.
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de césar :
Ils ont tous du mérite, et ce dernier s'asseure
Qu'on se souvient encor de son pere Ardabure,
Qui, terrassant Mitrane en combat singulier,
Nous acquit sur la Perse un avantage entier,
Et, rasseurant par là nos aigles alarmées,
Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.
Mes souhaits, mon crédit, mes amis, sont pour vous ;
Mais, à moins que ce rang, plus d'amour, point d'époux.
Il faut, quelques douceurs que cet amour propose,
Le thrône ou la retraite au sang de Théodose,

Et, si par le succès mes desseins sont trahis,
Je m'exile en Judée, auprès d'Athénaïs.

LEON.

Je vous suivrois, Madame, et du moins, sans ombrage
De ce que mes rivaux ont sur moy d'avantage,
Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux,
J'y mourrois de douleur d'estre indigne de vous,
J'y mourrois à vos yeux en adorant vos charmes.
Peut-estre essuyriez-vous quelqu'une de mes larmes;
Peut-estre ce grand cœur, qui n'ose s'attendrir,
S'y défendroit si mal de mon dernier soupir
Qu'un éclat impréveu de douleur et de flame
Malgré vous à son tour voudroit suivre mon ame.
La mort, qui finiroit à vos yeux mes ennuis,
Auroit plus de douceur que l'état où je suis.
Vous m'aimiez; mais, hélas! quel amour est le vostre,
Qui s'apreste peut-estre à pencher vers un autre?
Que servent ces desirs qui n'auront point d'effet
Si vostre illustre orgueil ne se voit satisfait?
Et que peut cet amour dont vous étes maîtresse,
Cet amour dont le trosne a toute la tendresse,
Esclave ambitieux du suprême degré,
D'un tître qui l'allume et l'éteint à son gré?
Ah! ce n'est point par là que je vous considére:
Dans le plus triste exil vous me seriez plus chére.
Là, mes yeux, sans relâche attachez à vous voir,
Feroient de mon amour mon unique devoir,
Et mes soins, réunis à ce noble esclavage,
Sçauroient de chaque instant vous rendre un plein hommage.
Pour estre heureux amant faut-il que l'univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers,

Que les plus dignes soins d'une flame si pure
Deviennent partagez à toute la nature?
Ah! que ce cœur, Madame, a lieu d'estre alarmé
Si sans estre empereur je ne suis plus aimé!

PULCHERIE.

Vous le serez toûjours; mais une ame bien née
Ne confond pas toûjours l'amour et l'hyménée:
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir,
L'hyménée a de plus leur gloire à soûtenir;
Et, je vous l'avoûray, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux desirs n'y servent qu'à gesner.
Ce qu'on se doit combat ce qu'on se veut donner.
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévere...
Ah! si je n'avois eu qu'un sénateur pour pére!
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands cœurs;
Eudoxe et Placidie ont eu des empereurs,
Je n'ose leur céder en grandeur de courage,
Et, malgré mon amour, je veux mesme partage;
Je pense en estre seure, et tremble toutefois
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LEON.

Qu'avez-vous à trembler? Quelque empereur qu'on nomme,
Vous aurez vostre amant, ou du moins un grand homme,
Dont le nom, adoré du peuple et de la cour,
Soûtiendra vostre gloire et vaincra vostre amour.
Procope, Aréobinde, Aspar, et leurs semblables,
Parez de ce grand nom, vous deviendront aimables,
Et l'éclat de ce rang, qui fait tant de jaloux,
En eux ainsi qu'en moy sera charmant pour vous.

PULCHERIE.

Que vous m'étes cruel, que vous m'étes injuste,
D'attacher tout mon cœur au seul tître d'Auguste!
Quoy que de ma naissance exige la fierté,
Vous seul ferez ma joye et ma félicité.
De tout autre empéreur la grandeur odieuse...

LEON.

Mais vous l'épouserez, heureuse ou malheureuse.

PULCHERIE.

Ne me pressez point tant, et croyez avec moy
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foy,
Ou que, si le sénat à nos vœux est contraire,
Le Ciel m'inspirera ce que je devray faire.

LEON.

Il vous inspirera quelque sage douleur
Qui n'aura qu'un soûpir à perdre en ma faveur.
Ouy, de si grands rivaux...

PULCHERIE.

Ils ont tous des maîtresses.

LEON.

Le trosne met une ame au dessus des tendresses.
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,
Il y faudra placer les restes de son sang:
Il voudra, ce rival, qui que l'on puisse élire,
S'asseurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
S'il a pû faire ailleurs quelque offre de sa foy,
C'est qu'il a creu ce cœur trop prévenu pour moy;
Mais, se voyant au trosne et moy dans la poussiére,
Il se promettra tout de vostre humeur altiére,
Et, s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,
Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHERIE.

Vous pourriez un peu loin pousser ma patience,
Seigneur; j'ay l'ame fiére, et tant de prévoyance
Demande à la souffrir encor plus de bonté
Que vous ne m'avez veu jusqu'icy de fierté.
Je ne condamne point ce que l'amour inspire,
Mais enfin on peut craindre et ne le point tant dire.
Je n'en tiendray pas moins tout ce que j'ay promis.
Vous avez mes souhaits, vous aurez mes amis,
De ceux de Martian vous aurez le suffrage :
Il a, tout vieux qu'il est, plus de vertus que d'âge,
Et, s'il briguoit pour luy, ses glorieux travaux
Donneroient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LEON.

Nôtre empire, il est vray, n'a point de plus grand homme.
Séparez-vous du rang, Madame, et je le nomme.
S'il me peut enlever celuy de souverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'oste vostre main;
Ses vertus le pourroient, mais je voy sa vieillesse.

PULCHERIE.

Quoy qu'il en soit, pour vous ma bonté l'intéresse;
Il s'est plû sous mon frére à dépendre de moy,
Et je me viens encor d'asseurer de sa foy.
Je vois entrer Iréne, Aspar la trouve belle :
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle,
Et, comme en ce dessein rien n'est à négliger,
Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager.

SCENE II.

PULCHERIE, LEON, IRENE.

PULCHERIE.

M'aiderez-vous, Iréne, à couronner un frére?

IRENE.

Un si foible secours vous est peu nécessaire,
Madame, et le sénat...

PULCHERIE.

N'en agissez pas moins.
Joignez vos vœux aux miens et vos soins à mes soins,
Et montrons ce que peut, en cette conjoncture,
Un amour secondé de ceux de la nature.
Je vous laisse y penser.

SCENE III.

LEON, IRENE.

IRENE.

Vous ne me dites rien,
Seigneur; attendez vous que j'ouvre l'entretien?

LEON.

A dire vray, ma sœur, je ne sçay que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'empire,
Et, s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'huy,
La princesse est pour moy, le mérite est pour luy.

Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une priére indigne de réponse,
Et de son amitié je ne puis l'exiger
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'est là ce qui me force à garder le silence,
Je me répons pour vous à tout ce que je pense,
Et, puisque j'ay souffert qu'il ait tout vostre cœur,
Je doy souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRENE.

J'ignore encor quel fruit je pourrois en attendre.
Pour le trosne, il est seur qu'il a droit d'y pretendre,
Sur vous et sur tout autre il le peut emporter;
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.
Il m'aime en apparence, en effet il m'amuse :
Jamais pour nôtre hymen il ne manque d'excuse,
Et vous aime à tel point que, si vous l'en croyez,
Il ne peut estre heureux que vous ne le soyez.
Non que vostre bon-heur fortement l'intéresse;
Mais, sçachant quel amour a pour vous la princesse,
Il veut voir quel succès aura son grand dessein
Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain.
Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il différe :
Du reste, à Pulchérie il prend grand soin de plaire.
Avec exactitude il suit toutes ses loix,
Et, dans ce que sous luy vous avez eu d'emplois,
Vostre teste, aux périls à toute heure exposée,
M'a pour vous et pour moy presque desabusée.
La gloire d'un amy, la haine d'un rival,
La hazardoient peut-estre avec un soin égal.
Le temps est arrivé qu'il faut qu'il se déclare,
Et de son amitié l'effort sera bien rare
Si, mis à cette épreuve, ambitieux qu'il est,

Il cherche à vous servir contre son intérest.
Peut-estre il promettra, mais, quoy qu'il vous promette,
N'en ayons pas, Seigneur, l'ame moins inquiéte.
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'appuy
Qu'on le fera luy-méme empereur malgré luy,
Et lors, en ma faveur quoy que l'amour oppose,
Il faudra faire grace au sang de Théodose,
Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux
Pour mettre la princesse au rang de ses ayeux.
Son cœur suivra le sceptre, en quelque main qu'il brille;
Si Martian l'obtient, il aimera sa fille,
Et l'amitié du frére et l'amour de la sœur
Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.
En un mot, ma fortune est encor fort douteuse;
Si vous n'étes heureux, je ne puis estre heureuse,
Et je n'ay plus d'amant non plus que vous d'amy,
A moins que dans le trosne il vous voye affermy.

LEON.

Vous présumez bien mal d'un héros qui vous aime.

IRENE.

Je pense le connoistre à l'égal de moy-mesme;
Mais croyez-moy, Seigneur, et l'empire est à vous.

LEON.

Ma sœur!

IRENE.

Ouy, vous l'aurez malgré luy, malgré tous.

LEON.

N'y perdons aucun temps. Hastez-vous de m'instruire,
Hastez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire,
Et, si vostre bonheur peut dépendre du mien...

IRENE.

Apprenez le secret de ne hazarder rien.

N'agissez point pour vous; il s'en offre trop d'autres
De qui les actions brillent plus que les vostres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat,
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus servy l'État.
Vous les passez peut-estre en grandeur de courage,
Mais il vous a manqué l'occasion et l'âge;
Vous n'avez commandé que sous des généraux,
Et n'étes pas encor du poids de vos rivaux.
Proposez la princesse, elle a des avantages
Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages :
Tant qu'a vécu son frére elle a régné pour luy;
Ses ordres de l'empire ont été tout l'appuy;
On vit depuis quinze ans sous son obéïssance.
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance,
Qu'à ce prix le sénat luy demande un époux.
Son choix tombera-t'il sur un autre que vous?
Voudroit-elle de vous une action plus belle
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant,
Et vous vous servirez vous mesme en la servant.

LEON.

Ah ! que c'est me donner un conseil salutaire !
A-t'on jamais veu sœur qui servît mieux un frére?
Martian avec joye embrassera l'avis.
A peine parle-t'il que les siens sont suivis;
Et, puisqu'à la princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moy, sur l'ordre qu'il a d'elle,
Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur qu'en faveur d'un amant.

IRENE.

Pour peu qu'il vous appuye, allez, l'affaire est seure.

LEON.

Aspar vient. Faites-luy, ma sœur, quelque ouverture.
Voyez...

IRENE.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager :
Nous découvrir à luy, c'est tout mettre en danger.
Il est ambitieux, adroit et d'un mérite...

SCENE IV.

ASPAR, LEON, IRENE.

LEON.

Vous me pardonnez bien, Seigneur, si je vous quitte :
C'est suppléer assez à ce que je vous doy
Que vous laisser ma sœur, qui vous plaist plus que moy.

ASPAR.

Vous m'obligez, Seigneur ; mais, en cette occurrence,
J'ay besoin avec vous d'un peu de conférence.
Du sort de l'univers nous allons décider.
L'affaire vous regarde et peut me regarder,
Et, si tous mes amis ne s'unissent aux vôtres,
Nos partis divisez pourront céder à d'autres.
Agissons de concert, et, sans estre jaloux,
En ce grand coup d'État, vous de moy, moy de vous,
Jurons-nous que des deux qui que l'on puisse élire
Fera de son amy son collégue à l'empire,
Et, pour nous l'asseurer, voyons sur qui des deux
Il est plus à propos de jetter tant de vœux,
Quel nom seroit plus propre à s'attirer le reste.
Pour moy, j'y suis tout prest, et dès icy j'atteste...

LEON.

Vostre nom pour ce choix est plus fort que le mien,
Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien.
Je craindrois de tout autre un dangereux partage,
Mais de vous je n'ay pas, Seigneur, le moindre ombrage,
Et l'amitié voudroit vous en donner ma foy;
Mais c'est à la princesse à disposer de moy :
Je ne puis que par elle, et n'ose rien sans elle.

ASPAR.

Certes, s'il faut choisir l'amant le plus fidelle,
Vous l'allez emporter sur tous, sans contredit;
Mais ce n'est pas, Seigneur, le point dont il s'agit.
Le plus flateur effort de la galanterie
Ne peut...

LEON.

Que voulez-vous? j'adore Pulchérie,
Et, n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'espére en ce doux titre, et j'aime à le porter.

ASPAR.

Mais il y va du trosne, et non d'une maîtresse.

LEON.

Je vay faire, Seigneur, vostre offre à la princesse,
Elle sçait mieux que moy les besoins de l'Etat.
Adieu. Je vous diray sa réponse au sénat.

SCENE V.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

Il a beaucoup d'amour.

ASPAR.

Oüy, Madame, et j'avouë
Qu'avec quelque raison la princesse s'en louë;
Mais j'aurois souhaité qu'en cette occasion
L'amour concertast mieux avec l'ambition,
Et que son amitié, s'en laissant moins seduire,
Ne nous exposast point à nous entredétruire.
Vous voyez qu'avec luy j'ay voulu m'accorder:
M'aimeriez-vous encor si j'osois luy céder,
Moy qui doy d'autant plus mes soins à ma fortune
Que l'amour entre nous la doit rendre commune ?

IRENE.

Seigneur, lors que le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ay point prétendu la main d'un empereur;
Vous pouviez estre heureux sans m'apporter ce tître;
Mais du sort de Léon Pulchérie est l'arbitre,
Et l'orgueil de son sang, avec quelque raison,
Ne peut souffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher frére épouse la princesse,
Il faut que le pouvoir s'unisse à la tendresse,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite et l'excès de l'amour.
M'aimeriez-vous assez pour n'estre point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frére,

Vous qui dans vostre amour avez pû sans ennuy
Vous défendre de l'estre un moment avant luy,
Et qui mériteriez qu'on vous fist mieux connoistre
Que, s'il ne le devient, vous aurez peine à l'estre?

ASPAR.

C'est aller un peu viste, et bien-tost m'insulter
En sœur de souverain qui cherche à me quitter.
Je vous aime, et jamais une ardeur plus sincére...

IRENE.

Seigneur, est-ce m'aimer que de perdre mon frére?

ASPAR.

Voulez-vous que pour luy je me perde d'honneur?
Est-ce m'aimer que mettre à ce prix mon bon-heur?
Moy qu'on a veu forcer trois camps et vingt murailles,
Moy qui depuis dix ans ay gagné sept batailles,
N'ay-je acquis tant de nom que pour prendre la loy
De qui n'a commandé que sous Procope ou moy,
Que pour m'en faire un maistre et m'attacher moy-mesme
Un joug honteux au front au lieu d'un diadème?

IRENE.

Je suis plus raisonnable, et ne demande pas
Qu'en faveur d'un amy vous descendiez si bas.
Pylade pour Oreste auroit fait davantage,
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage;
Un grand cœur les dédaigne, et le siécle a changé :
A s'aimer de plus près on se croit obligé,
Et des vertus du temps l'ame persuadée
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

ASPAR.

Il y va de ma gloire, et les siécles passez...

IRENE.

Elle n'est pas, Seigneur, peut-estre où vous pensez,

Et, quoy qu'un juste espoir ose vous faire croire,
S'exposer au refus, c'est hazarder sa gloire.
La princesse peut tout, ou du moins plus que vous;
Vous vous attirerez sa haine et son couroux.
Son amour l'intéresse, et son ame hautaine...

ASPAR.

Qu'on me fasse empereur, et je crains peu sa haine.

IRENE.

Mais, s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
Monte en dépit de vous à ce rang adoré,
Quel déplaisir! quel trouble! et quelle ignominie
Laissera pour jamais vostre gloire ternie!
Non, Seigneur, croyez-moy, n'allez point au sénat,
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
Qu'il sera glorieux que, sans briguer personne,
Ils fassent à vos pieds apporter la couronne,
Que vostre seul mérite emporte ce grand choix
Sans que vostre presence ait mendié de voix!
Si Procope, ou Léon, ou Martian, l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte,
Et vous desavoûrez tous ceux de vos amis
Dont la chaleur pour vous se sera trop permis.

ASPAR.

A ces hauts sentimens s'il me falloit répondre,
J'aurois peine, Madame, à ne me point confondre.
J'y voy beaucoup d'esprit, j'y trouve encor plus d'art,
Et ce que j'en puis dire à la haste et sans fard,
Dans ces grands intérests vous montrer si sçavante,
C'est estre bonne sœur et dangereuse amante.
L'heure me presse, adieu. J'ay des amis à voir
Qui sçauront accorder ma gloire et mon devoir;
Le Ciel me prétera par eux quelque lumiére

A mettre l'un et l'autre en asseurance entiére,
Et répondre avec joye à tout ce que je doy
A vous, à ce cher frére, à la princesse, à moy.

IRENE, *seule.*

Perfide ! tu n'es pas encor où tu te penses.
J'ay pénétré ton cœur, j'ay veu tes espérances,
De ton amour pour moy je voy l'illusion ;
Mais tu n'en sortiras qu'à ta confusion.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, JUSTINE.

JUSTINE.

NOSTRE illustre princesse est donc impératrice,
Seigneur?

MARTIAN.

A ses vertus on a rendu justice.
Léon l'a proposée, et, quand je l'ay suivy,
J'en ay veu le sénat au dernier point ravy.
Il a réduit soudain toutes ses voix en une,
Et s'est débarrassé de la foule importune,
Du turbulent espoir de tant de concurrents
Que la soif de régner avoit mis sur les rangs.

JUSTINE.

Ainsi voilà Léon asseuré de l'empire.

MARTIAN.

Le sénat, je l'avouë, avoit peine à l'élire,
Et contre les grands noms de ses compétiteurs
Sa jeunesse eût trouvé d'assez froids protecteurs:
Non qu'il n'ait du mérite, et que son grand courage

Ne se peust tout promettre avec un peu plus d'âge;
On n'a point veu si-tost tant de rares exploits;
Mais et l'expérience et les prémiers emplois,
Le titre éblouïssant de général d'armée,
Tout ce qui peut enfin grossir la renommée,
Tout cela veut du temps, et l'amour aujourd'huy
Va faire ce qu'un jour son nom feroit pour luy.

JUSTINE.

Hélas! Seigneur!

MARTIAN.

Hélas, ma fille? Quel mystére
T'oblige à soûpirer de ce que dit un pére?

JUSTINE.

L'image de l'empire en de si jeunes mains
M'a tiré ce soûpir pour l'État, que je plains.

MARTIAN.

Pour l'intérest public rarement on soûpire
Si quelque ennuy secret n'y mesle son martyre:
L'un se cache sous l'autre et fait un faux éclat,
Et jamais à ton âge on ne plaignit l'État.

JUSTINE.

A mon âge un soûpir semble dire qu'on aime;
Cependant vous avez soûpiré tout de mesme,
Seigneur, et si j'osois vous le dire à mon tour...

MARTIAN.

Ce n'est point à mon âge à soûpirer d'amour,
Je le sçay; mais enfin chacun a sa foiblesse.
Aimerois-tu Léon?

JUSTINE.

Aimez-vous la princesse?

MARTIAN.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,

Et déments un soupçon qu'un soûpir t'a donné.
L'amour en mes pareils n'est jamais excusable;
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable,
On s'en hait, et ce mal qu'on n'ose découvrir
Fait encor plus de peine à cacher qu'à souffrir.
Mais t'en faire l'aveu, c'est n'en faire à personne:
La part que le respect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le sang en attire sur toy,
T'imposent de le taire une éternelle loy.
J'aime, et depuis dix ans ma flame et mon silence
Font à mon triste cœur égale violence.
J'écoute la raison, j'en gouste les avis,
Et les mieux écoutez sont le plus mal suivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris et retombe,
Cent fois je me révolte et cent fois je succombe,
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un si rare objet s'évanoüit soudain.

JUSTINE.

Mais pourquoy luy donner vous-mesme la couronne,
Quand à son cher Léon c'est donner sa personne?

MARTIAN.

Appren que dans un âge usé comme le mien,
Qui n'ose souhaiter ny mesme accepter rien,
L'amour hors d'intérest s'attache à ce qu'il aime,
Et, n'osant rien pour soy, le sert contre soy-mesme.

JUSTINE.

N'ayant rien prétendu, dequoy soûpirez-vous?

MARTIAN.

Pour ne prétendre rien on n'est pas moins jaloux,
Et ces desirs, qu'éteint le déclin de la vie,
N'empeschent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on est d'un mérite à pouvoir faire honneur,

Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames génées!
« Que n'ay-je veu le jour quelques lustres plus tard!
Disois-je; en ses bontez peut-estre aurois-je part,
Si le Ciel n'opposoit auprès de la princesse
A l'excès de l'amour le manque de jeunesse.
De tant et tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devois-je estre le seul qui ne peust espérer? »
J'aimois quand j'étois jeune, et ne déplaisois guére;
Quelquefois de soy mesme on cherchoit à me plaire;
Je pouvois aspirer au cœur le mieux placé;
Mais, hélas! j'étois jeune, et ce temps est passé!
Le souvenir en tuë, et l'on ne l'envisage
Qu'avec, s'il le faut dire, une espéce de rage:
On le repousse, on fait cent projets superflus,
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus,
Et ce feu, que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

JUSTINE.

Instruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, Seigneur, empescher le retour,
Contre toute sa ruse estre mieux sur vos gardes.

MARTIAN.

Et l'ay-je regardé comme tu le regardes,
Moy qui me figurois que ma caducité
Près de la beauté mesme étoit en seureté?
Je m'attachois sans crainte à servir la princesse,
Fier de mes cheveux blancs et fort de ma foiblesse,
Et, quand je ne pensois qu'à remplir mon devoir,
Je devenois amant sans m'en apercevoir.

Mon ame, de ce feu nonchalamment saisie,
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie:
Tout ce qui l'approchoit vouloit me l'enlever,
Tout ce qui luy parloit cherchoit à m'en priver;
Je tremblois qu'à leurs yeux elle ne fust trop belle;
Je les haïssois tous, comme plus dignes d'elle,
Et ne pouvois souffrir qu'on s'enrichist d'un bien
Que j'envioís à tous sans y prétendre rien.
Quel supplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable!
D'aimer plus qu'eux ensemble, et n'oser de ses feux,
Quelques ardens qu'ils soient, se promettre autant qu'eux!
On auroit deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avoit fuy tant de gesne.
L'auguste Pulchérie avoit beau me ravir,
J'attendois à la voir qu'il la fallust servir.
Je fis plus : de Léon j'appuyay l'espérance,
La princesse l'aima, j'en eus la confiance,
Et la dissüaday de se donner à luy
Qu'il ne fust de l'empire ou le maistre ou l'appuy.
Ainsi, pour éviter un hymen si funeste,
Sans rendre heureux Léon, je détruisois le reste,
Et, mettant un long terme au succès de l'amour,
J'esperois de mourir avant ce triste jour.
Nous y voila, ma fille, et du moins j'ay la joye
D'avoir à son triomphe ouvert l'unique voye;
J'en mourray du moment qu'il recevra sa foy,
Mais dans cette douceur qu'ils tiendront tout de moy.
J'ay caché si longtemps l'ennuy qui me dévore
Qu'en dépit que j'en aye enfin il s'évapore;
L'aigreur en diminuë à te le raconter.
Fais-en autant du tien, c'est mon tour d'écouter.

JUSTINE.

Seigneur, un mot suffit pour ne vous en rien taire :
Le méme astre a veu naistre et la fille et le pére ;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Preste à s'évaporer, respecte ma pudeur.
Je suis jeune, et l'amour trouvoit une ame tendre,
Qui n'avoit ny le soin ny l'art de se défendre.
La princesse, qui m'aime et m'ouvroit ses secrets,
Luy prétoit contre moy d'inévitables traits,
Et toutes les raisons dont s'appuyoit sa flame
Étoient autant de dards qui me traversoient l'ame.
Je pris sans y penser son exemple pour loy.
« Un amant digne d'elle est trop digne de moy,
Disois-je, et, s'il brûloit pour moy comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrois son zéle. »
Plus elle m'en peignoit les rares qualitez,
Plus d'une douce erreur mes sens étoient flatez.
D'un illustre avenir l'infaillible présage
Qu'on voit si hautement écrit sur son visage,
Son nom que je voyois croistre de jour en jour,
Pour moy, comme pour elle, étoient dignes d'amour.
Je les voyois d'accord d'un heureux hyménée,
Mais nous n'en étions pas encor à la journée.
« Quelque obstacle impréveu rompra de si doux nœuds,
Ajoûtois-je, et le temps éteint les plus beaux feux. »
C'est ce que m'inspiroit l'aimable réverie
Dont jusqu'à ce grand jour ma flame s'est nourrie :
Mon cœur, qui ne vouloit desespérer de rien,
S'en faisoit à toute heure un charmant entretien.
Qu'on réve avec plaisir quand nostre ame, blessée,
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée !
Vous le sçavez, Seigneur, et comme à tout propos

Un doux je ne sçay quoy trouble nostre repos,
Un sommeil inquiet sur de confus nüages
Eléve incessamment de flateuses images,
Et sur leur vain rapport fait naistre des souhaits
Que le réveil admire et ne dédit jamais.
Ainsi, près de tomber dans un malheur extrème,
J'en écartois l'idée en m'abusant moy-mesme;
Mais il faut renoncer à des abus si doux,
Et je me voy, Seigneur, au mesme état que vous.

MARTIAN.

Tu peux aimer ailleurs, et c'est un avantage
Que n'ose se permettre un amant de mon âge.
Choisi qui tu voudras, je sçauray l'obtenir;
Mais écoutons Aspar, que j'aperçoy venir.

SCENE II.

MARTIAN, ASPAR, JUSTINE.

ASPAR.

Seigneur, vostre suffrage a réuny les nostres,
Vostre voix a plus fait que n'auroient fait cent autres;
Mais j'apprens qu'on murmure, et doute si le choix
Que fera la princesse aura toutes les voix.

MARTIAN.

Et qui fait présumer de son incertitude
Qu'il aura quelque chose ou d'amer ou de rude?

ASPAR.

Son amour pour Léon; elle en fait son époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN.

Je le croy comme eux tous.
Qu'y trouve-t'on à dire, et quelle défiance...

ASPAR.

Il est jeune, et l'on craint son peu d'expérience.
Considérez, Seigneur, combien c'est hazarder :
Qui n'a fait qu'obéir sçaura mal commander;
On n'a point veu sous luy d'armée ou de province.

MARTIAN.

Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince,
Et, si le Ciel en luy répond mal à nos vœux,
L'auguste Pulchérie en sçait assez pour deux.
Rien ne nous surprendra de voir la mesme chose
Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose :
C'étoit un prince foible, un esprit mal tourné;
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR.

Cependant nous voyons six généraux d'armée
Dont au commandement l'ame est accoûtumée.
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'icy toûjours pris de leur main ?
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un maistre
Dont on le fut toujours et dont on devroit l'estre.

MARTIAN.

Et qui m'asseurera que ces six généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux ?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

ASPAR.

Je les tiens réunis, Seigneur, si vous voulez ;
Il est, il est encor des noms plus signalez ;

J'en sçay qui leur plairoient, et, s'il vous faut plus dire,
Advoüez-en mon zéle, et je vous fais élire.

MARTIAN.

Moy, Seigneur, dans un aage où la tombe m'attend!
Un maistre pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.
Je sçay le poids d'un sceptre, et connoy trop mes forces
Pour estre encor sensible à ces vaines amorces.
Les ans, qui m'ont usé l'esprit comme le corps,
Abatroient tous les deux sous les moindres efforts,
Et ma mort, que par là vous verriez avancée,
Rendroit à tant d'égaux leur prémiére pensée,
Et feroit une triste et prompte occasion
De rejetter l'État dans la division.

ASPAR.

Pour éviter les maux qu'on en pourroit attendre,
Vous pourriez partager vos soins avec un gendre,
L'instaler dans le trosne et le nommer César.

MARTIAN.

Il faudroit que ce gendre eust les vertus d'Aspar;
Mais vous aimez ailleurs, et ce seroit un crime
Que de rendre infidelle un cœur si magnanime.

ASPAR.

J'aime, et ne me sens pas capable de changer;
Mais d'autres vous diroient que pour vous soulager,
Quand leur amour iroit jusqu'à l'idolatrie,
Ils le sacrifîroient au bien de la patrie.

JUSTINE.

Certes, qui m'aimeroit pour le bien de l'Etat
Ne me trouveroit pas, Seigneur, un cœur ingrat,
Et je luy rendrois grace au nom de tout l'empire;
Mais vous étes constant, et, s'il vous faut plus dire,

Quoy que le bien public jamais puisse exiger,
Ce ne sera pas moy qui vous feray changer.

MARTIAN.

Revenons à Léon. J'ay peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.
Quiconque vous verra le mary de sa sœur,
S'il ne le craint assez, craindra son défenseur,
Et, si vous me contez encor pour quelque chose,
Mes conseils agiront, comme sous Théodose.

ASPAR.

Nous en pourrons tous deux avoir le démenty.

MARTIAN.

C'est à faire à périr pour le meilleur party;
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'aage et ses chagrins m'auront bien-tost ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre et plus à ménager,
Et je n'empesche pas qu'auprès de la princesse
Vostre zèle n'éclate autant qu'il s'intéresse.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Luy dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Luy proposer sans fard celuy qu'elle doit faire.
La vérité luy plaist, et vous pourrez luy plaire :
Je changeray comme elle alors de sentiments,
Et tiens mon ame preste à ses commandements.

ASPAR.

Parmy les véritez il en est de certaines
Qu'on ne dit point en face aux testes souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un ministre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vray zèle.

M'en ouvrant avec vous, je m'acquite envers elle,
Et, n'ayant rien de plus qui m'améne en ce lieu,
Je vous en laisse maistre et me retire. Adieu.

SCENE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

Le dangereux esprit ! et qu'avec peu de peine
Il manqueroit d'amour et de foy pour Iréne !
Des rivaux de Léon il est le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE.

Il n'a pour but, Seigneur, que le bien de l'empire.
Détrosnez la princesse et faites vous élire,
C'est un amant pour moy que je n'attendois pas,
Qui vous soulagera du poids de tant d'Etats.

MARTIAN.

C'est un homme, et je veux qu'un jour il t'en souvienne,
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déja nous vanter son bon-heur.
Arme-toy de constance et prépare un grand cœur,
Et, quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout son desordre affermy ton visage.

SCENE IV.

LEON, MARTIAN, JUSTINE.

LEON.
L'auriez-vous creu jamais, Seigneur? je suis perdu!
MARTIAN.
Seigneur, que dites-vous? ay-je bien entendu?
LEON.
Je le suis sans ressource, et rien plus ne me flate.
J'ay reveu Pulchérie, et n'ay veu qu'une ingrate;
Quand je croy l'acquérir, c'est lors que je la perds,
Et me détruis moy-mesme alors que je la sers.
MARTIAN.
Expliquez-vous, Seigneur, parlez en confiance.
Fait-elle un autre choix?
LEON.
Non, mais elle balance.
Elle ne me veut pas encor desespérer,
Mais elle prend du temps pour en délibérer.
Son choix n'est plus pour moy, puisqu'elle le différe.
L'amour n'est point le maistre alors qu'on délibére,
Et je ne sçaurois plus me promettre sa foy,
Moy qui n'ay que l'amour qui luy parle pour moy.
Ah! Madame...
JUSTINE.
Seigneur...
LEON.
Auriez-vous pu le croire?

JUSTINE.

L'amour qui délibére est seur de sa victoire,
Et, quand d'un vray mérite il s'est fait un appuy,
Il n'est point de raisons qui ne parlent pour luy.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Et feint de réculer lors que plus il avance;
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux.
Aimez, et laissez faire une ame toute à vous.

LEON.

Toute à moy! Mon malheur n'est que trop véritable,
J'en ay préveu le coup, je le sens qui m'accable.
Plus elle m'asseuroit de son affection,
Plus je me faisois peur de son ambition.
Je ne sçavois des deux quelle étoit la plus forte;
Mais il n'est que trop vray, l'ambition l'emporte,
Et, si son cœur encor luy parle en ma faveur,
Son trosne me dédaigne en dépit de son cœur.
Seigneur, parlez pour moy; parlez pour moy, Madame.
Vous pouvez tout sur elle et lisez dans son ame.
Peignez luy bien mes feux, retracez luy les siens,
Rappellez dans son cœur leurs plus doux entretiens,
Et, si vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites luy souvenir qu'elle m'aimoit de mesme.
Elle mesme a brigué pour me voir souverain,
J'étois sans ce grand tître indigne de sa main;
Mais, si je ne l'ay pas, ce tître qui l'enchante,
Seigneur, à qui tient-il qu'à son humeur changeante?
Son orgueil contre moy doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au trosne elle n'a qu'à vouloir?
Le sénat n'a pour elle appuyé mon suffrage
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fust l'ouvrage;
Il sçait depuis quel temps il luy plaist de m'aimer,

Et, quand il l'a nommée, il a creu me nommer.
Allez, Seigneur, allez empescher son parjure,
Faites qu'un empéreur soit vostre créature.
Que je vous céderois ce grand tître aisément
Si vous pouviez sans luy me rendre heureux amant!
Car, enfin, mon amour n'en veut qu'à sa personne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN.

Nous allons, et tous deux, Seigneur, luy faire voir
Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de vostre peine,
Remettez vos esprits dans l'entretien d'Iréne...

LEON.

D'Iréne? Et ses conseils m'ont trahy, m'ont perdu!

MARTIAN.

Son zèle pour son frére a fait ce qu'il a dû:
Pouvoit-elle prévoir cette supercherie
Qu'a fait à vostre amour l'orgueil de Pulchérie?
J'ose en parler ainsi, mais ce n'est qu'entre nous.
Nous luy rendrons l'esprit plus traitable et plus doux,
Et vous rapporterons son cœur et ce grand tître.
Allez.

LEON.

Entre elle et moy que n'étes vous l'arbitre!
Adieu, c'est de vous seuls que je puis recevoir
Dequoy garder encor quelque reste d'espoir.

SCENE V.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

Justine, tu le vois, ce bien-heureux obstacle
Dont ton amour sembloit pressentir le miracle.
Je ne te défens point en cette occasion
De prendre un peu d'espoir sur leur division;
Mais garde toy d'avoir une ame assez hardie
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'applique tant de part
Que j'espére en mourir quelques momens plus tard.
Mais de quel front enfin leur donner à connoistre
Les périls d'un amour que nous avons veu naistre,
Dont nous avons tous deux été les confidens,
Et peut-estre formé les traits les plus ardents?
De tous leurs déplaisirs c'est nous rendre coupables.
Servons-les en amis, en amants véritables :
Le véritable amour n'est point intéressé.
Allons, j'acheveray comme j'ay commencé.
Suy l'exemple, et fay voir qu'une ame généreuse
Trouve dans sa vertu dequoy se rendre heureuse,
D'un sincére devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

Je vous ay dit mon ordre. Allez, Seigneur, de grace,
Sauver mon triste cœur du coup qui le menace,
Mettez tout le sénat dans ce cher intérest.

MARTIAN.

Madame, il sçait assez combien Léon vous plaist,
Et le nomme assez haut alors qu'il vous défére
Un choix que vostre amour vous a déja fait faire.

PULCHERIE.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loy?
Ce n'est pas le choisir que s'en remettre à moy,
C'est attendre l'issuë à couvert de l'orage :
Si l'on m'en applaudit, ce sera son ouvrage,
Et, si j'en suis blasmée, il n'y veut point de part.
En doute du succès, il en suit le hazard,
Et, lors que je l'en veux garand vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moy seule j'en réponde.
Ainsi, m'abandonnant au choix de mes souhaits,

S'il est des mécontens, moy seule je les fais,
Et je devray moy seule appaiser le murmure
De ceux à qui ce choix semblera faire injure,
Prévenir leur révolte et calmer les mutins
Qui porteront envie à nos heureux destins.

MARTIAN.

Aspar vous aura veuë, et cette ame chagrine...

PULCHERIE.

Il m'a veuë, et j'ay veu quel chagrin le domine;
Mais il n'a pas laissé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine,
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine,
Et des plus grands desseins qui veut venir à bout
Préte l'oreille à tous et fait profit de tout.

MARTIAN.

Mais vous avez promis, et la foy qui vous lie...

PULCHERIE.

Je suis impératrice, et j'étois Pulchérie.
De ce trosne, ennemy de mes plus doux souhaits,
Je regarde l'amour comme un de mes sujets :
Je veux que le respect qu'il doit à ma couronne
Repousse l'attentat qu'il fait sur ma personne,
Je veux qu'il m'obéïsse au lieu de me trahir,
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéïr,
Et, jalouse déja de mon pouvoir suprème,
Pour l'affermir sur tous je le prens sur moy-mesme.

MARTIAN.

Ainsi donc ce Léon qui vous étoit si cher...

PULCHERIE.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Seroit-il à vos yeux moins digne de l'empire
Qu'alors que vous pressiez le sénat de l'élire?

PULCHERIE.

Il falloit qu'on le vist des yeux dont je le voy,
Que de tout son mérite on convinst avec moy,
Et que, par une estime éclatante et publique,
On mist l'amour d'accord avec la politique.
J'aurois déja remply l'espoir d'un si beau feu
Si le choix du sénat m'en eust donné l'aveu;
J'aurois pris le party dont il me faut défendre,
Et, si jusqu'à Léon je n'ose plus descendre,
Il m'étoit glorieux, le voyant souverain,
De remonter au trosne en luy donnant la main.

MARTIAN.

Vostre cœur tiendra bon pour luy contre tous autres.

PULCHERIE.

S'il a ces sentimens, ce ne sont pas les vostres.
Non, Seigneur, c'est Léon, c'est son juste couroux,
Ce sont ses déplaisirs, qui s'expliquent par vous.
Vous prétez vostre bouche, et n'étes pas capable
De donner à ma gloire un conseil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais ses rivaux ont-ils plus de mérite?

PULCHERIE.

Non,
Mais ils ont plus d'employ, plus de rang, plus de nom,
Et, si de ce grand choix ma flame est la maîtresse,
Je commence à régner par un trait de foiblesse.

MARTIAN.

Et tenez-vous fort seur qu'une legéreté
Donnera plus d'éclat à vostre dignité?

Pardonnez-moy ce mot s'il a trop de franchise.
Le peuple aura peut-estre une ame moins soumise :
Il aime à censurer ceux qui lui font la loy,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foy.

PULCHERIE.

Je vous ay déja dit ce qui m'en justifie :
Je suis impératrice, et j'étois Pulchérie.
J'ose vous dire plus : Léon a des jaloux
Qui n'en font pas, Seigneur, mesme estime que nous.
Pour surprenant que soit l'essay de son courage,
Les vertus d'empereur ne sont point de son âge;
Il est jeune, et chez eux c'est un si grand defaut
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paroistray le faire
Pour régner sous son nom, ainsi que sous mon frére.
Vous mesme, qu'ils ont veu sous luy dans un employ
Où vos conseils régnoient autant et plus que moy,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire
Que vous n'aurez voulu qu'un fantosme à l'empire,
Et que dans un tel choix vous vous serez flaté
De garder en vos mains toute l'authorité ?

MARTIAN.

Ce n'est pas mon dessein, Madame, et, s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le Ciel m'inspire,
Dès cet heureux moment qu'il sera vostre époux,
J'abandonne Byzance et prens congé de vous
Pour aller, dans le calme et dans la solitude,
De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.
Voilà comme j'aspire à gouverner l'Etat.
Vous m'avez commandé d'assembler le sénat,
J'y vay, Madame.

PULCHERIE.

Quoy ! Martian m'abandonne
Quand il faut sur ma teste affermir la couronne !
Luy de qui le grand cœur, la prudence, la foy...

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux, c'est de mourir à moy.

SCENE II.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que me dit-il, Justine, et de quelle retraite
Ose-t'il menacer l'hymen qu'il me souhaite ?
De Léon près de moy ne se fait-il l'appuy
Que pour mieux dédaigner de me servir sous luy ?
Le hait-il ? le craint-il ? et par quelle autre cause...

JUSTINE.

Qui que vous épousiez, il voudra mesme chose.

PULCHERIE.

S'il étoit dans un âge à prétendre ma foy,
Comme il seroit de tous le plus digne de moy,
Ce qu'il donne à penser auroit quelque apparence;
Mais les ans l'ont dû mettre en entiére asseurance.

JUSTINE.

Que sçavons-nous, Madame ? Est-il dessous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux ?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquestes
Trouve à prendre vos fers les ames toujours prestes;
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits :

Non que sur Martian j'en sçache les effets;
Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée
L'envoîra loin d'ici finir sa destinée,
Et, si j'ose former quelque soupçon confus,
Je parle en général et ne sçay rien de plus.
Mais, pour vostre Léon, étes-vous résoluë
A le perdre aujourd'huy de puissance absoluë?
Car ne l'épouser pas, c'est le perdre en effet.

PULCHERIE.

Pour te montrer la gesne où son nom seul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de sa flame
La tendresse du cœur après la grandeur d'ame.
Léon seul est ma joye, il est mon seul desir;
Je n'en puis choisir d'autre, et n'ose le choisir.
Depuis trois ans unie à cette chére idée,
J'en ay l'ame à toute heure, en tous lieux, obsédée;
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas;
Encor après ma mort n'en répondrois-je pas,
Et, si dans le tombeau le Ciel permet qu'on aime,
Dans le fonds du tombeau je l'aimeray de mesme.
Trosne qui m'éblouïs, titres qui me flatez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez,
Et de tout vostre orgueil la pompe la plus haute
A-t'elle un bien égal à celuy qu'elle m'oste?

JUSTINE.

Et vous pouvez penser à prendre un autre époux?

PULCHERIE.

Ce n'est pas, tu le sçais, à quoy je me résous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que luy l'amour sçait me défendre.
Qu'il est fort, cet amour! Sauve-m'en, si tu peux;
Voy Léon, parle luy, dérobe moy ses vœux :

M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre un service
Qui sçaura m'arracher des bords du précipice.
Je le crains, je me crains, s'il n'engage sa foy,
Et je suis trop à luy tant qu'il est tout à moy.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable ?
Ce héros n'a-t'il rien qui te paroisse aimable ?
Au pouvoir de tes yeux j'uniray mon pouvoir.
Parle, que résous-tu de faire ?

JUSTINE.

Mon devoir.
Je sors d'un sang, Madame, à me rendre assez vaine
Pour attendre un époux d'une main souveraine,
Et, n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à vostre seureté,
J'oseray... Mais voicy ce cher Léon. Madame,
Voulez-vous...

PULCHERIE.

Laisse-moy consulter mieux mon ame;
Je ne sçay pas encor trop bien ce que je veux.
Attens un nouvel ordre et suspens tous tes vœux.

SCENE III.

PULCHERIE, LEON, JUSTINE.

PULCHERIE.

Seigneur, qui vous raméne ? Est-ce l'impatience
D'adjouster à mes maux ceux de vostre présence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats,
Et souffray-je trop peu quand je ne vous voy pas?

LEON.

Je viens sçavoir mon sort.

PULCHERIE.

N'en soyez point en doute,
Je vous aime et nous plains. C'est là me peindre toute,
C'est tout ce que je sens; et, si vostre amitié
Sentoit pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargneroit cette fatale veuë,
Qui me perd, m'assassine, et vous mesme vous tuë.

LEON.

Vous m'aimez, dites-vous?

PULCHERIE.

Plus que jamais.

LEON.

Hélas!
Je souffrirois bien moins si vous ne m'aimiez pas!
Pourquoy m'aimer encor seulement pour me plaindre?

PULCHERIE.

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre?

LEON.

Vous l'étouffez du moins sous l'orgueil scrupuleux
Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vostre est volontaire,
Vous n'avez que celuy qu'il vous plaist de vous faire,
Et ce n'est pas pour estre aux termes d'en mourir
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHERIE.

Moy seule je me fais les maux dont je soûpire!
A-ce été sous mon nom que j'ay brigué l'empire?
Ay-je employé mes soins, mes amis, que pour vous?
Ay-je cherché par là qu'à vous voir mon époux?

Quoy! vostre déférence à mes efforts s'oppose,
Elle rompt mes projets, et seule j'en suis cause!
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'étoit deu,
C'est ce qui m'a perduë et qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, Seigneur, vous me deviez mieux croire,
Ne pas intéresser mon devoir et ma gloire:
Ce sont deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout nostre amour n'appaisera jamais.
Vous m'accablez en vain de soûpirs, de tendresse;
En vain mon triste cœur en vos maux s'intéresse,
Et vous rend, en faveur de nos communs desirs,
Tendresse pour tendresse et soûpirs pour soûpirs.
Lors qu'à des feux si beaux je rens cette justice,
C'est l'amante qui parle; oyez l'impératrice.
Ce tître est vostre ouvrage, et, vous me l'avez dit,
D'un service si grand vostre espoir s'applaudit,
Et s'est fait en aveugle un obstacle invincible
Quand il a crû se faire un succès infaillible.
Appuyé de mes soins, asseuré de mon cœur,
Il falloit m'apporter la main d'un empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuse sujette :
Ma joye étoit entiére et ma gloire parfaite.
Mais puis-je avec ce nom mesme chose pour vous?
Il faut nommer un maistre et choisir un époux,
C'est la loi qu'on m'impose, ou plûtost c'est la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir souveraine.
Je sçay que le sénat, d'une commune voix,
Me laisse avec respect la liberté du choix;
Mais il attend de moy celuy du plus grand homme
Qui respire aujourd'huy dans l'une et l'autre Rome.
Vous l'étes, j'en suis seure, et toutefois, hélas!
Un jour on le croira, mais...

LEON.

On ne le croit pas,
Madame ; il faut encor du temps et des services,
Il y faut du destin quelques heureux caprices,
Et que la renommée, instruite en ma faveur,
Séduisant l'univers, impose à ce grand cœur.
Cependant, admirez comme un amant se flate,
J'avois creu vostre gloire un peu moins délicate,
J'avois creu mieux répondre à ce que je vous doy
En tenant tout de vous qu'en vous l'offrant en moy,
Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite
Ce mesme amour pour moy tiendroit lieu de mérite.

PULCHERIE.

Ouy, mais le tiendra-t'il auprès de l'univers,
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts ?
Peut-estre le sénat n'ose encor vous élire,
Et, si je m'y hazarde, osera m'en dédire ;
Peut-estre qu'il s'apreste à faire ailleurs sa cour
Du honteux desaveu qu'il garde à nostre amour :
Car, ne nous flatons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, et non au plus aimable,
Et plus ce rang m'éléve, et plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LEON.

Rabatez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose,
Madame, et pour tous deux hazardez quelque chose :
Tant d'orgueil et d'amour ne s'accordent pas bien,
Et c'est ne point aimer que ne hazarder rien.

PULCHERIE.

S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croire,
Mais c'est trop hazarder qu'y hazarder ma gloire,
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,

Plus je voy que c'est trop qu'y hazarder vos jours.
Ah! si la voix publique enfloit vostre espérance
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,
Si, des noms que la gloire à l'envy me produit,
Le plus cher à mon cœur faisoit le plus de bruit,
Qu'aisément à ce bruit on me verroit souscrire
Et remettre en vos mains ma personne et l'empire!
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux.
Dans le fond de ce cœur je vous préfére à tous;
Vous passez les plus grands, mais ils sont plus en veuë;
Vos vertus n'ont point eu toute leur étenduë,
Et le monde, ébloüy par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.
Vous aimez, vous plaisez, c'est tout auprès des femmes,
C'est par là qu'on surprend, qu'on enléve leurs ames;
Mais, pour emplir un trosne et s'y faire estimer,
Ce n'est pas tout, Seigneur, que de plaire et d'aimer.
La plus ferme couronne est bien-tost ébranlée
Quand un effort d'amour semble l'avoir volée,
Et, pour garder un rang si cher à nos desirs,
Il faut un plus grand art que celuy des soûpirs.
Ne vous abaissez pas à la honte des larmes:
Contre un devoir si fort ce sont de foibles armes,
Et, si de tels secours vous couronnoient ailleurs,
J'aurois pitié d'un sceptre acheté par des pleurs.

LEON.

Ah! Madame, aviez vous de si fiéres pensées
Quand vos bontez pour moy se sont intéressées?
Me disiez vous alors que le gouvernement
Demandoit un autre art que celuy d'un amant?
Si le sénat eust joint ses suffrages au vostre,
J'en aurois parû digne autant ou plus qu'un autre,

Ce grand art de régner eust suivy tant de voix,
Et vous-mesme...

PULCHERIE.

Ouy, Seigneur, j'aurois suivy ce choix,
Seure que le sénat, jaloux de son suffrage,
Contre tout l'univers maintiendroit son ouvrage.
Tel contre vous et moy s'osera révolter,
Qui contre un si grand corps craindroit de s'emporter,
Et, méprisant en moy ce que l'amour m'inspire,
Respecteroit en luy le démon de l'empire.

LEON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux...

PULCHERIE.

N'est qu'un refus moins rude et plus respectueux.

LEON.

Quelles illusions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique,
Dans ce cœur tout à moy, mais qu'en vain j'ay charmé,
Me font le plus aimable et le moins estimé?

PULCHERIE.

Arrétez! Mon amour ne vient que de l'estime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu sublime,
Une ame, une valeur digne de mes ayeux,
Et, si tout le sénat avoit les mesmes yeux...

LEON.

Laissons là le sénat, et m'apprenez, de grace,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil souverain le prix d'un juste amour.

PULCHERIE.

J'auray peine à choisir. Choisissez-le vous-mesme,
Cet heureux, et nommez qui vous voulez que j'aime.

Mais vous souffrez assez sans devenir jaloux.
J'aime, et, si ce grand choix ne peut tomber sur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne se verra jamais maistre de ma personne :
Je le jure en vos mains, et j'y laisse mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'estre empereur,
Mais j'entens empereur comme vous devez l'estre,
Par le choix d'un sénat qui vous prenne pour maistre,
Qui d'un Etat si grand vous fasse le soûtien
Et d'un commun suffrage authorise le mien.
Je le fais r'assembler exprès pour vous élire
Ou me laisser moy seule à gouverner l'empire,
Et ne plus m'asservir à ce dangereux choix
S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.
Adieu, Seigneur; je crains de n'estre plus maistresse
De ce que vos regards m'inspirent de foiblesse,
Et que ma peine, égale à vostre déplaisir,
Ne couste à mon amour quelque indigne soûpir.

SCENE IV.

LEON, JUSTINE.

LEON.

C'est trop de retenuë, il est temps que j'éclate.
Je ne l'ay point nommée ambitieuse, ingrate ;
Mais le sujet enfin va céder à l'amant,
Et l'excès du respect au juste emportement.
Dites-le-moy, Madame, a-t'on veu perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie ?

A-t'on veu plus d'étude attacher la raison
A l'indigne secours de tant de trahison?
Loin d'en baisser les yeux, l'orgueilleuse en fait gloire,
Elle nous l'ose peindre en illustre victoire;
L'honneur et le devoir eux seuls la font agir,
Et, m'étant plus fidelle, elle auroit à rougir.

JUSTINE.

La gesne qu'elle en souffre égale bien la vostre,
Pour vous elle renonce à choisir aucun autre,
Elle mesme en vos mains en a fait le serment.

LEON.

Illusion nouvelle et pur amusement!
Il n'est, Madame, il n'est que trop de conjonctures
Où les nouveaux sermens sont de nouveaux parjures:
Qui sçait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raisons d'Etat.

JUSTINE.

Mais, si vous la piquez d'un peu de jalousie,
Seigneur, si vous brouillez par là sa fantaisie,
Son amour mal éteint pourroit vous rappeller,
Et sa gloire auroit peine à vous laisser aller.

LEON.

Me soupçonneriez-vous d'avoir l'ame assez basse
Pour employer la feinte à tromper ma disgrace?
Je suis jeune, et j'en fais trop mal icy ma cour
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE.

L'agréable defaut, Seigneur, que la jeunesse!
Et que de vos jaloux l'importune sagesse,
Toute fiére qu'elle est, le voudroit racheter
De tout ce qu'elle croit et croira mériter!
Mais, si feindre en amour à vos yeux est un crime,

Portez sans feinte ailleurs vostre plus tendre estime,
Punissez tant d'orgueil par de justes dédains,
Et mettez vostre cœur en de plus seures mains.

LEON.

Vous voyez qu'à son rang elle me sacrifie,
Madame, et vous voulez que je la justifie?
Qu'aprés tous les mépris qu'elle montre pour moy,
Je luy préte un exemple à me voler sa foy?

JUSTINE.

Aimez à cela près, et, sans vous mettre en peine
Si c'est justifier ou punir l'inhumaine,
Songez que, si vos vœux en étoient mal receus,
On pourroit avec joye accepter ses refus.
L'honneur qu'on se feroit à vous détacher d'elle
Rendroit cette conqueste et plus noble et plus belle.
Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant,
Plus en auroit de gloire un cœur qui vous attend:
Car peut-estre en est-il que la princesse mesme
Condamne à vous aimer dès que vous direz : J'aime.
Adieu, c'en est assez pour la prémiére fois.

LEON.

O Ciel! délivre-moy du trouble où tu me vois!





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, IRENE.

JUSTINE.

NON, vostre cher Aspar n'aime point la princesse,
Ce n'est que pour le rang que tout son cœur s'empresse,
Et, si l'on eust choisi mon pére pour césar,
J'aurois déja les vœux de cet illustre Aspar.
Il s'en est expliqué tantost en ma présence,
Et tout ce que pour elle il a de complaisance,
Tout ce qu'il luy veut faire ou craindre ou dédaigner
Ne doit estre imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulchérie a des yeux qui percent le mystére,
Et le croit plus rival qu'amy de ce cher frére;
Mais, comme elle balance, elle écoute aisément
Tout ce qui peut d'abord flater son sentiment.
Voilà ce que j'en sçay.

IRENE.

Je ne suis point surprise
De tout ce que d'Aspar m'apprend vostre franchise.
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ay dit

Lors qu'à Léon tantost j'ay dépeint son esprit,
Et j'en ay pénétré l'ambition secrette
Jusques à pressentir l'offre qu'il vous a faite.
Puis qu'en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas;
Il faut, à son exemple, avoir ma politique,
Trouver à ma disgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illustre couleur,
Et sous de beaux dehors dévorer ma douleur.
Dites-moy cependant, que deviendra mon frére?
D'un si parfait amour que faut-il qu'il espére?

JUSTINE.

On l'aime, et fortement, et bien plus qu'on ne veut;
Mais pour s'en détacher on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout? On m'a commandé mesme
D'essayer contre luy l'art et le stratagème.
On me devra beaucoup si je puis l'ébranler,
On me donne son cœur si je le puis voler,
Et déja, pour essay de mon obéïssance,
J'ay porté quelque attaque et fait un peu d'avance.
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidelle amant qu'il est, cette importunité;
Mais, pour peu qu'il vous plust appuyer l'artifice,
Cet appuy tiendroit lieu d'un signalé service.

IRENE.

Ce n'est point un service à prétendre de moy
Que de porter mon frére à garder mal sa foy;
Et, quand à vous aimer j'aurois sceu le réduire,
Quel fruit son changement pourroit-il luy produire?
Vous, qui ne l'aimez point, pourriez-vous l'accepter?

JUSTINE.

Léon ne sauroit estre un homme à rejetter,

Et l'on voit si souvent, aprés la foy donnée,
Naistre un parfait amour d'un pareil hyménée,
Que, si de son costé j'y voyois quelque jour,
J'espérerois bien-tost de l'aimer à mon tour.

IRENE.

C'est trop et trop peu dire. Est-il encor à naistre,
Cet amour? est-il né?

JUSTINE.

Cela pourroit bien estre.
Ne l'examinons point avant qu'il en soit temps;
L'occasion viendra peut-estre, et je l'attens.

IRENE.

Et vous servez Léon auprès de la princesse?

JUSTINE.

Avec sincérité pour luy je m'intéresse,
Et, si j'en étois creuë, il auroit le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et souffrirois ses vœux s'il perdoit la couronne.
Mais la princesse vient.

SCENE II.

PULCHERIE, IRENE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que fait ce malheureux,
Iréne?

IRENE.

Ce qu'on fait dans un sort rigoureux.
Il soupire, il se plaint.

PULCHERIE.

De moy?

IRENE.

De sa fortune.

PULCHERIE.

Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune,
Qu'ainsi de luy du sort j'accuse la rigueur?

IRENE.

Je ne pénétre point jusqu'au fond de son cœur,
Mais je sçay qu'au dehors sa douleur vous respecte:
Elle se taist de vous.

PULCHERIE.

Ah! qu'elle m'est suspecte!
Un modeste reproche à ses maux siéroit bien,
C'est me trop accuser que de n'en dire rien.
M'auroit-il oubliée, et déja dans son ame
Effacé tous les traits d'une si belle flame?

IRENE.

C'est par là qu'il devroit soulager ses ennuis,
Madame, et de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHERIE.

Ah! ma flame n'est pas à tel point affoiblie
Que je puisse endurer, Iréne, qu'il m'oublie.
Fay-luy, fay-luy plûtost soulager son ennuy
A croire que je souffre autant et plus que luy.
C'est une verité que j'ay besoin qu'il croye,
Pour mesler à mes maux quelque inutile joye,
Si l'on peut nommer joye une triste douceur
Qu'un digne amour conserve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a sentie en est toujours charmée,
Et mesme en n'aimant plus il est doux d'estre aimée.

JUSTINE.

Vous souvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame? et ce doux soin dont vostre esprit gesné...

PULCHERIE.

Souffre un reste d'amour qui me trouble et m'accable,
Je ne t'en ay point fait un don irrévocable.
Mais je te le redis, desrobe-moy ses vœux,
Séduis, enléve-moy son cœur, si tu le peux.
J'ay trop mis à l'écart celuy d'impératrice,
Reprenons avec luy ma gloire et mon supplice:
C'en est un, et bien rude, à moins que le sénat
Mette d'accord ma flame et le bien de l'État.

IRENE.

N'est-ce point avilir vostre pouvoir suprème
Que mandier ailleurs ce qu'il peut de luy-mesme?

PULCHERIE.

Iréne, il te faudroit les mesmes yeux qu'à moy
Pour voir la moindre part de ce que je prévoy.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hazarderoit l'empire;
Je l'ay déja tant dit que mon esprit lassé
N'en sçauroit plus souffrir le portrait retracé.
Ton frére a l'ame grande, intrépide, sublime;
Mais d'un peu de jeunesse on luy fait un tel crime
Que, si tant de vertus n'ont que moy pour appuy,
En faire un empereur, c'est me perdre avec luy.

IRENE.

Quel ordre a pû du trosne exclurre la jeunesse?
Quel astre à nos beaux jours enchaisne la foiblesse?
Les vertus, et non l'âge, ont droit à ce haut rang,
Et, n'étoit le respect qu'imprime vostre sang,
Je dirois que Léon vaudroit bien Théodose.

PULCHERIE.

Sans doute, et toutefois ce n'est pas mesme chose.
Foible qu'étoit ce prince à régir tant d'Etats,
Il avoit des appuis que ton frére n'a pas :
L'empire en sa personne étoit héréditaire,
Sa naissance le tint d'un ayeul et d'un pére;
Il régna dès l'enfance, et régna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéy de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non-pas au bon-heur de cette obeïssance,
Tant ce trosne, où l'amour par ma main l'auroit mis,
Dans mes prémiers sujets luy feroit d'ennemis.
Tout ce qu'ont veu d'illustre et la paix et la guerre
Aspire à ce grand nom de maistre de la terre;
Tous regardent l'empire ainsi qu'un bien commun
Que chacun veut pour soy tant qu'il n'est à pas un.
Pleins de leur renommée, enflez de leurs services,
Combien ce choix pour eux aura-t'il d'injustices
Si ma flame obstinée et ses odieux soins
L'arrestent sur celuy qu'ils estiment le moins?
Léon est d'un mérite à devenir leur maistre,
Mais, comme c'est l'amour qui m'aide à le connoistre,
Tout ce qui contre nous s'osera mutiner
Dira que je suis seule à me l'imaginer.

IRENE

C'est donc en vain pour luy qu'on prie et qu'on espére?

PULCHERIE.

Je l'aime, et sa personne à mes yeux est bien chére;
Mais, si le Ciel pour luy n'inspire le sénat,
Je sacrifieray tout au bonheur de l'Etat.

IRENE.

Que, pour vous imiter, j'aurois l'ame ravie

D'immoler à l'Etat le bonheur de ma vie !
Madame, ou de Léon faites nous un césar,
Ou portez ce grand choix sur le fameux Aspar.
Je l'aime, et ferois gloire, en dépit de ma flame,
De faire un maistre à tous de celuy de mon ame,
Et, pleurant pour le frére en ce grand changement,
Je m'en consolerois à voir régner l'amant.
Des deux testes qu'au monde on me voit les plus chéres,
Elevez l'une ou l'autre au trosne de vos péres,
Daignez...

PULCHERIE.

Aspar seroit digne d'un tel honneur
Si vous pouviez, Iréne, un peu moins sur son cœur.
J'aurois trop à rougir si, sous le nom de femme,
Je le faisois régner sans régner dans son ame,
Si j'en avois le tître et vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageast son devoir.

IRENE.

Ne l'apréhendez pas : de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il est plus à l'Etat, Madame, qu'à luy-mesme.

PULCHERIE.

Je le croy comme vous, et que sa passion
Regarde plus l'Etat que vous, moy, ny Léon.
C'est vous entendre, Iréne, et vous parler sans feindre.
Je voy ce qu'il projette et ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous ?

IRENE.

Je l'aimay quand je creus qu'il m'aimoit,
Je voyois sur son front un air qui me charmoit;
Mais, depuis que le temps m'a fait mieux voir sa flame,
J'ay presque éteint la mienne et dégagé mon ame.

PULCHERIE.

Achevez. Tel qu'il est, voulez-vous l'épouser ?

IRENE.

Ouy, Madame, ou du moins le pouvoir refuser.
Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire :
L'affront seroit trop grand et la tache trop noire
Si, dans la conjoncture où l'on est aujourd'huy,
Il m'osoit regarder comme indigne de luy.
Ses desseins vont plus haut, et, voyant qu'il vous aime,
Bien que peut-estre moins que vostre diadème,
Je n'ay veu rien en moy qui le pust retenir,
Et je ne vous l'offrois que pour le prévenir.
C'est ainsi que j'ay creu me mettre en asseurance
Par l'éclat généreux d'une fausse apparence :
Je vous cédois un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous seule enfin ma gloire peut ceder.

PULCHERIE.

Reposez-vous sur moy. Vostre Aspar vient.

SCENE III.

PULCHERIE, ASPAR, IRENE, JUSTINE.

ASPAR.

Madame,
Déja sur vos desseins j'ay leu dans plus d'une ame,
Et croy de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.
J'espére pour Léon, et j'y fais mon possible ;
Mais j'en prévoy, Madame, un murmure infaillible,

Qui pourra se borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la sédition.

PULCHERIE.

Vous en sçavez l'autheur : parlez, qu'on le punisse,
Que moy-mesme au sénat j'en demande justice.

ASPAR.

Peut-estre est-ce quelqu'un que vous pourriez choisir
S'il vous falloit ailleurs tourner vostre desir,
Et dont le choix illustre à tel point sçauroit plaire
Quand nous n'aurions à craindre aucun party contraire.
Comme à vous le nommer ce seroit fait de luy,
Ce seroit à l'empire oster un ferme appuy,
Et livrer un grand cœur à sa perte certaine,
Quand il n'est pas encor digne de vostre haine.

PULCHERIE.

On me fait mal sa cour avec de tels avis,
Qui sans nommer personne en nomment plus de dix.
Je hay l'empressement de ces devoirs sincéres
Qui ne jette en l'esprit que de vagues chiméres,
Et, ne me présentant qu'un obscur avenir,
Me donne tout à craindre et rien à prévenir.

ASPAR.

Le besoin de l'Etat est souvent un mystére
Dont la moitié se dit et l'autre est bonne à taire.

PULCHERIE.

Il n'est souvent aussi qu'un pur fantosme en l'air,
Que de secrets ressorts font agir et parler,
Et s'arreste où le fixe une ame prévenuë,
Qui pour ses intérests le forme et le remuë.
Des besoins de l'Etat si vous étes jaloux,
Fiez-vous-en à moy, qui les voy mieux que vous.
Martian, comme vous, à vous parler sans feindre,

Dans le choix de Léon voit quelque chose à craindre;
Mais il m'apprend de qui je dois me deffier,
Et je puis, si je veux, me le sacrifier.

ASPAR.

Qui nomme-t'il, Madame?

PULCHERIE.

Aspar, c'est un mystére
Dont la moitié se dit et l'autre est bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduisez-vous
A faire qu'on m'admette à régner sans époux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendray point, la chose est sans exemple.

PULCHERIE.

La matiére au vray zèle en est d'autant plus ample,
Et vous en montrerez de plus rares effets
En obtenant pour moy ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Oüy, mais qui voulez-vous que le sénat vous donne,
Madame, si Léon...

PULCHERIE.

Ou Léon, ou personne.
A l'un de ces deux points amenez les esprits.
Vous adorez Iréne, Iréne est vostre prix.
Je la laisse avec vous, afin que vostre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Justine, suivez-moy.

SCENE IV.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

Ce prix qu'on vous promet
Sur vostre ame, Seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne, toute acquise à vostre ardeur sincére,
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire,
Et l'amour à tel point vous rend maistre du mien,
Que me donner à vous, c'est ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vray, Madame, et du moins j'ose dire
Que me donner un cœur au dessous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuse loy,
C'est ne me donner rien qui soit digne de moy.

IRENE.

Indigne que je suis d'une foy si douteuse,
Vous fais-je quelque loy qui puisse estre honteuse?
Et, si Léon devoit l'empire à vostre appuy,
Luy qui vous y feroit le prémier d'après luy,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maistre,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'estre?
Mettez-vous, j'y consens, au dessus de l'amour,
Si pour monter au trosne il s'offre quelque jour.
Qu'à ce glorieux tître un amant soit volage,
Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,
Et voir avec plaisir la belle ambition
Triompher d'une ardente et longue passion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'empire :

Régnez, j'en dédiray mon cœur, s'il en soûpire.
Vous ne m'en croyez pas, Seigneur, et toutefois
Vous régneriez bien-tost si l'on suivoit ma voix.
Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
Je viens de vous offrir moy-mesme à la princesse,
Et je sacrifiois mes plus chéres ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faiste des grandeurs.
Vous sçavez sa réponse : « Ou Léon, ou personne. »

ASPAR.

C'est agir en amante et généreuse et bonne;
Mais, seure d'un refus qui doit rompre le coup,
La générosité ne coute pas beaucoup.

IRENE.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
Et ne me voulez pas devoir la moindre chose !
Ah ! si j'osois, Seigneur, vous appeler ingrat !

ASPAR.

L'offre sans doute est rare, et feroit grand éclat
Si, pour mieux éblouyr, vous aviez eu l'adresse
D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse.
Elle est impératrice, et d'un seul « Je le veux »
Elle peut de Léon faire un monarque heureux.
Qu'a-t'il besoin de moy, luy qui peut tout sur elle?

IRENE.

N'insultez point, Seigneur, une flame si belle.
L'amour, las de gemir sous les raisons d'Etat,
Pourroit n'en croire pas tout à fait le sénat.

ASPAR.

L'amour n'a qu'à parler. Le sénat, quoy qu'on pense,
N'aura que du respect et de la déference,
Et, de l'air dont la chose a déja pris son cours,
Léon pourra se voir empereur pour trois jours.

IRENE.

Trois jours peuvent suffire à faire bien des choses.
La cour en moins de temps voit cent métamorphoses;
En moins de temps un prince, à qui tout est permis,
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais et faux amis.

ASPAR.

L'amour qui parle ainsi ne paroît pas fort tendre,
Mais je vous aime assez pour ne vous pas entendre,
Et diray toutefois, sans m'en embarasser,
Qu'il est un peu bien-tost pour vous de menacer.

IRENE.

Je ne menace point, Seigneur, mais je vous aime
Plus que moy, plus encor que ce cher frére mesme.
L'amour tendre est timide, et craint pour son objet
Dès qu'il luy voit former un dangereux projet.

ASPAR.

Vous m'aimez, je le croy, du moins cela peut estre;
Mais de quelle façon le faites-vous connoistre?
L'amour inspire-t'il ce rare empressement
De voir régner un frére aux dépens d'un amant?

IRENE.

Il m'inspire à regret la peur de vostre perte.
Régnez, je vous l'ay dit, la porte en est ouverte:
Vous avez du mérite, et je manque d'appas;
Dédaignez, quittez-moy, mais ne vous perdez pas.
Pour le salut d'un frére ay-je si peu d'alarmes
Qu'il y faille adjouster d'autres sujets de larmes?
C'est assez que pour vous j'ose en vain soûpirer,
Ne me réduisez point, Seigneur, à vous pleurer.

ASPAR.

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui sont à plaindre.
Puisque vous m'aimez tant, je n'ay point lieu de craindre.

Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Vostre main qui m'attend fera ma seureté,
Et contre le couroux le plus inexorable
Elle me servira d'azile inviolable.

IRENE.

Vous la voudrez peut-estre, et la voudrez trop tard.
Ne vous exposez point, Seigneur, à ce hazard:
Je doute si j'aurois toûjours mesme tendresse,
Et pourrois de ma main n'estre pas la maîtresse.
Je vous parle sans feindre, et ne sçay point railler
Lors qu'au salut commun il nous faut travailler.

ASPAR.

Et je veux bien aussi vous répondre sans feindre.
J'ay pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame, et, dans l'orgueil que vous mesme approuvez,
L'amitié de Léon a ses droits conservez.
Mais ny cette amitié, ny cet amour si tendre,
Quelques soins, quelque effort qu'il vous en plaise attendre,
Ne me verront jamais l'esprit persuadé
Que je doive obéïr à qui j'ay commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'auray droit, et long-temps, de commander encore.
Ma gloire, qui s'oppose à cet abaissement,
Trouve en tous mes égaux le mesme sentiment.
Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire:
Qu'elle épouse Léon, tous sont prests d'y souscrire;
Mais je ne répons pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussi-tost l'un de nous.
La chose est peu nouvelle, et je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose:
C'est par là que l'empire est tombé dans ce sang
Si fier de sa naissance et si jaloux du rang.

Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire empereur pour estre impératrice.
Vous avez du pouvoir, Madame, usez en bien,
Et pour vostre intérest attachez-vous au mien.

IRENE.

Léon dispose-t'il du cœur de la princesse?
C'est un cœur fier et grand, le partage la blesse;
Elle veut tout ou rien, et, dans ce haut pouvoir,
Elle éteindra l'amour plûtost que d'en déchoir.
Près d'elle avec le temps nous pourrons davantage;
Ne pressons point, Seigneur, un si juste partage.

ASPAR.

Vous le voudrez peut-estre, et le voudrez trop tard.
Ne laissez point long-temps nos destins au hazard;
J'attens de vostre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, Madame.

IRENE.

Adieu. L'ambition est belle,
Mais vous n'étes, Seigneur, avec ce sentiment,
Ny véritable amy ny véritable amant.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

JUSTINE, plus j'y pense, et plus je m'inquiéte.
Je crains de n'avoir plus une amour si parfaite,
Et que, si de Léon on me fait un époux,
Un bien si desiré ne me soit plus si doux.
Je ne sçay si le rang m'auroit fait changer d'ame,
Mais je tremble à penser que je serois sa femme,
Et qu'on n'épouse point l'amant le plus chéry
Qu'on ne se fasse un maistre aussi-tost qu'un mary.
J'aimerois à régner avec l'indépendance
Que des vrais souverains s'asseure la prudence;
Je voudrois que le Ciel inspirast au sénat
De me laisser moy seule à gouverner l'Etat,
De m'épargner ce maistre, et voy d'un œil d'envie
Toujours Sémiramis et toujours Zénobie.
On triompha de l'une, et, pour Sémiramis,
Elle usurpa le nom et l'habit de son fils,
Et, sous l'obscurité d'une longue tutelle,

Cet habit et ce nom régnoient tous deux plus qu'elle.
Mais mon cœur de leur sort n'en est pas moins jaloux :
C'étoit régner enfin, et régner sans époux ;
Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire,
Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choses bien-tost prendroient un autre tour
Si le sénat prenoit le party de l'amour !
Que bien-tost... Mais je vois Aspar avec mon pére.

PULCHERIE.

Sçachons d'eux quel destin le Ciel vient de me faire.

SCENE II.

MARTIAN, ASPAR, PULCHERIE, JUSTINE.

MARTIAN.

Madame, le sénat nous depute tous deux
Pour vous jurer encor qu'il suivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'est faire un attentat que de vous rien prescrire,
Et son respect vous prie une seconde fois
De luy donner vous seule un maistre à vostre choix

PULCHERIE.

Il pouvoit le choisir.

MARTIAN.

Il s'en défend l'audace,
Madame, et sur ce point il vous demande grace.

PULCHERIE.

Pourquoy donc m'en fait-il une nécessité ?

MARTIAN.

Pour donner plus de force à vostre authorité.

PULCHERIE.

Son zéle est grand pour elle, il faut le satisfaire,
Et luy mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
Sexe, ton sort en moy ne peut se démentir.
Pour estre souveraine il faut m'assujettir,
En montant sur le trosne entrer dans l'esclavage,
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.
Allez, dans quelques jours je vous feray sçavoir
Le choix que par son ordre aura fait mon devoir.

ASPAR.

Il tiendroit à faveur, et bien haute et bien rare,
De le sçavoir, Madame, avant qu'il se sépare.

PULCHERIE.

Quoy ! pas un seul moment pour en délibérer !
Mais je ferois un crime à le plus différer.
Il vaut mieux, pour essay de ma toute-puissance,
Montrer un digne effet de pleine obéïssance.
Retirez-vous, Aspar, vous aurez vostre tour.

SCENE III.

PULCHERIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

On m'a dit que pour moy vous aviez de l'amour.
Seigneur, seroit-il vray ?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, Madame ?

PULCHERIE.

Vos services, mes yeux, le trouble de vostre ame,
L'exil que mon hymen vous devoit imposer :
Sont-ce là des témoins, Seigneur, à récuser ?

MARTIAN.

C'est donc à moy, Madame, à confesser mon crime.
L'amour naist aisément du zèle et de l'estime,
Et l'assidüité près d'un charmant objet
N'attend point nostre aveu pour faire son effet.
Il m'est honteux d'aimer, il vous l'est d'estre aimée
D'un homme dont la vie est déja consumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pû voir
Jusqu'où ses yeux charmez ont trahy son devoir.
Mon cœur, qu'un si long aage en mettoit hors d'alarmes,
S'est veu livré par eux à ces dangereux charmes :
En vain, Madame, en vain je m'en suis défendu,
En vain j'ay sceu me taire après m'estre rendu.
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je soûpire,
Sans que, de tout l'excès d'un si long déplaisir,
Vous ayez pû surprendre une larme, un soûpir;
Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage
Est encor plus l'effet de l'amour que de l'aage.
Il faut faire un heureux, le jour n'en est pas loin.
Pardonnez à l'horreur d'en estre le témoin,
Si mes maux et ce feu digne de vostre haine
Cherchent dans un exil leur reméde et sa peine.
Adieu, vivez heureuse, et, si tant de jaloux...

PULCHERIE.

Ne partez pas, Seigneur, je les tromperay tous,
Et, puisque de ce choix aucun ne me dispense,
Il est fait, et de tel à qui pas un ne pense.

MARTIAN.

Quel qu'il soit, il sera l'arrest de mon trépas,
Madame.

PULCHERIE.

Encor un coup, ne vous éloignez pas,
Seigneur. Jusques icy vous m'avez bien servie,
Vos lumiéres ont fait tout l'éclat de ma vie,
La vostre s'est usée à me favoriser.
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN.

Quoy?

PULCHERIE.

M'épouser.

MARTIAN.

Moy, Madame?

PULCHERIE.

Oüy, Seigneur; c'est le plus grand service
Que vos soins puissent rendre à vostre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux
Jusques à souhaiter des fils et des neveux.
Mon ayeul, dont par tout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moy ses descendans finissent,
Que j'en sois la derniére et ferme dignement
D'un si grand empereur l'auguste monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expose
A laisser des césars du sang de Théodose.
Qu'ay-je affaire de race à me des-honorer,
Moy qui n'ay que trop veu ce sang dégénérer,
Et que, s'il est fécond en illustres princesses,
Dans les princes qu'il forme il n'a que des foiblesses?
Ce n'est pas que Léon, choisi pour souverain,
Pour me rendre à mon rang n'eust obtenu ma main:

Mon amour à ce prix se fust rendu justice,
Mais, puis qu'on m'a sans luy nommée impératrice;
Je dois à ce haut rang d'assez nobles projets
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes sujets.
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre,
Qui des césars pour moy puisse grossir le nombre,
Un mary qui, content d'estre au dessus des rois,
Me donne ses clartez et dispense mes loix;
Qui, n'étant en effet que mon prémier ministre,
Pare ce que sous moy l'on craindroit de sinistre,
Et, pour tenir en bride un peuple sans raison,
Paroisse mon époux et n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, Seigneur, et c'est assez vous dire.
Prétez-moy vostre main, je vous donne l'empire;
Eblouyssons le peuple et vivons entre nous
Comme s'il n'étoit point d'épouse ny d'époux.
Si ce n'est posséder l'objet de vostre flame,
C'est vous rendre du moins le maistre de son ame,
L'oster à vos rivaux, vous mettre au dessus d'eux,
Et de tous mes amans vous voir le plus heureux.

MARTIAN.

Madame...

PULCHERIE.

A vos hauts faits je doy ce grand salaire,
Et j'acquite envers vous et l'Etat et mon frére.

MARTIAN.

Auroit-on jamais creu, Madame...

PULCHERIE.

Allez, Seigneur.
Allez en plein sénat faire voir l'empereur.
Il demeure assemblé pour recevoir son maistre,
Allez y de ma part vous faire reconnoistre;

Ou, si vostre souhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon sexe et ne m'en dites rien.

MARTIAN.

Souffrez qu'à vos genoux, Madame...

PULCHERIE.

Allez, vous dy-je.
Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige,
Et mon cœur, qui vous vient d'ouvrir ses sentimens,
N'en veut ny de refus ny de remercimens.

SCENE IV.

PULCHERIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHERIE.

Faites rentrer Aspar. Que faites-vous d'Iréne?
Quand l'épouserez-vous? Ce mot vous fait-il peine?
Vous ne répondez point?

ASPAR.

Non, Madame, et je doy
Ce respect aux bontez que vous avez pour moy.
Qui se taist obéït.

PULCHERIE.

J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de cour ont de la politique.
Si-tost que nous parlons, qui consent applaudit,
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le temps m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faisoit peine, et j'ay dompté l'amour

Pour vous donner un maistre admiré dans la cour,
Adoré dans l'armée, et que de cet empire
Les plus fermes soûtiens feroient gloire d'élire.
C'est Martian.

ASPAR.

Tout vieil et tout cassé qu'il est!

PULCHERIE.

Tout vieil et tout cassé, je l'épouse, il me plaist.
J'ay mes raisons. Au reste, il a besoin d'un gendre
Qui partage avec luy les soins qu'il luy faut prendre,
Qui soûtienne des ans panchez dans le tombeau
Et qui porte sous luy la moitié du fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place?
Une seconde fois vous paroissez de glace!

ASPAR.

Madame, Areobinde et Procope, tous deux
Ont engagé leur cœur et formé d'autres vœux.
Sans cela je dirois...

PULCHERIE.

Et sans cela moy-mesme
J'éléverois Aspar à cet honneur suprème;
Mais, quand il seroit homme à pouvoir aisément
Renoncer aux douceurs de son attachement,
Justine n'auroit pas une ame assez hardie
Pour accepter un cœur noircy de perfidie,
Et vous regarderoit comme un volage esprit,
Toujours prest à donner où la fortune rit.
N'en sçavez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle...

ASPAR.

Madame, vos bontez choisiront mieux pour elle.
Comme pour Martian elles nous ont surpris.

Elles sçauront encor surprendre nos esprits.
Je vous laisse en résoudre.

PULCHERIE.

Allez; et pour Iréne,
Si vous ne sentez rien en l'ame qui vous gesne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je dispose d'elle avant qu'il soit deux jours.

SCENE V.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Ce n'est pas encor tout, Justine : je veux faire
Le malheureux Léon successeur de ton pére.
Y contribûras-tu ? préteras-tu la main
Au glorieux succès d'un si noble dessein ?

JUSTINE.

Et la main et le cœur sont en vostre puissance,
Madame. Doutez-vous de mon obéïssance,
Après que par vostre ordre il m'a déja couté
Un conseil contre vous qui doit l'avoir flaté ?

PULCHERIE.

Achevons, le voicy. Je répons de ton pére :
Son cœur est trop à moy pour nous estre contraire.

SCENE VI.

PULCHERIE, LEON, JUSTINE.

LEON.

Je me le disois bien que vos nouveaux serments,
Madame, ne seroient que des amusements.

PULCHERIE.

Vous commencez d'un air...

LEON.

J'acheveray de mesme,
Ingrate. Ce n'est plus ce Léon qui vous aime,
Non, ce n'est plus...

PULCHERIE.

Sçachez...

LEON.

Je ne veux rien sçavoir,
Et je n'apporte icy ny respect ny devoir.
L'impetueuse ardeur d'une rage inquiéte
N'y vient que mériter la mort que je souhaite,
Et les emportemens de ma juste fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Ouy, comme Pulchérie et comme impératrice,
Vous n'avez eu pour moi que détours, qu'injustice.
Si vos fausses bontez ont sceu me decevoir,
Vos sermens m'on réduit au dernier desespoir.

PULCHERIE.

Ah ! Léon !

LEON.

Par quel art, que je ne puis comprendre,

Forcez-vous d'un soupir ma fureur à se rendre?
Un coup d'œil en triomphe, et, dès que je vous voy,
Il ne me souvient plus de vos manques de foy!
Ma bouche se refuse à vous nommer parjure,
Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure,
Et l'affreux desespoir qui m'améne en ces lieux
Céde au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.
J'y vay mourir, Madame, et d'amour, non de rage.
De mon dernier soûpir recevez l'humble hommage,
Et, si de vostre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidelle ardeur n'approcha de ma flame,
Jamais frivole espoir ne flata mieux une ame.
Je ne méritois pas qu'il eust aucun effet,
Ny qu'un amour si pur se vist mieux satisfait;
Mais, quand vous m'avez dit: « Quelque ordre qu'on me donne,
Nul autre ne sera maistre de ma personne »,
J'ay dû me le promettre; et toutefois, hélas!
Vous passez dès demain, Madame, en d'autres bras,
Et dès ce mesme jour vous perdez la mémoire
De ce que vos bontez me commandoient de croire.

PULCHERIE.

Non, je ne la perds pas, et sçay ce que je doy.
Prenez des sentimens qui soient dignes de moy,
Et ne m'accusez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir moy-mesme je m'immole.

LEON.

Quoy! vous n'épousez pas Martian dès demain?

PULCHERIE.

Sçavez-vous à quel prix je luy donne la main?

LEON.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achepte?

PULCHERIE.

Sortez, sortez du trouble où vostre erreur vous jette,
Et sçachez qu'avec moy ce grand tître d'époux
N'a point de privilége à vous rendre jaloux;
Que, sous l'illusion de ce faux hyménée,
Je fais vœu de mourir telle que je suis née;
Que Martian reçoit et ma main et ma foy
Pour me conserver toute et tout l'empire à moy,
Et, que tout le pouvoir que cette foy luy donne
Ne le fera jamais maistre de ma personne.
Est-ce tenir parole, et reconnoissez-vous
A quel point je vous sers quand j'en fais mon époux?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire,
C'est pour vous le garder qu'il me plaist de l'élire.
Rendez-vous comme luy digne de ce dépost,
Que son âge panchant vous remettra bien tost;
Suivez-le pas à pas, et, marchant dans sa route,
Mettez ce prémier rang après luy hors de doute;
Etudiez sous luy ce grand art de régner,
Que tout autre auroit peine à vous mieux enseigner;
Et, pour vous asseurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au trosne et faites-vous son gendre:
Je vous donne Justine.

LEON.

A moy, Madame?

PULCHERIE.

A vous,
Que je m'étois promis moy-mesme pour époux.

LEON.

Ce n'est donc pas assez de vous avoir perduë,
De voir en d'autres mains la main qui m'étoit deuë;
Il faut aimer ailleurs.

PULCHERIE.

Il faut estre empereur,
Et, le sceptre à la main, justifier mon cœur,
Montrer à l'univers, dans le héros que j'aime,
Tout ce qui rend un front digne du diadème,
Vous mettre à mon exemple au dessus de l'amour,
Et par mon ordre enfin régner à vostre tour.
Justine a du mérite; elle est jeune, elle est belle;
Tous vos rivaux pour moy le vont estre pour elle,
Et l'empire pour dot est un trait si charmant
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LEON.

Ouy, Madame, après vous elle est incomparable,
Elle est de vostre cour la plus considérable,
Elle a des qualitez à se faire adorer;
Mais, hélas! jusqu'à vous j'avois droit d'aspirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite,
Que, sans amour pour elle, à m'aimer je l'invite,
Qu'en vous laissant mon cœur je demande le sien,
Et luy promette tout pour ne luy donner rien?

PULCHERIE.

Et ne sçavez-vous pas qu'il est des hyménées
Que font sans nous au Ciel les belles destinées?
Quand il veut que l'effet en éclate icy-bas,
Luy-mesme il nous entraisne où nous ne pensions pas,
Et, dès qu'il les résoût, il sçait trouver la voye
De nous faire accepter ses ordres avec joye.

LEON.

Mais ne vous aimer plus! vous voler tous mes vœux!

PULCHERIE.

Aimez-moy, j'y consens; je dy plus, je le veux,
Mais comme impératrice, et non plus comme amante;

Que la passion cesse, et que le zèle augmente.
Justine, qui m'écoute, agréra bien, Seigneur,
Que je conserve ainsi ma part en vostre cœur.
Je connoy tout le sien. Rendez-vous plus traitable,
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable,
Et laissez-vous conduire à qui sçait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre et doux.
Croyez-en vostre amante et vostre impératrice :
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice,
Et sur Justine et vous je doy pouvoir assez
Pour vous dire à tous deux : Je parle, obéïssez.

LEON, [*à Justine*].

J'obéïs donc, Madame, à cet ordre suprème,
Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à luy-mesme;
Mais enfin je ne sçay quand je pourray donner
Ce que je ne puis mesme offrir sans le gesner,
Et cette offre d'un cœur entre les mains d'un autre
Ne peut faire un amour qui mérite le vostre.

JUSTINE.

Il est assez à moy dans de si bonnes mains
Pour n'en point redouter de vrais et longs dédains,
Et je vous répondrois d'une amitié sincére
Si j'en avois l'aveu de l'empereur mon pére.
Le temps fait tout, Seigneur.

SCENE VII.

PULCHERIE, MARTIAN, LEON, JUSTINE.

MARTIAN.

D'une commune voix,
Madame, le sénat accepte vostre choix.

A vos bontez pour moy son allegresse unie
Soûpire après le jour de la cérémonie,
Et le serment prété, pour n'en retarder rien,
A vostre auguste nom vient de mesler le mien.

PULCHERIE.

Cependant j'ay sans vous disposé de Justine,
Seigneur, et c'est Léon à qui je la destine.

MARTIAN.

Pourrois-je luy choisir un plus illustre époux
Que celuy que l'amour avoit choisi pour vous?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire,
S'y faire des emplois où l'univers l'admire,
Afin que, par vostre ordre et les conseils d'Aspar,
Nous l'installions au trosne et le nommions césar.

PULCHERIE.

Allons tout préparer pour ce double hyménée,
En ordonner la pompe, en choisir la journée.
D'Iréne avec Aspar j'en voudrois faire autant;
Mais j'ay donné deux jours à cet esprit flotant,
Et laisse jusque-là ma faveur incertaine,
Pour régler son destin sur le destin d'Iréne.



DISCOURS

SUR

L'ART DRAMATIQUE

22



DISCOURS

DE L'UTILITÉ ET DES PARTIES

DU POEME DRAMATIQUE

BIEN que, selon Aristote, le seul but de la poësie dramatique soit de plaire aux spectateurs, et que la pluspart de ces poëmes leur ayent plû, je veux bien avoüer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'art. *Il ne faut pas prétendre,* dit ce philosophe, *que ce genre de poësie nous donne toute sorte de plaisir, mais seulement celuy qui luy est propre;* et, pour trouver ce plaisir qui luy est propre et le donner aux spectateurs, il faut suivre les préceptes de l'art et leur plaire selon ses règles. Il est constant qu'il y a des préceptes, puisqu'il y a un art, mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose, et

on s'accorde sur les paroles pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu et de jour, personne n'en doute; mais ce n'est pas une petite difficulté de savoir ce que c'est que cette unité d'action, et jusques où peut s'étendre cette unité de jour et de lieu. Il faut que le poëte traite son sujet selon le vray-semblable et le nécessaire. Aristote le dit, et tous ses interprétes répétent les mesmes mots, qui leur semblent si clairs et si intelligibles qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que luy, ce que c'est que ce vray-semblable et ce nécessaire. Beaucoup mesme ont si peu considéré ce dernier, qui accompagne toûjours l'autre chez ce philosophe, hormis une seule fois, où il parle de la comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une maxime tres-fausse, qu'*il faut que le sujet d'une tragédie soit vray-semblable,* appliquant aussi aux conditions du sujet la moitié de ce qu'il a dit de la maniére de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une tragédie d'un sujet purement vray-semblable; il en donne pour exemple *la Fleur* d'Agaton, où les noms et les choses étoient de pure invention, aussi bien qu'en la comédie; mais les grands sujets qui remuënt fortement les passions et en opposent l'impétüosité aux loix du devoir ou aux tendresses du sang doivent toûjours aller au delà du vray-semblable, et ne trouveroient aucune croyance parmy les auditeurs s'ils n'étoient soûtenus ou par l'authorité de l'histoire, qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune, qui nous

donne ces mesmes auditeurs déja tous persuadez. Il n'est pas vray-semblable que Médée tuë ses enfans, que Clytemnestre assassine son mary, qu'Oreste poignarde sa mére; mais l'histoire le dit, et la representation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'est ny vray ny vray-semblable qu'Androméde, exposée à un monstre marin, aye été garantie de ce péril par un cavalier volant qui avoit des aisles aux pieds; mais c'est une fiction que l'antiquité a receuë, et, comme elle l'a transmise jusqu'à nous, personne ne s'en offense quand on la voit sur le théâtre. Il ne seroit pas permis toutefois d'inventer sur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter seroit rejetté s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité ou à cette opinion. C'est pourquoy nostre docteur dit que *les sujets viennent de la fortune,* qui fait arriver les choses, *et non de l'art,* qui les imagine. Elle est maîtresse des événemens, et le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous presente envelope une secrette défense d'entreprendre sur elle et d'en produire sur la scène qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes tragédies se sont arrétées autour de peu de familles, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choses dignes de la tragedie.* Les siécles suivans nous en ont assez fourny pour franchir ces bornes et ne marcher plus sur les pas des Grecs; mais je ne pense pas qu'ils nous ayent donné la liberté de nous écarter de leurs régles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles et les amener jusqu'à

nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs nous oblige à remplir nos poëmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisoient : c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc sçavoir quelles sont ces régles; mais nostre malheur est qu'Aristote, et Horace après luy, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprétes, et que ceux qui leur en ont voulu servir jusques icy ne les ont souvent expliquez qu'en grammairiens ou en philosophes. Comme ils avoient plus d'étude et de spéculation que d'expérience du théatre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumiéres fort seures pour y réüssir.

Je hazarderay quelque chose sur cinquante ans de travail pour la scéne, et en diray mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage à les soûtenir, et sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conceuës.

Ainsi, ce que j'ay avancé dès l'entrée de ce discours, que *la poësie dramatique a pour but le seul plaisir des spectateurs,* n'est pas pour l'emporter opiniastrement sur ceux qui pensent ennoblir l'art en luy donnant pour objet de profiter aussi bien que de plaire. Cette dispute mesme seroit très-inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les régles qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vray qu'Aristote, dans tout son traité de la poëtique, n'a jamais employé ce mot une seule fois;

qu'il attribuë l'origine de la poësie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il préfére la partie du poëme qui regarde le sujet à celle qui regarde les mœurs, parce que cette prémiére contient ce qui agrée le plus, comme les agnitions et les péripéties; qu'il fait entrer dans la définition de la tragédie l'agrément du discours dont elle est composée, et qu'il l'estime enfin plus que le poëme épique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure et la musique, qui delectent puissamment, et qu'étant plus courte et moins diffuse, le plaisir qu'on y prend est plus parfait; mais il n'est pas moins vray qu'Horace nous apprend que nous ne sçaurions plaire à tout le monde si nous n'y meslons l'utile, et que les gens graves et serieux, les vieillards, les amateurs de la vertu, s'y ennuyeront s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.

Ainsi, quoy que l'utile n'y entre que sous la forme du délectable, il ne laisse pas d'y estre nécessaire, et il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place que d'agiter, comme je l'ay déja dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de poëmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La prémiére consiste aux sentences et instructions morales qu'on y peut semer presque par tout; mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours généraux, ou ne les pousser guére loin, sur tout quand on fait parler un homme pas-

sionné ou qu'on luy fait répondre par un autre, car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre que de quiétude d'esprit pour les concevoir et les dire. Dans les déliberations d'Etat, où un homme d'importance consulté par un roy s'explique de sens rassis, ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étenduë; mais enfin il est toûjours bon de les réduire souvent de la thése à l'hypothése, et j'aime mieux faire dire à un acteur : *L'amour vous donne beaucoup d'inquiétudes*, que : *L'amour donne beaucoup d'inquiétude aux esprits qu'il posséde.*

Ce n'est pas que je voulusse entiérement bannir cette derniére façon de s'énoncer sur les maximes de la morale et de la politique. Tous mes poëmes demeureroient bien estropiez si on en retranchoit ce que j'y en ay meslé; mais, encor un coup, il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier; autrement c'est un lieu commun qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur, parce qu'il fait languir l'action, et, quelque heureusement que reüssisse cet étalage de moralitez, il faut toûjours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avoûray toutefois que les discours généraux ont souvent grace quand celuy qui les prononce et celuy qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatriéme acte de *Mélite*, la joye qu'elle a d'étre aimée de Tircis luy fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourrice, qui de son costé satisfait à cette démangeaison qu'Horace

attribue aux vieilles gens de faire des leçons aux jeunes; mais, si elle sçavoit que Tircis la crust infidelle et qu'il en fust au desespoir, comme elle l'apprend en suite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois mesme ces discours sont nécessaires pour appuyer des sentimens dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particuliéres de ceux dont on parle. Rodogune, au premier acte, ne sçauroit justifier la deffiance qu'elle a de Cléopatre que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des grands après une offense signalée, parce que, depuis le traité de paix, cette reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle luy conserve dans le cœur. L'asseurance que prend Melisse, au quatriéme de *la Suite du Menteur,* sur les prémiéres protestations d'amour que luy fait Dorante, qu'elle n'a veu qu'une seule fois, ne se peut authoriser que sur la facilité et la promptitude que deux amans nez l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent; et les douze vers qui expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plû que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez icy quelques autres de cette nature. La seule régle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, et sur tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit sans embarras et qui ne soient point emportez par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du poëme dramatique se ren-

contre en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet quand elle est bien achevée et que les traits en sont si reconnoissables qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ny prendre le vice pour vertu. Celle-ci se fait alors toûjours aimer, quoyque malheureuse, et celuy-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les anciens se sont fort souvent contentez de cette peinture, sans se mettre en peine de faire recompenser les bonnes actions et punir les mauvaises. Clytemnestre et son adultére tuënt Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ses enfans, et Atrée de ceux de son frére Thyeste, qu'il luy fait manger. Il est vray qu'à bien considérer ces actions qu'ils choisissoient pour la catastrophe de leurs tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frére, mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce prémier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout; mais massacrer ses enfans à ses yeux est quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troye, mais il n'avoit point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne; et ces maistres de l'art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tuë pour venger son pére, encor plus grand que le sien, puisqu'ils luy ont donné des furies vengeresses pour le tourmenter, et n'en ont point donné à sa mére, qu'ils font joüir paisiblement avec son Ægiste

du royaume d'un mary qu'elle avoit assassiné.

Nostre théatre souffre difficilement de pareils sujets. Le *Thyeste* de Sénéque n'a pas été fort heureux; sa *Médée* y a trouvé plus de faveur, mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason et la violence du roi de Corinthe la font paroistre si injustement opprimée que l'auditeur entre aisément dans ses intérests et regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-mesme de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérest qu'on aime à prendre pour les vertüeux qui a obligé d'en venir à cette autre maniére de finir le poëme dramatique par la punition des mauvaises actions et la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'art, mais un usage que nous avons embrassé dont chacun peut se départir à ses périls. Il étoit dès le temps d'Aristote, et peut-estre qu'il ne plaisoit pas trop à ce philosophe, puisqu'il dit qu'*il n'a eu vogue que par l'imbecillité du jugement des spectateurs*, et que *ceux qui le pratiquent s'accommodent au goust du peuple et écrivent selon les souhaits de leur auditoire*. En effet, il est certain que nous ne sçaurions voir un honneste homme sur nostre théatre sans luy souhaiter de la prospérité et nous fascher de ses infortunes. Cela fait que, quand il en demeure accablé, nous sortons avec chagrin et remportons une espéce d'indignation contre l'auteur et les acteurs; mais, quand l'événement remplit nos souhaits et que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joye et remportons une entiére satisfaction et de

l'ouvrage et de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses et des périls, nous excite à l'embrasser, et le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle par l'apprehension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisiéme utilité du théatre, comme la quatriéme en la purgation des passions par le moyen de la pitié et de la crainte. Mais, comme cette utilité est particuliére à la tragédie, je m'expliqueray sur cet article au second volume, où je traiteray de la tragédie en particulier, et passe à l'examen des parties qu'Aristote attribuë au poëme dramatique : je dis au poëme dramatique en général, bien qu'en traitant cette matiére il ne parle que de la tragédie, parce que tout ce qu'il en dit convient aussi à la comédie, et que la différence de ces deux espéces de poëmes ne consiste qu'en la dignité des personnages et des actions qu'ils imitent, et non pas en la façon de les imiter, ny aux choses qui servent à cette imitation.

Le poëme est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appellées parties de quantité ou d'extension, et Aristote en nomme quatre : le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur; les autres se peuvent nommer des parties intégrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces prémiéres pour former tout le corps avec elles. Ce philosophe y en trouve six : le sujet, les mœurs, les sentimens, la diction, la musique et la décoration

du théatre. De ces six, il n'y a que le sujet dont la bonne constitution dépende proprement de l'art poétique; les autres ont besoin d'autres arts subsidiaires : les mœurs, de la morale; les sentiments, de la rhétorique; la diction, de la grammaire; et les deux autres parties ont chacune leur art, dont il n'est pas besoin que le poëte soit instruit, parce qu'il y peut faire suppléer par d'autres que luy, ce qui fait qu'Aristote ne les traite pas. Mais, comme il faut qu'il exécute luy-mesme ce qui concerne les quatre prémiéres, la connoissance des arts dont elles dépendent luy est absolument nécessaire, à moins qu'il aye receu de la nature un sens commun assez fort et assez profond pour suppléer à ce defaut.

Les conditions du sujet sont diverses pour la tragédie et pour la comédie. Je ne toucheray à present qu'à ce qui regarde cette derniére, qu'Aristote définit simplement *une imitation de personnes basses et fourbes*. Je ne puis m'empescher de dire que cette définition ne me satisfait point, et, puisque beaucoup de sçavans tiennent que son traité de la Poëtique n'est pas venu tout entier jusques à nous, je veux croire que, dans ce que le temps nous en a dérobé, il s'en rencontroit une plus achevée.

La poësie dramatique, selon luy, est une imitation des actions, et il s'arréte icy à la condition des personnes, sans dire quelles doivent estre ces actions. Quoy qu'il en soit, cette définition avoit du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisoit parler dans la comédie que des personnes

d'une condition tres-médiocre; mais elle n'a pas une entiére justesse pour le nostre, où les rois mesme y peuvent entrer quand leurs actions ne sont point au dessus d'elle. Lors qu'on met sur la scéne un simple intrique d'amour entre des rois, et qu'ils ne courent aucun péril, ny de leur vie ny de leur Etat, je ne croy pas que, bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérest d'Etat ou quelque passion plus noble et plus masle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance, et veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mesler l'amour, parce qu'il a toûjours beaucoup d'agrément et peut servir de fondement à ces intérests et à ces autres passions dont je parle; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poëme et leur laisse le prémier.

Cette maxime semblera nouvelle d'abord; elle est toutefois de la pratique des anciens, chez qui nous ne voyons aucune tragedie où il n'y aye qu'un intérest d'amour à démesler. Au contraire, ils l'en bannissoient souvent, et ceux qui voudront considérer les miennes reconnoistront qu'à leur exemple je ne luy ay jamais laissé y prendre le pas devant, et que, dans *le Cid* mesme, qui est sans contredit la piéce la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naissance et le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux amans que j'y fais parler.

Je diray plus. Bien qu'il y aye de grands intérests d'Etat dans un poëme, et que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en *Don Sanche*, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'Etats ou de bannissement, je ne pense pas qu'il aye droit de prendre un nom plus relevé que celuy de comédie; mais, pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celuy-là represente les actions, je me suis hazardé d'y ajouster l'epithéte d'héroïque pour le distinguer d'avec les comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmy les anciens, mais aussi il est sans exemple parmy eux de mettre des rois sur le théatre sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mesmes, quand cela ne renverse point les régles de l'art, ne fust-ce que pour mériter cette loüange que donnoit Horace aux poëtes de son temps :

Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere,

et n'avoir point de part en ce honteux eloge :

O imitatores, servum pecus.

Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, *a été autrefois sans exemple, et ce que nous faisons sans exemple en pourra servir un jour.*

La comédie différe donc en cela de la tragédie que celle-cy veut pour son sujet une action illustre,

extraordinaire, serieuse, celle-là s'arréte à une action commune et enjoüée; celle-cy demande de grands périls pour ses héros, celle-là se contente de l'inquietude et des déplaisirs de ceux à qui elle donne le prémier rang parmy ses acteurs. Toutes les deux ont cela de commun que cette action doit estre compléte et achevée, c'est à dire que dans l'événement qui la termine le spectateur doit estre si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part qu'il sorte l'esprit en repos et ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste; sa conspiration est découverte; Auguste le fait arréter. Si le poëme en demeuroit là, l'action ne seroit pas compléte, parce que l'auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet empereur auroit ordonné de cet ingrat favory. Ptolomée craint que César, qui vient en Egypte, ne favorise sa sœur, dont il est amoureux, et ne le force à luy rendre sa part du royaume, que son pére luy a laissée par testament. Pour en attirer la faveur de son costé par un grand service, il luy immole Pompée. Ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice : il arrive, il s'en fasche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les conseillers de cet attentat à cet illustre mort. Ce roy, surpris de cette réception si peu attenduë, se résout à prévenir César, et conspire contre luy pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé. Ce n'est pas encore assez, il faut sçavoir ce qui réüssira de cette conspiration. César en a l'avis, et Ptolomée, périssant dans un

combat avec ses ministres, laisse Cléopatre en paisible possession du royaume dont elle demandoit la moitié, et César hors de péril. L'auditeur n'a plus rien à demander et sort satisfait, parce que l'action est compléte.

Je connois des gens d'esprit, et des plus sçavans en l'art poëtique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever *le Cid* et quelques autres de mes poëmes, parce que je n'y conclus pas précisément le mariage des prémiers acteurs et que je ne les envoye point marier au sortir du théatre : à quoy il est aisé de répondre que le mariage n'est point un achévement nécessaire pour la tragédie heureuse, ny mesme pour la comédie. Quant à la prémiére, c'est le péril d'un héros qui la constituë, et lors qu'il en est sorty l'action est terminée. Bien qu'il aye de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa maîtresse quand la bienséance ne le permet pas, et il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empeschemens, sans luy en faire déterminer le jour. Ce seroit une chose insupportable que Chiméne en convinst avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué son pére, et Rodrigue seroit ridicule s'il faisoit la moindre demonstration de le desirer. Je dis la mesme chose d'Antiochus : il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grace dans l'instant que sa mére se vient d'empoisonner à leurs yeux et meurt dans la rage de n'avoir pû les faire périr avec elle. Pour la comédie, Aristote ne luy impose point d'autre devoir pour conclusion que *de rendre amis ceux qui étoient*

ennemis, ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter et l'étendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence, comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un pére qu'on a veu en colére contre luy pour ses débauches, ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes comédies; ou que deux amans, séparez par quelque fourbe qu'on leur a faite ou par quelque pouvoir dominant, se réünissent par l'éclaircissement de cette fourbe ou par le consentement de ceux qui y mettoient obstacle, ce qui arrive presque toûjours dans les nostres, qui n'ont que tres-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion; autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénoüement d'une piéce si, après l'avoir soûtenuë durant quatre actes sur l'authorité d'un pére qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils ou de sa fille, il y consentoit tout d'un coup au cinquième par cette seule raison que c'est le cinquième, et que l'autheur n'oseroit en faire six. Il faut un effet considerable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille luy sauvoit la vie en quelque rencontre où il fust prest d'estre assassiné par ses ennemis, ou que par quelque accident inespéré il fust reconnu pour estre de plus grande condition et mieux dans la fortune qu'il ne paroissoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit com-

pléte, il faut aussi n'ajoûter rien au delà, parce que, quand l'effet est arrivé, l'auditeur ne souhaite plus rien et s'ennuye de tout le reste. Ainsi, les sentimens de joye qu'ont deux amans qui se voyent réünis après de longues traverses doivent estre bien courts, et je ne sçay pas quelle grace a eu chez les Athéniens la contestation de Ménelas et de Teucer pour la sépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatrième acte; mais je sçay bien que de nostre temps la dispute du mesme Ajax et d'Ulisse pour les armes d'Achille, après sa mort, lassa fort les oreilles, bien qu'elle partist d'une bonne main. Je ne puis déguiser mesme que j'ay peine encore à comprendre comment on a pû souffrir le cinquième de *Mélite* et de *la Vefve*. On n'y voit les prémiers acteurs que réünis ensemble, et ils n'y ont plus d'intérests qu'à sçavoir les autheurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparez. Cependant ils en pouvoient estre déja instruits si je l'eusse voulu, et semblent n'estre plus sur le théatre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre, ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'ose attribüer le bonheur qu'eurent ces deux comédies à l'ignorance des préceptes, qui étoit assez générale en ce temps-là, d'autant que ces mesmes préceptes, bien ou mal observez, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, sur ceux mesme qui, faute de les sçavoir, s'abandonnent au courant des sentimens naturels; mais je ne puis que je n'avouë du moins que la vieille habitude qu'on avoit alors à

ne voir rien de mieux ordonné a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces defauts, et que la nouveauté d'un genre de comédie tres-agreable, et qui jusque là n'avoit point paru sur la scéne, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la veuë, bien qu'il n'eust pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La comédie et la tragédie se ressemblent encor en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur,* c'est à dire qu'*elle ne doit estre ny si petite qu'elle échape à la veuë comme un atome, ny si vaste qu'elle confonde la mémoire de l'auditeur et égare son imagination.* C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du poëme, et ajouste que, *pour estre d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu et une fin.* Ces termes sont si généraux qu'ils semblent ne signifier rien; mais, à les bien entendre, ils excluënt les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-estre la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup, sans aucune préparation, dans les trois actes qui la précèdent, et je m'asseure que, si Cinna attendoit au cinquième à conspirer contre Auguste, et qu'il consumast les quatre autres en protestations d'amour à Æmilie ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre prémiers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action, pour estre d'une juste grandeur, aye un commencement, un milieu et une

fin. Cinna conspire contre Auguste et rend conte de sa conspiration à Æmilie : voilà le commencement; Maxime en fait avertir Auguste : voilà le milieu; Auguste luy pardonne : voilà la fin. Ainsi, dans les comédies de ce premier volume, j'ay presque toûjours étably deux amans en bonne intelligence; je les ai brouillez ensemble par quelque fourbe, et les ay réünis par l'éclaircissement de cette mesme fourbe qui les séparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action j'ajouste un mot touchant celle de sa representation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze cens, et veulent que les piéces de théatre ne puissent aller jusqu'à dix-huit sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ay été plus heureux que leur régle ne me le permet, en ayant pour l'ordinaire donné deux mille aux comédies et un peu plus de dix-huit cens aux tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parlé du sujet de la comédie et des conditions qui luy sont nécessaires. La vray-semblance en est une dont je parleray en un autre lieu; il y a, de plus, que les évenemens en doivent toûjours estre heureux, ce qui n'est pas une obligation de la tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de

commentaire. Je viens à la seconde partie du poëme, qui sont les mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions : qu'*elles soient bonnes, convenables, semblables et égales* Ce sont des termes qu'il a si peu expliquez qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre, par ce mot de *bonnes,* qu'il faut qu'elles soient vertüeuses. La pluspart des poëmes, tant anciens que modernes, demeureroient en un pitoyable état si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchans ou vicieux, ou tachez de quelque foiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, et leur attribuë plus de defauts que de perfections, et, quand il nous prescrit de peindre Médée fiére et indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colére jusqu'à maintenir que les loix ne sont pas faites pour luy et ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs, et il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là : je croy que c'est le caractére brillant et élevé d'une habitude vertüeuse ou criminelle, selon qu'elle est propre et convenable à la personne qu'on introduit. Cléopatre, dans *Rodogune,* est tres-méchante ; il n'y a point de parricide qui luy fasse horreur, pourveu qu'il la puisse conserver sur un trosne qu'elle pré-

ſere à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ses crimes sont accompagnez d'une grandeur d'ame qui a quelque chose de si haut qu'en mesme temps qu'on déteste ses actions on admire la source dont elles partent. J'ose dire la mesme chose du Menteur. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais il debite ses menteries avec une telle presence d'esprit et tant de vivacité que cette imperfection a bonne grace en sa personne, et fait confesser aux spectateurs que le talent de mentir ainsi est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisième exemple, ceux qui voudront examiner la maniére dont Horace décrit la colére d'Achille ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote qui suit d'assez près celuy que je tasche d'expliquer. *La poësie,* dit-il, *est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été; et, comme les peintres font souvent des portraits flattez qui sont plus beaux que l'original, et conservent toutefois la ressemblance, ainsi les poëtes, représentant des hommes colères ou fainéans, doivent tirer une haute idée de ces qualitez qu'ils leur attribuënt, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité ou de dureté; et c'est ainsi qu'Homére a fait Achille bon.* Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homére a donné aux emportemens de la colére d'Achille cette bonté nécessaire aux mœurs que je fais consister en cette élévation de leur caractére, et dont Robortel parle ainsi : *Unumquodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, et*

absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans a sua natura et effigie pristina.

Ce texte d'Aristote que je viens de citer peut faire de la peine en ce qu'il porte que *les mœurs des hommes coléres ou fainéans doivent estre peintes dans un tel degré d'excellence qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colére, et c'est ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en ce vers :

Iracundus, inexorabilis, acer ;

mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise, et je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractére. C'est ce qui me fait douter si le mot grec ῥαθύμους a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprétes latins que j'ay suivis. Pacius le tourne *desides,* Victorius *inertes,* Heinsius *segnes,* et le mot de *fainéans*, dont je me suis servy pour le mettre en nostre langue, répond assez à ces trois versions ; mais Castelvetro le rend en la sienne par celuy de *mansueti* (*débonnaires* ou *pleins de mansuétude*) ; et non seulement ce mot a une opposition plus juste à celuy de *coléres,* mais aussi il s'accorderoit mieux avec cette habitude qu'Aristote appelle ἐπιείκειαν, dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprétes traduisent ce mot grec par celuy d'*équité* ou de *probité,* qui répondroit mieux au *mansueti* de l'Italien qu'à leurs *segnes, desides, inertes,* pourveu qu'on n'entendist par là qu'une bonté naturelle qui ne se fasche que mal-aisément ; mais j'aimerois mieux encor celuy de

piaccvolezza, dont l'autre se sert pour l'exprimer en sa langue, et je croy que, pour luy laisser sa force en la nostre, on le pourroit tourner par celuy de *condescendance* ou *facilité équitable d'approuver, excuser et supporter tout ce qui arrive.* Ce n'est pas que je me veüille faire juge entre de si grands hommes, mais je ne puis dissimuler que la version italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois latines. Dans cette diversité d'interpretations, chacun est en liberté de choisir, puisque mesme on a droit de les rejetter toutes quand il s'en presente une nouvelle qui plaist davantage, et que les opinions des plus sçavans ne sont pas des loix pour nous.

Il me vient encor une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de mœurs qu'il leur impose pour prémiére condition : c'est qu'elles doivent estre vertueuses tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux ou de criminels sur le théatre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu luy-mesme à cette pensée lors que, voulant marquer un exemple d'une faute contre cette régle, il se sert de celuy de Ménelas, dans l'*Oreste* d'Euripide, dont le defaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisième explication qui pourroit ne déplaire pas, qui est que cette bonté de mœurs ne regarde que le prémier personnage, qui doit toûjours se faire aimer, et par consequent estre vertüeux, et non pas ceux

qui le persécutent ou le font périr; mais, comme c'est retraindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arréter, pour l'intelligence de cette prémiére condition, à cette élévation ou perfection de caractére dont j'ay parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la scéne; et je ne pourrois suivre cette derniére interprétation sans condamner le Menteur, dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le prémier rang dans la comédie qui porte ce tître.

En second lieu, les mœurs doivent estre convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la prémiere. Le poëte doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'employ et le païs de ceux qu'il introduit; il faut qu'il sçache ce qu'on doit à sa patrie, à ses parens, à ses amis, à son roy; quel est l'office d'un magistrat ou d'un général d'armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux spectateurs et en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr : car c'est une maxime infaillible que, pour bien réüssir, il faut intéresser l'auditoire pour les prémiers acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une régle dont on ne se puisse dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues et les vieillards avares. Le contraire arrive tous les jours sans merveille, mais il ne faut pas que l'un agisse à la maniére de l'autre, bien qu'il aye quelquefois des habitudes et des passions qui conviendroient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'estre amoureux, et non pas

d'un vieillard. Cela n'empesche pas qu'un vieillard ne le devienne : les exemples en sont assez souvent devant nos yeux; mais il passeroit pour fou s'il vouloit faire l'amour en jeune homme et s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualitez de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écoutera, mais cette espérance doit estre fondée sur son bien ou sur sa qualité, et non pas sur ses mérites, et ses prétentions ne peuvent estre raisonnables s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée pour déférer tout à l'éclat des richesses ou à l'ambition du rang.

La qualité de semblables qu'Aristote demande aux mœurs regarde particulierement les personnes que l'histoire ou la fable nous fait connoistre, et qu'il faut toûjours peindre telles que nous les y trouvons C'est ce que veut dire Horace par ce vers :

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Ulisse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Medée en femme fort soûmise, s'exposeroit à la risée publique. Ainsi, ces deux qualitez, dont quelques interprétes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entre elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourveu qu'on les sépare, et qu'on donne celle de convenables aux personnes imaginées qui n'ont jamais eu d'estre que dans l'esprit du poëte, en reservant l'autre pour celles qui sont connuës par l'histoire ou par la fable, comme je le viens de dire.

Il reste à parler de l'égalité, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement :

servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer sans defaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit leger et inégal, mais encor lors qu'en conservant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors, selon l'occasion. Telle est celle de Chiméne du costé de l'amour : elle aime toûjours fortement Rodrigue dans son cœur, mais cet amour agit autrement en la présence du roy, autrement en celle de l'infante et autrement en celle de Rodrigue, et c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matiere touchant ce qu'entend Aristote lors qu'il dit que *la tragédie se peut faire sans mœurs,* et que *la pluspart de celles des modernes de son temps n'en ont point.* Le sens de ce passage est assez mal-aisé à concevoir, veu que, selon luy-mesme, c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardy, constant ou irrésolu, bon ou mauvais politique, et qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le théatre qui ne soit bon ou méchant, et qu'il n'aye quelqu'une de ces autres qualitez. Pour accorder ces deux sentimens, qui semblent opposez l'un à

l'autre, j'ay remarqué que ce philosophe dit en suite que, *si un poëte a fait de belles narrations morales et des discours bien sententieux, il n'a fait encor rien par là qui concerne la tragédie.* Cela m'a fait considérer que les mœurs ne sont pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit et raisonne en homme de bien, un méchant agit et raisonne en méchant, et l'un et l'autre étale de diverses maximes de morale suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces maximes que cette habitude produit que la tragédie peut se passer, et non pas de l'habitude mesme, puisque elle est le principe des actions, et que les actions sont l'ame de la tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agissant et pour agir. Ainsi, pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre, nous pouvons dire que, quand il parle d'une tragédie sans mœurs, il entend une tragédie où les acteurs énoncent simplement leurs sentimens, ou ne les appuyent que sur des raisonnemens tirez du fait, comme Cléopatre dans le second acte de *Rodogune,* et non pas sur des maximes de morale ou de politique, comme *Rodogune* dans son prémier acte : car, je le répete encor, faire un poëme de théatre où aucun des acteurs ne soit bon ny méchant, prudent ny imprudent, cela est absolument impossible.

Après les mœurs viennent les sentimens, par où l'acteur fait connoistre ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoy il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le

fortifier de raisonnemens moraux, comme je le viens de dire Cette partie a besoin de la rhétorique pour peindre les passions et les troubles de l'esprit, pour en consulter, délibérer, exagérer ou exténüer; mais il y a cette différence, pour ce regard, entre le poëte dramatique et l'orateur, que celuy-cy peut étaler son art et le rendre remarquable avec pleine liberté, et que l'autre doit le cacher avec soin, parce que ce n'est jamais luy qui parle, et que ceux qu'il fait parler ne sont pas des orateurs.

La diction dépend de la grammaire. Aristote luy attribue les figures que nous ne laissons pas d'appeller communément figures de rhétorique. Je n'ay rien à dire là dessus, sinon que le langage doit estre net, les figures placées à propos et diversifiées, et la versification aisée et élevée au dessus de la prose, mais non pas jusqu'à l'enflure du poëme épique, puisque ceux que le poëte fait parler ne sont pas des poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs a retranché la musique de nos poëmes. Une chanson y a quelquefois bonne grace, et dans les piéces de machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur cependant que les machines descendent.

La décoration du théatre a besoin de trois arts pour la rendre belle : de la peinture, de l'architecture et de la perspective. Aristote prétend que cette partie, non plus que la précédente, ne regarde pas le poëte; et, comme il ne la traite point, je me dispenseray d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ay plus qu'à parler des parties de quantité, qui sont le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur. *Le prologue est ce qui se récite avant le prémier chant du chœur, l'épisode ce qui se récite entre les chants du chœur, et l'exode ce qui se récite après le dernier chant du chœur.* Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plûtost la situation de ces parties et l'ordre qu'elles ont entre elles dans la représentation que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi, pour les appliquer à nostre usage, le prologue est nostre prémier acte; l'épisode fait les trois suivans, l'exode le dernier.

Je dis que le prologue est ce qui se récite devant le prémier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte *devant la prémiére entrée du chœur,* ce qui nous embarasseroit fort, veu que dans beaucoup de tragédies grecques le chœur parle le prémier, et ainsi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eust pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ay considéré qu'encore que le mot grec πάροδος, dont se sert icy ce philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin ou place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos anciens faisoient parler leurs acteurs, en cet endroit, toutefois, il ne peut signifier que le prémier chant du chœur. C'est ce qu'il m'apprend luy-mesme un peu après en disant que le πάροδος du chœur est la prémiére chose que dit tout le chœur ensemble. Or, quand le chœur entier disoit

quelque chose, il chantoit, et, quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parlast au nom de tous. La raison en est que le chœur alors tenoit lieu d'acteur, et ce qu'il disoit servoit à l'action, et devoit par conséquent estre entendu, ce qui n'eust pas été possible si tous ceux qui le composoient, et qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejetter ce prémier πάροδος du chœur, qui est la borne du prologue à la prémiére fois qu'il demeuroit seul sur le théatre et chantoit. Jusque là, il n'y étoit introduit que parlant avec un acteur par une seule bouche, ou, s'il y demeuroit seul sans chanter, il se séparoit en deux demy chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur costé que par un seul organe, afin que l'auditeur pûst entendre ce qu'ils disoient et s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprist pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce prologue à nostre prémier acte, suivant l'intention d'Aristote, et, pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je diray qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale que pour les épisodiques, en sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivans qui ne soit connu par ce prémier, ou du moins appellé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle et assez sévére, et je ne l'ay pas toûjours gardée; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une

véritable unité d'action par la liaison de toutes celles qui concurrent dans le poëme. Les anciens s'en sont fort écartez, particuliérement dans les agnitions, pour lesquelles ils se sont presque toûjours servis de gens qui survenoient par hazard au cinquième acte, et ne seroient arrivez qu'au dixième si la piéce en eust eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'*Œdipe* de Sophocle et de Sénéque, où il semble tomber des nuës par miracle, en un temps où les acteurs ne sçauroient plus par où en prendre, ny quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ay introduit qu'au cinquième acte non plus qu'eux, mais j'ay préparé sa venuë dès le prémier en faisant dire à Œdipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son pére. Ainsi, dans *la Vefve,* bien que Celidan ne paroisse qu'au troisième, il y est amené par Alcidon, qui est du prémier. Il n'en est pas de mesme des Maures dans *le Cid,* pour lesquels il n'y a aucune préparation au prémier acte. Le plaideur de Poitiers, dans *le Menteur,* avoit le mesme defaut; mais j'ay trouvé le moyen d'y remédier en cette édition, où le dénoüement se trouve préparé par Philiste, et non plus par luy.

Je voudrois donc que le prémier acte continst le fondement de toutes les actions et fermast la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du poëme. Encor que souvent il ne donne pas toutes les lumiéres nécessaires pour l'entiére intelligence du sujet, et que tous les acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle

d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroistre ayent besoin de les aller chercher pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des personnages qui agissent dans la piéce par quelque propre intérest considérable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son maistre, un confident qui reçoit le secret de son amy et le plaint dans son malheur, un pére qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfans, une femme qui console et conseille son mary, en un mot, tous ces gens sans action, n'ont point besoin d'estre insinüez au prémier acte; et, quand je n'y aurois point parlé de Livie dans *Cinna,* j'aurois pû la faire entrer au quatrième sans pécher contre cette régle. Mais je souhaiterois qu'on l'observast inviolablement quand on fait concurrer deux actions différentes, bien qu'ensuite elles se meslent ensemble. La conspiration de Cinna et la consultation d'Auguste avec luy et Maxime n'ont aucune liaison entre elles et ne font que concurrer d'abord, bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, et soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le prémier acte, où Auguste mande Cinna et Maxime. On n'en sçait pas la cause, mais enfin il les mande, et cela suffit pour faire une surprise tres-agréable de le voir delibérer s'il quittera l'empire ou non avec deux hommes qui ont conspiré contre luy. Cette surprise auroit perdu la moitié

de ses graces s'il ne les eust point mandez dès le prémier acte, ou si on n'y eust point connu Maxime pour un des chefs de ce grand dessein. Dans *Don Sanche,* le choix que la reine de Castille doit faire d'un mary et le rappel de celle d'Arragon dans ses Etats sont deux choses tout à fait différentes : aussi sont-elles proposées toutes deux au prémier acte, et, quand on introduit deux sortes d'amours, il ne faut jamais y manquer.

Ce prémier acte s'appelloit prologue du temps d'Aristote, et communément on y faisoit l'ouverture du sujet pour instruire le spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit representer, et de tout ce qu'il falloit qu'il sceust pour comprendre ce qu'il alloit voir. La maniére de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossiérement en introduisant tantost un dieu dans une machine par qui les spectateurs recevoient cet éclaircissement, et tantost un de ses principaux personnages qui les en instruisoit luy-mesme, comme dans son *Iphigénie* et dans son *Héléne,* où ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire et l'apprennent à l'auditeur, sans avoir aucun acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je vueille dire que, quand un acteur parle seul, il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses; mais il faut que ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite, et non pas par une simple narration. Le monologue d'Æmilie,

qui ouvre le théatre dans *Cinna*, fait assez connoistre qu'Auguste a fait mourir son pére, et que pour venger sa mort elle engage son amant à conspirer contre luy; mais c'est par le trouble et la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame que nous en avons la connoissance. Surtout le poëte se doit souvenir que, quand un acteur est seul sur le théatre, il est présumé ne faire que s'entretenir en luy-mesme, et ne parle qu'afin que le spectateur sçache dequoy il s'entretient et à quoy il pense. Ainsi, ce seroit une faute insupportable si un autre acteur apprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente qu'elle le force d'éclater, bien qu'on n'aye personne à qui la faire entendre, et je ne le voudrois pas condamner en un autre; mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute a crû remédier à ce desordre d'Euripide en introduisant un prologue détaché qui se récitoit par un personnage qui n'avoit quelquefois autre nom que celuy de prologue, et n'étoit point du tout du corps de la piéce : aussi ne parloit-il qu'aux spectateurs pour les instruire de ce qui avoit précédé et amener le sujet jusques au prémier acte, où commençoit l'action.

Térence, qui est venu depuis luy, a gardé ces prologues et en a changé la matiére; il les a employez à faire son apologie contre ses envieux, et, pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle sorte de personnages, qu'on a appellez protatiques parce qu'ils ne paroissent que dans la protase, où

se doit faire la proposition et l'ouverture du sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre acteur, et, par ce récit qu'on leur en faisoit, l'auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit sçavoir touchant les intérests des prémiers acteurs avant qu'ils parussent sur le théatre. Tels sont Sosie dans son *Andrienne,* et Davus dans son *Phormion,* qu'on ne revoit plus après la narration et qui ne servent qu'à l'écouter. Cette méthode est fort artificieuse; mais je voudrois, pour sa perfection, que ces mesmes personnages servissent encor à quelque autre chose dans la piéce, et qu'ils y fussent introduits par quelque autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux, dans *Médée,* est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, et s'étonne d'y rencontrer Jason, qu'il croyoit en Thessalie; il apprend de luy sa fortune et son divorce avec Médée pour épouser Créüse, qu'il aide en suite à sauver des mains d'Ægée, qui l'avoit fait enlever, et raisonne avec le roy sur la défiance qu'il doit avoir des présens de Médée. Toutes les piéces n'ont pas besoin de ces éclaircissemens, et par conséquent on se peut passer souvent de ces personnages, dont Térence ne s'est servy que ces deux fois dans les six comédies que nous avons de luy.

Nostre siécle a inventé une autre espéce de prologue pour les piéces de machines, qui ne touche point au sujet et n'est qu'une loüange adroite du prince devant qui ces poëmes doivent être representez. Dans l'*Androméde,* Melpoméne emprunte

au soleil ses rayons pour éclairer son théatre en faveur du roy, pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le prologue de *la Toison d'or*, sur le mariage de Sa Majesté et la paix avec l'Espagne, a quelque chose encor de plus éclatant. Ces prologues doivent avoir beaucoup d'invention, et je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que des dieux imaginaires de l'antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de nostre temps, par une fiction poëtique qui fait un grand accommodement de théatre.

L'épisode, selon Aristote, en cet endroit, sont nos trois actes du milieu; mais, comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, et qui luy servent d'un ornement dont elle se pourroit passer, je diray que, bien que ces trois actes s'appellent épisode, ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composez que d'épisodes. La consultation d'Auguste au second de *Cinna*, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Æmilie, et l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuïr avec luy, ne sont que des épisodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'empereur, les irrésolutions de ce prince et les conseils de Livie sont de l'action principale; et, dans *Héraclius*, ces trois actes ont plus d'action principale que d'épisodes. Ces épisodes sont de deux sortes, et peuvent estre composez des actions particuliéres des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des intérests des se-

conds amans qu'on introduit, et qu'on appelle communément des personnages épisodiques. Les uns et les autres doivent avoir leur fondement dans le prémier acte et estre attachez à l'action principale, c'est à dire y servir de quelque chose, et particuliérement ces personnages épisodiques doivent s'embarasser si bien avec les prémiers qu'un seul intrique brouille les uns et les autres. Aristote blasme fort les épisodes détachez, et dit que *les mauvais poëtes en font par ignorance, et les bons en faveur des comédiens, pour leur donner de l'employ*. L'infante du *Cid* est de ce nombre, et on le pourra condamner ou luy faire grace par ce texte d'Aristote, suivant le rang qu'on voudra me donner parmy nos modernes.

Je ne diray rien de l'exode, qui n'est autre chose que nostre cinquième acte. Je pense en avoir expliqué le principal employ quand j'ay dit que l'action du poëme dramatique doit estre compléte. Je n'y ajousteray que ce mot, qu'il faut, s'il se peut, luy réserver toute la catastrophe, et mesme la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la différe, plus les esprits demeurent suspendus, et l'impatience qu'ils ont de sçavoir de quel costé elle tournera est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir, ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la sçait trop tost n'a plus de curiosité, et son attention languit durant tout le reste, qui ne luy apprend rien de nouveau. Le contraire s'est veu dans la *Mariamne*, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'in-

tervalle qui sépare le quatrième acte du cinquième, n'a pas empesché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement. Mais je ne conseillerois à personne de s'asseurer sur cet exemple : il ne se fait pas des miracles tous les jours, et, quoy que son autheur eust bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les desespoirs de ce monarque, peut-estre que l'excellence de l'acteur qui en soûtenoit le personnage y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilitez et les parties du poëme dramatique. Quelques personnes de condition, qui peuvent tout sur moy, ont voulu que je donnasse mes sentimens au public sur les régles d'un art qu'il y a si long-temps que je pratique assez heureusement. Comme ce recueil est séparé en trois volumes, j'ay séparé les principales matiéres en trois discours pour leur servir de préfaces. Je parle au second des conditions particuliéres de la tragédie, des qualitez des personnes et des évenemens qui luy peuvent fournir de sujet, et de la maniére de le traiter selon le vray-semblable ou le nécessaire. Je m'explique dans le troisiéme sur les trois unitez d'action, de jour et de lieu. Cette entreprise méritoit une longue et tres-exacte étude de tous les poëmes qui nous restent de l'antiquité et de tous ceux qui ont commenté les traitez qu'Aristote et Horace ont fait de l'art poëtique, ou qui en ont écrit en particulier; mais je n'ay pû me résoudre à en prendre le loisir, et je m'asseure que beaucoup de

mes lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, et ne seront pas faschez que je donne à des productions nouvelles le temps qu'il m'eust fallu consumer à des remarques sur celles des autres siécles. J'y fais quelques courses et y prens des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moy, tant parce que je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, et en suis plus le maistre, que parce je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chose, ou que je ne loüerois pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition et sans esprit de contestation, je l'ay déja dit. Je tasche de suivre toûjours le sentiment d'Aristote dans les matiéres qu'il a traitées, et, comme peut-estre je l'entens à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le commentaire dont je m'y sers le plus est l'experience du théatre et les réflexions sur ce que j'ay veu y plaire ou déplaire. J'ay pris pour m'expliquer un stile simple, et me contente d'une expression nuë de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y rechercher aucun enrichissement d'éloquence. Il me suffit de me faire entendre; je ne prétens pas qu'on admire icy ma façon d'écrire, et ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mesmes termes, ne fust-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut-estre la variété ne diroit pas si justement ce que je veux dire. J'ajouste à ces trois discours généraux l'examen de chacun de mes poëmes en particulier, afin

de voir en quoy ils s'écartent ou se conforment aux régles que j'établis. Je n'en dissimuleray point les defauts, et en revanche je me donneray la liberté de remarquer ce que j'y trouveray de moins imparfait. Balzac accorde ce privilege à une certaine espéce de gens, et soûtient qu'ils peuvent dire d'eux-mesmes, par franchise, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne sçay si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moy pour n'en desespérer pas.





DISCOURS

DE LA TRAGEDIE

ET DES

MOYENS DE LA TRAITER

SELON LE VRAY-SEMBLABLE OU LE NECESSAIRE

OUTRE les trois utilitez du poëme dramatique dont j'ay parlé dans le discours que j'ay fait servir de préface à la prémiére partie de ce recueil, la tragédie a celle-cy de particuliére que *par la pitié et la crainte elle purge de semblables passions*. Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition, et qui nous apprennent deux choses : l'une, qu'elle excite la pitié et la crainte; l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la prémiére assez au long, mais il ne dit pas un mot de la derniére, et, de toutes les conditions qu'il employe en cette définition, c'est la seule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier chapitre de ses

Politiques un dessein d'en parler fort au long dans ce traité, et c'est ce qui fait que la pluspart de ses interprétes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parce que nous n'y voyons rien du tout sur cette matiére. Quoy qu'il en puisse estre, je croy qu'il est à propos de parler de ce qu'il a dit avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre, et sur la certitude de ce qui nous demeure nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'est point venu jusqu'à nous.

Nous avons pitié, dit-il, *de ceux que nous voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, et nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil quand nous le voyons souffrir à nos semblables.* Ainsi, la pitié embrasse l'intérest de la personne que nous voyons souffrir; la crainte qui la suit regarde le nostre, et ce passage seul nous donne assez d'ouverture pour trouver la maniére dont se fait la purgation des passions dans la tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables nous porte à la crainte d'un pareil pour nous, cette crainte au desir de l'éviter, et ce desir à purger, modérer, rectifier et mesme déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les personnes que nous plaignons, par cette raison commune, mais naturelle et indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'atta-

chent aux commentateurs de ce philosophe. Ils se gesnent sur ce passage, et s'accordent si peu l'un avec l'autre que Paul Beny marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-cy pour le raisonnement, mais elle différe en ce point qu'elle n'en applique l'effet qu'aux rois et aux princes, peut-estre par cette raison que la tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, et que, n'en faisant arriver qu'à des rois et à des princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop littéralement ce mot de *nos semblables*, et n'a pas assez considéré qu'il n'y avoit point de rois à Athènes, où se representoient les poëmes dont Aristote tire ses exemples et sur lesquels il forme ses régles. Ce philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il luy attribuë, et n'eust pas employé dans la définition de la tragédie une chose dont l'effet pûst arriver si rarement, et dont l'utilité se fust rétrainte à si peu de personnes. Il est vray qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois pour prémiers acteurs dans la tragédie, et que les auditeurs n'ont point de sceptres par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent; mais ces rois sont hommes comme les auditeurs, et tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les auditeurs sont capables. Ils prétent mesme un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre, et le spectateur

peut concevoir avec facilité que, si un roy, pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il luy fait pitié, à plus forte raison, luy qui n'est qu'un homme du commun doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des rois sur le théatre, celles des autres hommes y trouveroient place, s'il leur en arrivoit d'assez illustres et d'assez extraordinaires pour la mériter, et que l'histoire prist assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scedase n'étoit qu'un païsan de Leuctres, et je ne tiendrois pas la sienne indigne d'y paroistre si la pureté de nostre scéne pouvoit souffrir qu'on y parlast du violement effectif de ses deux filles, après que l'idée de la prostitution n'y a pû estre soufferte dans la personne d'une sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naistre cette pitié et cette crainte où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes et les événemens qui peuvent exciter l'une et l'autre; surquoy je suppose, ce qui est tres-véritable, que nostre auditoire n'est composé ny de méchans ny de saints, mais de gens d'une probité commune, et qui ne sont pas si sévérement retranchez dans l'exacte vertu qu'ils ne soient susceptibles des passions et capables des périls où elles engagent ceux qui leur déférent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce philosophe exclud de la tra-

gédie, pour en venir avec luy à ceux dans lesquels il fait consister la perfection.

En prémier lieu, il ne veut point qu'*un homme fort vertüeux y tombe de la felicité dans le malheur*, et soûtient que *cela ne produit ny pitié ny crainte, parce que c'est un événement tout à fait injuste.* Quelques interprétes poussent la force de ce mot grec μιαρὸν, qu'il fait servir d'épithéte à cet événement, jusqu'à le rendre par celuy d'*abominable*; à quoy j'ajouste qu'un tel succès excite plus d'indignation et de haine contre celuy qui fait souffrir que de pitié pour celuy qui souffre, et qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la tragédie, à moins que d'estre bien menagé, peut étouffer celuy qu'elle doit produire, et laisser l'auditeur mécontent par la colére qu'il remporte, et qui se mesle à la compassion, qui luy plairoit s'il la remportoit seule.

Il ne veut pas non plus qu'*un méchant homme passe du malheur à la félicité, parce que non seulement il ne peut naistre d'un tel succès aucune pitié ny crainte, mais il ne peut pas mesme nous toucher par ce sentiment naturel de joye dont nous remplit la prospérité d'un prémier acteur à qui nostre faveur s'attache.* La cheute d'un méchant dans le malheur a dequoy nous plaire par l'aversion que nous prenons pour luy; mais, comme ce n'est qu'une juste punition, elle ne nous fait point de pitié et ne nous imprime aucune crainte, d'autant que nous ne sommes pas si méchans que luy pour estre capables de ses crimes et en appréhender une aussi funeste issuë.

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extrémitez par le choix d'un homme qui ne soit ny tout-à-fait bon ny tout-à-fait méchant, et qui, par une faute ou foiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Aristote en donne pour exemples Œdipe et Thyeste, en quoy veritablement je ne comprens point sa pensée. Le prémier me semble ne faire aucune faute, bien qu'il tuë son pére, parce qu'il ne le connoit pas et qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Néantmoins, comme la signification du mot grec ἁμάρτημα peut s'étendre à une simple erreur de méconnoissance, telle qu'étoit la sienne, admettons-le avec ce philosophe, bien que je ne puisse voir quelle passion il nous donne à purger, ny de quoy nous pouvons nous corriger sur son exemple. Mais, pour Thyeste, je n'y puis découvrir cette probité commune ny cette faute sans crime qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la tragédie qui porte son nom, c'est un incestüeux qui abuse de la femme de son frére; si nous le considérons dans la tragédie, c'est un homme de bonne foy qui s'asseure sur la parole de son frére, avec qui il s'est réconcilié. En ce prémier état, il est tres-criminel; en ce dernier, tres-homme de bien. Si nous attribüons son malheur à son inceste, c'est un crime dont l'auditoire n'est point capable, et la pitié qu'il prendra de luy n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne luy ressemble point. Si nous imputons son

desastre à sa bonne foy, quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons; mais elle ne purgera qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemy reconcilié, qui est plûtost une qualité d'honneste homme qu'une vicieuse habitude, et cette purgation ne fera que bannir la sincérité des réconciliations. J'avouë donc avec franchise que je n'entens point l'application de cet exemple.

J'avoûray plus. Si la purgation des passions se fait dans la tragédie, je tiens qu'elle se doit faire de la maniére que je l'explique; mais je doute si elle s'y fait jamais, et dans celles-là mesme qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans *le Cid,* et en ont causé le grand succès. Rodrigue et Chiméne y ont cette probité sujette aux passions, et ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnez l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette foiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux. Leur malheur fait pitié, cela est constant, et il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, et purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune et nous les fait plaindre; mais je ne sçay si elle nous la donne ny si elle le purge, et j'ay bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont veu les representations: ils peuvent en demander conte au secret de leur

cœur, et repasser sur ce qui les a touchez au théatre, pour reconnoistre s'ils en sont venus par là jusqu'à cette crainte réfléchie, et si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrace qu'ils ont plainte. Un des interprétes d'Aristote veut qu'il n'aye parlé de cette purgation des passions dans la tragédie que parce qu'il écrivoit après Platon, qui bannit les poëtes tragiques de sa république, parce qu'ils les remuënt trop fortement. Comme il écrivoit pour le contredire et montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des Etats bien policez, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame pour les rendre recommandables par la raison mesme sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naistre des impressions que fait la force de l'exemple luy manquoit : la punition des méchantes actions et la récompense des bonnes n'étoient pas de l'usage de son siécle, comme nous les avons renduës de celuy du nostre, et, n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences et des discours didactiques, dont la tragédie se peut passer, selon son avis, il en a substitüé une qui peut-estre n'est qu'imaginaire. Du moins, si pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles se rencontrent si rarement que Robortel ne les trouve que dans le seul Œdipe, et soûtient que ce philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires que leur manquement rende un ouvrage défectüeux, mais seulement comme des idées de la perfection des tragédies. Nostre siécle les a veuës dans *le Cid*, mais je ne sçay s'il les a veuës en beaucoup d'autres;

et, si nous voulons rejetter un coup d'œil sur cette régle, nous avoûrons que le succès a justifié beaucoup de piéces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout à fait vertüeuses qui tombent dans le malheur bannit les martyrs de nostre théatre : *Polyeucte* y a réüssi contre cette maxime, et *Héraclius* et *Nicoméde* y ont plû, bien qu'ils n'impriment que de la pitié et ne nous donnent rien à craindre ny aucune passion à purger, puisque nous les y voyons opprimez et près de périr sans aucune faute de leur part dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ny pitié ny crainte, parce qu'il n'est pas digne de la prémiére, et que les spectateurs ne sont pas méchans comme luy pour concevoir l'autre à la veuë de sa punition; mais il seroit à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnestes gens sont capables par une violence de passion dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'auditeur. Un honneste homme ne va pas voler au coin d'un bois ny faire un assassinat de sang froid; mais, s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colére et tuër dans un prémier mouvement, et l'ambition le peut engager dans un crime ou dans une action blâmable. Il est peu de méres qui voulussent assassiner ou empoisonner leurs enfans, de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopatre dans *Rodogune*; mais il en est assez qui prennent goust à en joüir et ne s'en des-

saisissent qu'à regret et le plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire et si dénaturée que celle de cette reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta, et la veuë de la juste punition qu'elle en reçoit leur peut faire craindre non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles sont capables de commettre. Il en est ainsi de quelques autres crimes qui ne sont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen et l'application sur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y aye à trouver cette purgation effective et sensible des passions par le moyen de la pitié et de la crainte, il est aisé de nous accomoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire que, par cette façon de s'énoncer, il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toûjours ensemble, et qu'il suffit, selon luy, de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette différence toutefois que la pitié n'y peut arriver sans la crainte, et que la crainte peut y parvenir sans la pitié. La mort du comte n'en fait aucune dans *le Cid*, et peut toutefois mieux purger en nous cette sorte d'orgueil envieux de la gloire d'autruy que toute la compassion que nous avons de Rodrigue et de Chiméne ne purge les attachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un et l'autre. L'auditeur peut avoir de la commisération pour Antiochus, pour Nicoméde, pour Héraclius; mais, s'il en demeure là et qu'il ne

puisse craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune passion. Au contraire, il n'en a point pour Cléopatre, ny pour Prusias, ny pour Phocas; mais la crainte d'une infortune semblable, ou approchante, peut purger en une mére l'opiniastreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfans, en un mary le trop de déférence à une seconde femme au préjudice de ceux de son prémier lit, en tout le monde l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autruy par violence ; et tout cela proportionnément à la condition d'un chacun et à ce qu'il est capable d'entreprendre. Les déplaisirs et les irresolutions d'Auguste, dans *Cinna,* peuvent faire ce dernier effet par la pitié et la crainte jointes ensemble; mais, comme je l'ay déja dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocens, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte, et, si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions, c'est par le moyen d'une autre personne que de celle qui nous fait pitié, et nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera authorisée par Aristote mesme, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces évenemens qu'il desaprouve dans la tragédie. Il ne dit jamais: *Celuy-là n'y est pas propre, parce qu'il n'excite que la pitié et ne fait point naistre de crainte, et cet autre n'y est pas supportable, parce qu'il n'excite que de la crainte et ne fait point naistre de pitié;* mais

il les rebute, *parce*, dit-il, *qu'ils n'excitent ny pitié ny crainte,* et nous donne à connoistre par là que c'est par le manque de l'une et de l'autre qu'ils ne luy plaisent pas, et que, s'ils produisoient l'une des deux, il ne leur refuseroit point son suffrage. L'exemple d'Œdipe, qu'il allégue, me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la tragédie; néantmoins son malheur n'excite que de la pitié, et je ne pense pas qu'à le voir representer aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuër son pére ou d'épouser sa mére. Si sa representation nous peut imprimer quelque crainte, et que cette crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de sçavoir l'avenir, et nous empeschera d'avoir recours à des prédictions qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit par les soins mesmes que nous prenons de l'éviter, puisqu'il est certain qu'il n'eust jamais tüé son pére ny épousé sa mére si son pére et sa mére, à qui l'oracle avoit prédit que cela arriveroit, ne l'eussent fait exposer de peur qu'il n'arrivast. Ainsi, non seulement ce seront Laïus et Jocaste qui feront naistre cette crainte, mais elle ne naistra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on represente, et ne s'imprimera en nous que par un autre acteur que le prémier et par une action hors de la tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à

une autre matiére, établissons pour maxime que la perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié et de la crainte par le moyen d'un prémier acteur, comme peut faire Rodrigue dans *le Cid,* et Placide dans *Théodore;* mais que cela n'est pas d'une nécessité si absoluë qu'on ne se puisse servir de divers personnages pour faire naistre ces deux sentimens, comme dans *Rodogune,* et mesme ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans *Polyeucte,* dont la representation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces régles du philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'estre pas obligez de condamner beaucoup de poëmes que nous avons veu réüssir sur nos théatres.

Il ne veut point qu'un homme tout à fait innocent tombe dans l'infortune, parce que, cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celuy qui le persécute que de pitié pour son malheur; il ne veut pas non plus qu'un tres-méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ny en faire craindre un pareil à des spectateurs qui ne luy ressemblent pas; mais, quand ces deux raisons cessent, en sorte qu'un homme de bien qui souffre excite plus de pitié pour luy que d'indignation contre celuy qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec luy, j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la scéne des

hommes tres-vertüeux ou tres-méchans dans le malheur. En voicy deux ou trois maniéres que peut-estre Aristote n'a sceu prévoir, parce qu'on n'en voyoit pas d'exemples sur les théatres de son temps.

La prémiére est quand un homme tres-vertüeux est persécuté par un tres-méchant, et qu'il échape du péril où le méchant demeure envelopé, comme dans *Rodogune* et dans *Héraclius,* qu'on n'auroit pû souffrir si Antiochus et Rodogune eussent péry dans la prémiére, et Héraclius, Pulchérie et Martian dans l'autre, et que Cléopatre et Phocas y eussent triomphé. Leur malheur y donne une pitié qui n'est point étouffée par l'aversion qu'on a pour ceux qui les tyrannisent, parce qu'on espére toûjours que quelque heureuse révolution les empeschera de succomber; et, bien que les crimes de Phocas et de Cléopatre soient trop grands pour faire craindre l'auditeur d'en commettre de pareils, leur funeste issuë peut faire sur luy les effets dont j'ay déja parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme tres-vertüeux soit persécuté, et périsse mesme par les ordres d'un autre qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur luy, et qui montre plus de foiblesse que de crime dans la persécution qu'il luy fait. Si Félix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens qui nous le rendroit exécrable, mais seulement par une lasche timidité qui n'ose le sauver en présence de Sévére, dont il craint la haine et la vengeance, après les mépris

qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour luy, on desaprouve sa maniére d'agir; mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyeucte, et n'empesche pas que sa conversion miraculeuse, à la fin de la piéce, ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire. On peut dire la mesme chose de Prusias dans *Nicoméde,* et de Valens dans *Théodore.* L'un maltraite son fils, bien que tres-vertüeux, et l'autre est cause de la perte du sien, qui ne l'est pas moins; mais tous les deux n'ont que des foiblesses qui ne vont point jusques au crime, et, loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lascheté de leur abaissement sous des puissances qu'ils redoutent, et qu'ils devroient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compassion d'eux-mesmes et de leur honteuse politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié qui fait de si beaux effets sur nos théatres, Aristote nous donne une lumiére. *Toute action,* dit-il, *se passe ou entre des amis, ou entre des ennemis, ou entre des gens indifférens l'un pour l'autre. Qu'un ennemy tue ou veuille tuër son ennemy, cela ne produit aucune commisération, sinon en tant qu'on s'émeut d'apprendre ou de voir la mort d'un homme, quel qu'il soit. Qu'un indifférent tuë un indifférent, cela ne touche guére davantage, d'autant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celuy qui fait l'action. Mais, quand les choses arrivent entre des gens que la naissance ou l'affection attache aux intérests l'un de*

l'autre, comme alors qu'un mary tuë ou est prest de tuer sa femme, une mére ses enfans, un frére sa sœur, c'est ce qui convient merveilleusement à la tragédie. La raison en est claire. Les oppositions des sentimens de la nature aux emportemens de la passion ou à la sévérité du devoir, forment de puissantes agitations qui sont receuës de l'auditeur avec plaisir, et il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivy par une personne qui devroit s'intéresser à sa conservation, et qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir, ou du moins avec répugnance. Horace et Curiace ne seroient point à plaindre s'ils n'étoient point amis et beaux-freres, ny Rodrigue s'il étoit poursuivy par un autre que par sa maîtresse, et le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins si un autre que sa mére luy demandoit le sang de sa maîtresse, ou qu'un autre que sa maîtresse luy demandast celuy de sa mére, ou si, après la mort de son frére, qui luy donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne, il avoit à se défier d'autres que de sa mére et de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage pour exciter la commiseration que la proximité du sang et les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persécutant et le persécuté, le poursuivant et le poursuivy, celuy qui fait souffrir et celui qui souffre; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absoluë que celle dont je viens de parler, et qu'elle ne regarde que les tragédies parfaites non plus que celle-là. Du moins, les anciens

ne l'ont pas toûjours observée. Je ne la voy point dans l'*Ajax* de Sophocle ny dans son *Philoctéte*, et qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Æschyle et d'Euripide y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-cy. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les tragédies parfaites, je n'entens pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites : ce seroit les rendre d'une nécessité absoluë et me contredire moy-mesme ; mais, par ce mot de *tragédies parfaites*, j'entens celles du genre le plus sublime et le plus touchant : en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions ou de toutes les deux, pourveu qu'elles soient réguliéres à cela près, ne laissent pas d'estre parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé et n'approchent pas de la beauté et de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelqu'autre agrément qui vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques qui se passent entre proches, il faut considérer si celuy qui veut faire périr l'autre le connoit ou ne le connoit pas, et s'il achéve ou n'achéve pas. La diverse combination de ces deux maniéres d'agir forme quatre sortes de tragédies, à qui nostre philosophe attribuë divers degrez de perfection. *On connoît celuy qu'on veut perdre, et on le fait périr en effet, comme Médée tuē ses enfans, Clytemnestre son mary, Oreste sa mére,* et la moindre espérance est celle-

là. *On le fait périr sans le connoistre, et on le reconnoit avec déplaisir après l'avoir perdu; et cela,* dit-il, *ou avant la tragédie, comme Œdipe, ou dans la tragédie, comme l'Alcmæon d'Astydamas et Télégonus dans Ulysse blessé,* qui sont deux piéces que le temps n'a pas laissé venir jusqu'à nous; et cette seconde espéce a quelque chose de plus élevé, selon luy, que la prémiére. La troisième est dans le haut degré d'excellence, *quand on est prest de faire périr un de ses proches sans le connoistre, et qu'on le reconnoit assez tost pour le sauver, comme Iphigenie reconnoit Oreste pour son frére, lors qu'elle devoit le sacrifier à Diane, et s'enfuit avec luy.* Il en cite encor deux autres exemples, de Merope dans *Cresphonte,* et de *Hellé,* dont nous ne connoissons ny l'un ny l'autre. Il condamne entierement la quatrième espéce de ceux qui connoissent, entreprennent et n'achevent pas, qu'il dit *avoir quelque chose de méchant et rien de tragique,* et en donne pour exemple Æmon, qui tire l'épée contre son pére dans l'*Antigone,* et ne s'en sert que pour se tuër luy-mesme. Mais, si cette condamnation n'étoit modifiée, elle s'étendroit un peu loin, et enveloperoit non seulement *le Cid,* mais *Cinna, Rodogune, Héraclius* et *Nicoméde.*

Disons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connoissent la personne qu'ils veulent perdre, et s'en dédisent par un simple changement de volonté, sans aucun événement notable qui les y oblige, sans aucun manque de pouvoir de leur part. J'ay déja marqué cette sorte de dénouë-

ment pour vicieux; mais, quand ils y font de leur costé tout ce qu'ils peuvent, et qu'ils sont empeschez d'en venir à l'effet par quelque puissance supérieure ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mesmes ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre, il est hors de doute que cela fait une tragédie d'un genre peut-estre plus sublime que les trois qu'Aristote avouë, et que, s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyoit point d'exemples sur les théatres de son temps, où ce n'étoit pas la mode de sauver les bons par la perte des méchans, à moins que de les souiller eux-mesmes de quelque crime, comme Electre, qui se délivre d'oppression par la mort de sa mére, où elle encourage son frére et luy en facilite les moyens.

L'action de Chiméne n'est donc pas défectüeuse pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris, puisqu'elle y fait son possible, et que tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son roy, c'est un combat où la victoire de ce déplorable amant luy impose silence. Cinna et son Æmilie ne péchent point contre la régle en ne perdant point Auguste; puisque la conspiration découverte les en met dans l'impuissance, et qu'il faudroit qu'ils n'eussent aucune teinture d'humanité si une clémence si peu attenduë ne dissipoit toute leur haine. Qu'épargne Cléopatre pour perdre Rodogune? qu'oublie Phocas pour se défaire d'Héraclius? Et, si Prusias demeuroit le maistre, Nicoméde n'iroit-il pas servir d'ôtage à Rome, ce

qui luy seroit un plus rude supplice que la mort? Les deux prémiers reçoivent la peine de leurs crimes, et succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire, et ce dernier est forcé de reconnoistre son injustice après que le soûlevement de son peuple et la générosité de ce fils qu'il vouloit aggrandir aux dépens de son aisné ne luy permettent plus de la faire réüssir.

Ce n'est pas démentir Aristote que de l'expliquer ainsi favorablement pour trouver dans cette quatrième maniére d'agir, qu'il rebute, une espéce de nouvelle tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, et qu'il leur eust sans doute préférée s'il l'eust connuë. C'est faire honneur à nostre siécle sans rien retrancher de l'authorité de ce philosophe; mais je ne sçay comment faire pour luy conserver cette authorité et renverser l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois espéces. Cependant je pense estre bien fondé sur l'expérience à douter si celle qu'il estime la moindre des trois n'est point la plus belle, et si celle qu'il tient la plus belle n'est point la moindre. La raison est que celle-cy ne peut exciter de pitié. Un pére y veut perdre son fils sans le connoistre, et ne le regarde que comme indifférent et peut-estre comme ennemy. Soit qu'il passe pour l'un ou pour l'autre, son péril n'est digne d'aucune commisération, selon Aristote mesme, et ne fait naistre en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure qui le porte à craindre que ce fils ne périsse avant que l'erreur soit découverte, et à

souhaiter qu'elle se découvre assez tost pour l'empescher de perir, ce qui part de l'intérest qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez vertüeux pour se faire aimer; et, quand cette reconnoissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de conjouïssance de voir arriver la chose comme on le souhaitoit.

Quand elle ne se fait qu'après la mort de l'inconnu, la compassion qu'excitent les déplaisirs de celuy qui le fait périr ne peut avoir grande étendue, puisqu'elle est reculée et renfermée dans la catastrophe; mais, lors qu'on agit à visage decouvert et qu'on sçait à qui on en veut, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poëme, et de là naissent les grandes et fortes émotions qui renouvellent à tous momens et redoublent la commiseration. Pour justifier ce raisonnement par l'expérience, nous voyons que Chiméne et Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait Œdipe de sa personne. Je dis de sa personne, parce que le poëme entier en excite peut-estre autant que *le Cid* ou que *Rodogune;* mais il en doit une partie à Dircé, et ce qu'elle en fait naistre n'est qu'une pitié empruntée d'une episode.

Je sçay que l'agnition est un grand ornement dans les tragédies (Aristote le dit); mais il est certain qu'elle a ses incommoditez. Les Italiens l'affectent en la pluspart de leurs poëmes, et perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentimens pathétiques qui

auroient des beautez plus considérables. Cela se voit manifestement en *la Mort de Crispe,* faite par un de leurs plus beaux esprits, Jean Baptiste Ghirardelli, et imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin et d'en faire seulement un grand capitaine, qu'il ne reconnoit pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette piéce est si pleine d'esprit et de beaux sentimens qu'elle eust assez d'éclat pour obliger à écrire contre son autheur et à la censurer si tost qu'elle parut. Mais combien cette naissance, cachée sans besoin et contre la vérité d'une histoire connuë, luy a-t'elle dérobé de choses plus belles que les brillans dont il a semé cet ouvrage! Les ressentimens, le trouble, l'irresolution et les déplaisirs de Constantin auroient été bien autres à prononcer un arrest de mort contre son fils que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation auroit été bien plus sensible à Crispe de la part d'un pére que de la part d'un maistre, et la qualité de fils, augmentant la grandeur du crime qu'on luy imposoit, eust en mesme temps augmenté la douleur d'en voir un pére persuadé. Fauste mesme auroit eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste que pour se résoudre à un adultére; ses remords en auroient été plus animez et ses desespoirs plus violens. L'autheur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dédaigné de traiter ce sujet comme l'a traité de nostre temps le Pére Stéphonius, jesuite, et comme nos anciens ont traité celuy d'*Hippolyte*;

et, pour avoir crû l'élever d'un étage plus haut selon la pensée d'Aristote, je ne sçay s'il ne l'a point fait tomber au dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce philosophe de ces divers degrez de perfection pour la tragédie avoit une entiére justesse de son temps et en la presence de ses compatriotes (je n'en veux point douter) ; mais aussi je ne me puis empescher de dire que le goust de nostre siécle n'est point celuy du sien sur cette préférence d'une espéce à l'autre, ou du moins que ce qui plaisoit au dernier point à ses Athéniens ne plaist pas également à nos François, et je ne sçay point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables et demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la poëtique.

Avant que de quitter cette matiére, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches : l'une, si le poëte les peut inventer ; l'autre, s'il ne peut rien changer en ceux qu'il tire de l'histoire ou de la fable.

Pour la prémiére, il est indubitable que les anciens en prenoient si peu de liberté qu'ils arrétoient leurs tragédies autour de peu de familles, parce que ces sortes d'actions étoient arrivées en peu de familles, ce qui fait dire à ce philosophe que la fortune leur fournissoit des sujets, et non pas l'art. Je pense l'avoir dit en l'autre discours ; il semble toute fois qu'il en accorde un plein pouvoir aux poëtes par ces paroles : *Ils doivent bien user de ce qui est*

receu ou inventer eux-mesmes. Ces termes décideroient la question s'ils n'étoient point si généraux; mais, comme il a posé trois espéces de tragédies, selon les divers temps de connoistre et les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une reveuë sur toutes les trois pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en diray mon avis d'autant plus hardiment qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote, pourveu que je la laisse entiére à quelqu'une des trois.

J'estime donc, en prémier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire périr quelqu'un que l'on connoit, soit qu'on achéve, soit qu'on soit empesché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit estre tirée de l'histoire ou de la fable. Ces entreprises contre des proches ont toûjours quelque chose de si criminel et de si contraire à la nature qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'estre appuyées sur l'une ou sur l'autre, et jamais elles n'ont cette vray-semblance sans laquelle ce qu'on invente ne peut estre de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espéce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, et que, l'ayant tüé, il vienne à le reconnoistre pour son pére ou pour son frére, et en tombe au desespoir, cela n'a rien que de vray-semblable, et par conséquent on le peut inventer; mais d'ailleurs cette circonstance de tüer son pére ou son frére sans le connoistre est si extraordinaire et si éclatante qu'on a quelque droit de dire que l'histoire

n'ose manquer à s'en souvenir quand elle arrive entre des personnes illustres, et de refuser toute croyance à de tels événemens quand elle ne les marque point. Le théatre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'Œdipe, et je ne me souviens point d'en avoir veu aucun autre chez nos historiens. Je sçay que cet événement sent plus la fable que l'histoire, et que par conséquent il peut avoir été inventé, ou en tout ou en partie; mais la fable et l'histoire de l'antiquité sont si meslées ensemble que, pour n'estre pas en péril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale authorité sur nos théatres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soy n'est point vray-semblable, et qu'étant inventé de longue-main, il soit devenu si bien de la connoissance de l'auditeur qu'il ne s'éfarouche point à le voir sur la scéne. Toute la *Métamorphose* d'Ovide est manifestement d'invention; on peut en tirer des sujets de tragédie, mais non pas inventer sur ce modelle, si ce n'est des episodes de mesme trempe. La raison en est que, bien que nous ne devions rien inventer que de vray-semblable, et que ces sujets fabuleux, comme Andromède et Phaëton, ne le soient point du tout, inventer des episodes, ce n'est pas tant inventer qu'ajouster à ce qui est déja inventé; et ces episodes trouvent une espéce de vray-semblance dans leur rapport avec l'action principale, en sorte qu'on peut dire que, supposé que cela se soit pû faire, il s'est pû faire comme le poëte le décrit.

De tels episodes toutefois ne seroient pas propres à un sujet historique ou de pure invention, parce qu'ils manqueroient de rapport avec l'action principale et seroient moins vray-semblables qu'elle. Les apparitions de Vénus et d'Æole ont eu bonne grace dans *Andromède;* mais, si j'avois fait descendre Juppiter pour réconcilier Nicoméde avec son pére, ou Mercure pour révéler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurois fait révolter tout mon auditoire, et cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reste de l'action auroit obtenuë. Ces dénouëmens par des dieux de machine sont fort frequens, chez les Grecs, dans des tragédies qui paroissent historiques et qui sont vray-semblables, à cela près. Aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait, et se contente de leur préférer ceux qui viennent du sujet. Je ne sçay ce qu'en décidoient les Athéniens, qui étoient leurs juges; mais les deux exemples que je viens de citer montrent suffisamment qu'il seroit dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en sçavons manifestement la fausseté, et qu'elles choquent nostre religion, ce qui n'arrivoit pas chez les Grecs. J'avouë qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'auditeur, et à plus forte raison à sa croyance; mais aussi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foy pour l'apparition des anges et des saints que les anciens en avoient pour celle de leur Apollon et de leur Mercure. Cependant qu'auroit-on dit si,

pour démesler Héraclius d'avec Martian, après la mort de Phocas, je me fusse servy d'un ange? Ce poëme est entre des chrétiens, et cette apparition y auroit eu autant de justesse que celles des dieux de l'antiquité dans ceux des Grecs; c'eust été neantmoins un secret infaillible de rendre celuy-là ridicule, et il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite : *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis et artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux tragédies de cette seconde espéce où l'on ne connoit un pére ou un fils qu'après l'avoir fait périr, et, pour conclurre en deux mots après cette digression, je ne condamneray jamais personne pour en avoir inventé; mais je ne me le permettray jamais.

Celles de la troisième espéce ne reçoivent aucune difficulté. Non seulement on les peut inventer, puisque tout y est vray-semblable et suit le train commun des affections naturelles, mais je doute mesme si ce ne seroit point les bannir du théatre que d'obliger les poëtes à en prendre les sujets dans l'histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs qui n'ayent la mine d'avoir été inventez par leurs autheurs. Il se peut faire que la fable leur en aye prété quelques-uns. Je n'ay pas les yeux assez pénétrans pour percer de si épaisses obscuritez et déterminer si l'*Iphigénie in Tauris* est de l'invention d'Euripide, comme son *Héléne* et son *Ion*, ou s'il l'a prise d'un

autre; mais je croy pouvoir dire qu'il est tres-malaisé d'en trouver dans l'histoire, soit que tels évenemens n'arrivent que tres-rarement, soit qu'ils n'ayent pas assez d'éclat pour y mériter une place. Celuy de Thésée, reconnu par le roy d'Athénes, son pére, sur le point qu'il l'alloit faire périr, est le seul dont il me souvienne. Quoi qu'il en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la scéne peuvent les inventer sans crainte de la censure. Ils pourront produire par là quelque agréable suspension dans l'esprit de l'auditeur; mais il ne faut pas qu'ils se promettent de luy tirer beaucoup de larmes.

L'autre question, s'il est permis de changer quelque chose aux sujets qu'on emprunte de l'histoire ou de la fable, semble décidée en termes assez formels par Aristote, lors qu'il dit qu'*il ne faut point changer les sujets receus,* et que *Clytemnestre ne doit point estre tüée par un autre qu'Oreste, ny Eriphile par un autre qu'Alcmæon.* Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction et quelque tempérament. Il est constant que les circonstances, ou, si vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action, demeurent en nostre pouvoir. L'histoire souvent ne les marque pas, ou en rapporte si peu qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le poëme; et mesme il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'auditeur qui les aura leuës autrefois ne s'y sera pas si fort attachée qu'il s'aperçoive assez du changement que nous y aurons fait pour nous accuser de mensonge, ce qu'il ne manqueroit pas de faire s'il voyoit que

nous changeassions l'action principale. Cette falsification seroit cause qu'il n'ajousteroit aucune foy à tout le reste, comme au contraire il croit aisément tout ce reste quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il sçait véritable, et dont l'histoire luy a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle et Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud et un dénoüement tout à fait différens l'un de l'autre, et c'est cette différence qui empesche que ce ne soit la mesme piéce, bien que ce soit le mesme sujet, dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux ; mais il faut examiner en mesme temps si elle n'est point si crüelle ou si difficile à représenter qu'elle puisse diminüer quelque chose de la croyance que l'auditeur doit à l'histoire, et qu'il veut bien donner à la fable en se mettant en la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lors que cet inconvénient est à craindre, il est bon de cacher l'événement à la veuë, et de le faire sçavoir par un recit qui frape moins que le spectacle et nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tuë ses enfans, ny qu'Atrée fasse rostir ceux de Thyeste à la veuë du peuple. L'horreur de ces actions engendre une repugnance à les croire, aussi bien que la métamorphose de Progné en oiseau et de Cadmus en serpent, dont la representation presque impossible excite la mesme in-

crédulité quand on la hazarde aux yeux du spectateur :

Quæcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Je passe plus outre, et, pour exténüer ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrois la faire arriver sans la participation du prémier acteur, pour qui nous devons toûjours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopatre eut tüé Séleucus, elle presenta du poison à son autre fils Antiochus à son retour de la chasse, et ce prince, soupçonnant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre et la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eust été punir un parricide par un autre parricide ; on eust pris aversion pour Antiochus, et il a été bien plus doux de faire qu'elle-mesme, voyant que sa haine et sa noire perfidie alloient estre découvertes, s'empoisonne dans son desespoir, à dessein d'envelopper ces deux amans dans sa perte en leur ostant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets : la punition de cette impitoyable mére laisse un plus fort exemple, puisqu'elle devient un effet de la justice du Ciel, et non pas de la vengeance des hommes ; d'autre costé, Antiochus ne perd rien de la compassion et de l'amitié qu'on avoit pour luy, qui redoublent plûtost qu'elles ne diminuënt, et enfin l'action historique s'y trouve conservée malgré ce changement, puisque Cléopatre périt par le mesme poison qu'elle presente à Antiochus.

Phocas étoit un tyran, et sa mort n'étoit pas un crime; cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupére que par celle d'Héraclius. C'est un soin que nous devons prendre de préserver nos héros du crime tant qu'il se peut, et les exempter mesme de tremper leurs mains dans le sang, si ce n'est en un juste combat. J'ay beaucoup osé dans *Nicoméde*. Prusias, son pére, l'avoit voulu faire assassiner dans son armée. Sur l'avis qu'il en eut par les assassins mesmes, il entra dans son royaume, s'en empara, et réduisit ce malheureux pére à se cacher dans une caverne, où il le fit assassiner luy-mesme. Je n'ay pas poussé l'histoire jusque là, et, après l'avoir peint trop vertüeux pour l'engager dans un parricide, j'ay crû que je pouvois me contenter de le rendre maistre de la vie de ceux qui le persecutoient, sans le faire passer plus avant.

Je ne sçaurois dissimuler une délicatesse que j'ay sur la mort de Clytemnestre, qu'Aristote nous propose pour exemple des actions qui ne doivent point estre changées. Je veux bien, avec luy, qu'elle ne meure que de la main de son fils Oreste; mais je ne puis souffrir, chez Sophocle, que ce fils la poignarde de dessein formé cependant qu'elle est à genoux devant luy et le conjure de luy laisser la vie; je ne puis mesme pardonner à Electre, qui passe pour une vertüeuse opprimée dans le reste de la piéce, l'inhumanité dont elle encourage son frére à ce parricide. C'est un fils qui venge son pére, mais c'est sur sa mére qu'il le venge. Se-

leucus et Antiochus avoient droit d'en faire autant dans *Rodogune*, mais je n'ay osé leur en donner la moindre pensée. Aussi nostre maxime de faire aimer nos principaux acteurs n'étoit pas de l'usage des anciens, et ces républicains avoient une si forte haine des rois qu'ils voyoient avec plaisir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce sujet à nostre mode, il faudroit qu'Oreste n'eust dessein que contre Ægiste, qu'un reste de tendresse respectueuse pour sa mére luy en fist remettre la punition aux dieux, que cette reine s'opiniastrast à la protection de son adultére, et qu'elle se mist entre son fils et luy si mal-heureusement qu'elle receust le coup que ce prince voudroit porter à cet assassin de son pére. Ainsi, elle mourroit de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste nous fist horreur, comme dans Sophocle, ny que son action méritast des furies vengeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeureroit innocent.

Le mesme Aristote nous authorise à en user de cette maniére, lors qu'il nous apprend que *le poëte n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées, mais comme elles ont pû ou dû se passer, selon le vray-semblable ou le necessaire.* Il répéte souvent ces derniers mots et ne les explique jamais. Je tascheray d'y suppléer au moins mal qu'il me sera possible, et j'espére qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc, prémiérement, que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques par

des inventions vray-semblables n'emporte aucune défense de nous écarter du vray-semblable dans le besoin. C'est un privilége qu'il nous donne, et non pas une servitude qu'il nous impose. Cela est clair par ses paroles mesmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vray-semblable ou selon le nécessaire, nous pouvons quitter le vray-semblable pour suivre le nécessaire, et cette alternative met en nostre choix de nous servir de celuy des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du poëte se trouve encor en termes plus formels dans le vingt et cinquième chapitre, qui contient les excuses ou plûtost les justifications dont il se peut servir contre la censure. *Il faut*, dit-il, *qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les choses, et qu'il les represente ou comme elles ont été, ou comme on dit qu'elles ont été, ou comme elles ont dû estre;* par où il luy donne le choix ou de la vérité historique, ou de l'opinion commune surquoy la fable est fondée, ou de la vray-semblance. Il ajouste en suite : *Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choses dans la vérité, qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles ont dû estre ; si on luy impute de n'avoir fait ny l'un ny l'autre, qu'il se défende sur ce qu'en publie l'opinion commune, comme en ce qu'on raconte des dieux, dont la plus grande partie n'a rien de véritable.* Et un peu plus bas : *Quelquefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient passées de la manière qu'il décrit; néantmoins elles se sont passées effectivement de cette manière*, et par conséquent il est hors de faute. Ce dernier

passage montre que nous ne sommes point obligez de nous écarter de la vérité pour donner une meilleure forme aux actions de la tragédie par les ornemens de la vray-semblance, et le montre d'autant plus fortement qu'il demeure pour constant, par le second de ces trois passages, que l'opinion commune suffit pour nous justifier quand nous n'avons pas pour nous la vérité, et que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons si nous recherchions les beautez de cette vray-semblance. Nous courons par là quelque risque d'un plus foible succès, mais nous ne péchons que contre le soin que nous devons avoir de nostre gloire, et non pas contre les régles du théatre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes de *vray-semblable* et de *nécessaire,* dont l'ordre se trouve quelquefois renversé chez ce philosophe, qui tantost dit *selon le nécessaire ou le vray-semblable,* et tantost *selon le vray-semblable ou le nécessaire* : d'où je tire une conséquence, qu'il y a des occasions où il faut préférer le vray-semblable au nécessaire, et d'autres où il faut préférer le nécessaire au vray-semblable. La raison en est que ce qu'on employe le dernier dans les propositions alternatives y est placé comme un pis aller dont il faut se contenter quand on ne peut arriver à l'autre, et qu'on doit faire effort pour le prémier avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au defaut de ce prémier.

Pour éclaircir cette préférence mutüelle du vray-semblable au nécessaire et du nécessaire au vray-

semblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la tragédie. La prémiére consiste en ces actions mesmes, accompagnées des inséparables circonstances du temps et du lieu, et l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naistre l'une de l'autre. En la prémiére le vray-semblable est à préférer au nécessaire, et le nécessaire au vray-semblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile et mieux séant qu'elles arrivent, et les faire arriver dans un loisir raisonnable sans les presser extra-ordinairement, si la nécessité de les renfermer dans un lieu et dans un jour ne nous y oblige. J'ay déja fait voir en l'autre Discours que, pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes dans une place publique qui vray-semblablement s'entretiendroient dans une chambre, et je m'asseure que, si on racontoit dans un roman ce que je fais arriver dans *le Cid,* dans *Polyeucte,* dans *Pompée* ou dans *le Menteur,* on luy donneroit un peu plus d'un jour pour l'étenduë de sa durée. L'obéissance que nous devons aux régles de l'unité de jour et de lieu nous dispense alors du vray-semblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible; mais nous ne tombons pas toûjours dans cette nécessité, et *la Suivante, Çinna, Théodore* et *Nicoméde* n'ont point eu besoin de s'écarter de la vray-semblance, à l'égard du temps, comme ces autres poëmes.

Cette réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche pour démesler les actions néces-

saires d'avec les vray-semblables. Nous sommes gesnez au théatre par le lieu, par le temps et par les incommoditez de la representation, qui nous empeschent d'exposer à la veuë beaucoup de personnages tout à la fois, de peur que les uns demeurent sans action ou troublent celle des autres. Le roman n'a aucune de ces contraintes : il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver; il place ceux qu'il fait parler, agir ou resver dans une chambre, dans une forest, en place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particuliére; il a pour cela tout un palais, toute une ville, tout un royaume, toute la terre, où les promener, et, s'il fait arriver ou raconter quelque chose en presence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentimens l'un après l'autre. C'est pourquoy il n'a jamais aucune liberté de se departir de la vray-semblance, parce qu'il n'a jamais aucune raison ny excuse légitime pour s'en écarter.

Comme le théatre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vray-semblable, parce qu'il ne nous fait rien sçavoir que par des gens qu'il expose à la veuë de l'auditeur en peu de temps, il nous en dispense aussi plus aisément. On peut soûtenir que ce n'est pas tant nous en dispenser que nous permettre une vray-semblance plus large; mais, puisqu'Aristote nous authorise à y traiter les choses selon le nécessaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passeroit dans un roman n'a point

de vray-semblance, à le bien prendre, et se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'*Horace* en peut fournir quelques exemples. L'unité de lieu y est exacte : tout s'y passe dans une salle ; mais, si on en faisoit un roman avec les mesmes particularitez de scéne en scéne que j'y ay employées, feroit-on tout passer dans cette salle ? A la fin du prémier acte, Curiace et Camille, sa maîtresse, vont rejoindre le reste de la famille, qui doit estre dans un autre apartement. Entre les deux actes, ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces ; à l'ouverture du second, Curiace paroit dans cette mesme salle pour l'en congratuler. Dans le roman, il auroit fait cette congratulation au mesme lieu où l'on en reçoit la nouvelle en présence de toute la famille, et il n'est point vray-semblable qu'ils s'écartent, eux deux, pour cette conjoüissance ; mais il est nécessaire pour le théatre, et à moins que cela les sentimens des trois Horaces, de leur pére, de leur sœur, de Curiace et de Sabine, se fussent presentez à faire paroistre tous à la fois. Le roman, qui ne fait rien voir, en fust aisément venu à bout ; mais, sur la scéne, il a fallu les séparer pour y mettre quelque ordre, et les prendre l'un après l'autre, en commençant par ces deux-cy, que j'ay été forcé de ramener dans cette salle sans vray-semblance. Cela passé, le reste de l'acte est tout à fait vray-semblable, et n'a rien qu'on fust obligé de faire arriver d'une autre maniére dans le roman. A la fin de cet acte, Sabine et Camille, outrées de déplaisir, se re-

tirent de cette salle avec un emportement de douleur qui vray-semblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le roman les feroit demeurer, et y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la nécessité de les faire voir aux spectateurs, Sabine quitte sa chambre au commencement du troisiéme acte, et revient entretenir ses douloureuses inquiétudes dans cette salle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reste de cet acte est vray-semblable, comme en l'autre ; et, si vous voulez examiner avec cette rigueur les prémiéres scénes des deux derniers, vous trouverez peut-estre la mesme chose, et que le roman placeroit ses personnages ailleurs qu'en cette salle, s'ils en étoient une fois sortis comme ils en sortent à la fin de chaque acte.

Ces exemples peuvent suffire pour expliquer comme on peut traiter une action selon le nécessaire quand on ne la peut traiter selon le vray-semblable, qu'on doit toûjours préférer au nécessaire lorsqu'on ne regarde que les actions en elles-mesmes.

Il n'en va pas ainsi de leur liaison, qui les fait naistre l'une de l'autre. Le nécesaire y est à préférer au vray-semblable, non que cette liaison ne doive toûjours estre vray-semblable, mais parce qu'elle est beaucoup meilleure quand elle est vray-semblable et nécessaire tout ensemble. La raison en est aisée à concevoir. Lors qu'elle n'est que vray-semblable sans estre nécessaire, le poëme s'en peut passer, et elle n'y est pas de grande im-

portance; mais, quand elle est vray-semblable et nécessaire, elle devient une partie essentielle du poëme, qui ne peut subsister sans elle. Vous trouverez dans *Cinna* des exemples de ces deux sortes de liaisons: j'appelle ainsi la maniére dont une action est produite par l'autre. Sa conspiration contre Auguste est causée nécessairement par l'amour qu'il a pour Æmilie, parce qu'il la veut épouser et qu'elle ne veut se donner à luy qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une est vraye, l'autre est vray-semblable, et leur liaison est nécessaire. La bonté d'Auguste donne des remords et de l'irrésolution à Cinna; ces remords et cette irrésolution ne sont causez que vray-semblablement par cette bonté, et n'ont qu'une liaison vray-semblable avec elle, parce que Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté et arriver à son but, qui est d'épouser Æmilie. Il la consulte dans cette irrésolution; cette consultation n'est que vray-semblable, mais elle est un effet nécessaire de son amour, parce que, s'il eust rompu la conjuration sans son aveu, il ne fust jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit proposé, et par conséquent voilà une liaison nécessaire entre deux actions vray-semblables, ou, si vous l'aimez mieux, une production nécessaire d'une action vray-semblable par une autre pareillement vray-semblable.

Avant que d'en venir aux définitions et divisions du vray-semblable et du nécessaire, je fais encor une réflexion sur les actions qui composent la tragédie, et trouve que nous pouvons y en faire en-

trer de trois sortes, selon que nous le jugeons à propos. Les unes suivent l'histoire; les autres ajoustent à l'histoire; les troisiémes falsifient l'histoire. Les prémiéres sont vrayes, les secondes quelquefois vray-semblables et quelquefois nécessaires, et les derniéres doivent toûjours estre nécessaires.

Lors qu'elles sont vrayes, il ne faut point se mettre en peine de la vray-semblance : elles n'ont pas besoin de son secours. *Tout ce qui s'est fait manifestement s'est pû faire,* dit Aristote, *parce que, s'il ne s'étoit pû faire, il ne se seroit pas fait.* Ce que nous ajoustons à l'histoire, comme il n'est pas appuyé de son authorité, n'a pas cette prérogative. *Nous avons une pente naturelle,* ajouste ce philosophe, *à croire que ce qui ne s'est point fait n'a pû encore se faire;* et c'est pourquoi ce que nous inventons a besoin de la vray-semblance la plus exacte qu'il est possible pour le rendre croyable.

A bien peser ces deux passages, je croy ne m'éloigner point de sa pensée quand j'ose dire, pour définir le vray-semblable, que *c'est une chose manifestement possible dans la bienséance, et qui n'est ny manifestement vraye ny manifestement fausse.* On en peut faire deux divisions, l'une en vray-semblable général et particulier, l'autre en ordinaire et extraordinaire.

Le vray-semblable général est ce que peut faire et qu'il est à propos que fasse un roy, un general d'armée, un amant, un ambitieux, etc. ; le particulier est ce qu'a pû ou dû faire Alexandre, César,

Alcibiade, compatible avec ce que l'histoire nous apprend de ses actions. Ainsi, tout ce qui choque l'histoire sort de cette vray-semblance, parce qu'il est manifestement faux; et il n'est pas vray-semblable que César, après la bataille de Pharsale, se soit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguste avec Antoine après celle d'Actium, bien qu'à parler en termes généraux il soit vray-semblable que dans une guerre civile, après une grande bataille, les chefs des partis contraires se reconcilient, principalement lors qu'ils sont généreux l'un et l'autre.

Cette fausseté manifeste qui détruit la vray-semblance se peut rencontrer mesme dans les piéces qui sont toutes d'invention. On n'y peut falsifier l'histoire, puisqu'elle n'y a aucune part; mais il y a des circonstances, des temps et des lieux qui peuvent convaincre un autheur de fausseté quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisois un roy de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire, et que je choisisse pour le temps de mon action un siécle dont l'histoire eust marqué les véritables rois de ces deux royaumes, la fausseté seroit toute visible; et c'en seroit une encor plus palpable si je plaçois Rome à deux lieuës de Paris, afin qu'on pûst y aller et revenir en un mesme jour. Il y a des choses sur qui le poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence sur l'histoire, en tant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celle de César ou d'Auguste, et leur attribüer des actions qu'ils n'ont pas faites, ou les

faire arriver d'une autre maniére qu'ils ne les ont faites; mais il ne peut pas renverser la cronologie pour faire vivre Alexandre du temps de César, et moins encor changer la sitüation des lieux ou les noms des royaumes, des provinces, des villes, des montagnes et des fleuves remarquables. La raison est que ces provinces, ces montagnes, ces rivieres, sont des choses permanentes. Ce que nous sçavons de leur sitüation étoit dès le commencement du monde; nous devons présumer qu'il n'y a point eu de changement, à moins que l'histoire le marque, et la géographie nous en apprend tous les noms anciens et modernes. Ainsi, un homme seroit ridicule d'imaginer que, du temps d'Abraham, Paris fust au pied des Alpes, ou que la Seine traversast l'Espagne, et de mesler de pareilles grotesques dans une piéce d'invention. Mais l'histoire est des choses qui passent, et qui, succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échape beaucoup à la connoissance de ceux qui l'écrivent. Aussi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ny tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas mesme les *Commentaires* de César, qui écrivoit sa propre histoire et devoit la sçavoir toute entiére. Nous sçavons quels païs arrosoient le Rhosne et la Seine avant qu'il vinst dans les Gaules; mais nous ne sçavons que fort peu de chose, et peut-estre rien du tout, de ce qui s'y est passé avant sa venuë. Ainsi, nous pouvons bien y

placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas, sous ce prétexte de fiction poëtique et d'éloignement des temps, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son *Argenis*, où il ne nomme aucune ville ny fleuve de Sicile ny de nos provinces que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entiérement de son invention, aussi bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'*il trouve le poëte excusable quand il péche contre un autre art que le sien, comme contre la médecine ou contre l'astrologie.* A quoy je répons qu'*il ne l'excuse que sous cette condition qu'il arrive par là au but de son art, auquel il n'auroit pû arriver autrement.* Encore avoüe-t'il qu'*il péche en ce cas,* et qu'*il est meilleur de ne pecher point du tout.* Pour moy, s'il faut recevoir cette excuse, je ferois distinction entre les arts qu'il peut ignorer sans honte, parce qu'il luy arrive rarement des occasions d'en parler sur son théatre, tels que sont la médecine et l'astrologie, que je viens de nommer, et les arts sans la connoissance desquels, ou en tout, ou en partie, il ne sçauroit établir de justesse dans aucune piéce, tels que sont la géographie et la cronologie. Comme il ne sçauroit representer aucune action sans la placer en quelque lieu et en quelque temps, il est inexcusable s'il fait paroistre de l'ignorance dans le choix de ce lieu et de ce temps où il la place.

Je viens à l'autre division du vray-semblable en ordinaire et extraordinaire. L'ordinaire est une action qui arrive plus souvent ou du moins aussi souvent que sa contraire; l'extraordinaire est une action qui arrive, à la vérité, moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée pour n'aller point jusqu'au miracle ny jusqu'à ces événemens singuliers qui servent de matiére aux tragédies sanglantes par l'appuy qu'ils ont de l'histoire ou de l'opinion commune, et qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les episodes de la piéce dont ils font le corps, parce qu'ils ne sont pas croyables à moins que d'avoir cet appuy. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vray-semblable extraordinaire, l'un d'un homme subtil et adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que luy, l'autre d'un foible qui se bat contre un plus fort que luy et en demeure victorieux, ce qui sur tout ne manque jamais à estre bien receu quand la cause du plus simple ou du plus foible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du Ciel ait présidé au succès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile qu'il répond aux souhaits de l'auditoire, qui s'interesse toûjours pour ceux dont le procédé est le meilleur. Ainsi, la victoire du Cid contre le comte se trouveroit dans la vray-semblance extraordinaire quand elle ne seroit pas vraye. *Il est vray-semblable*, dit nostre docteur, *que beaucoup de choses arrivent contre le vray-sem-semblable*; et, puisqu'il avoüe par là que ces effets

extraordinaires arrivent contre la vray-semblance, j'aimerois mieux les nommer simplement croyables et les ranger sous le nécessaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais servir sans nécessité.

On peut m'objecter que le mesme philosophe dit qu'*au regard de la poësie on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable,* et conclurre de là que j'ay peu de raison d'exiger du vray-semblable, par la définition que j'en ay faite, qu'il soit manifestement possible pour estre croyable, puisque, selon Aristote, il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté et trouver de quelle nature est cet impossible croyable dont il ne donne aucun exemple, je répons qu'il y a des choses impossibles en elles-mesmes qui paroissent aisément possibles, et par consequent croyables, quand on les envisage d'une autre maniére : telles sont toutes celles où nous falsifions l'histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les representons, puisqu'elles se sont passées autrement, et qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu mesme de rien changer au passé; mais elles paroissent manifestement possibles quand elles sont dans la vray-semblance générale, pourveu qu'on les regarde détachées de l'histoire et qu'on veuille oublier pour quelque temps ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans *Nicoméde* est impossible, puisque l'histoire porte qu'il fit mourir son pére sans le voir, et que ses fréres du second lit étoient en ostage à

Rome lors qu'il s'empara du royaume. Tout ce qui arrive dans *Héraclius* ne l'est pas moins, puisqu'il n'estoit pas fils de Maurice, et que, bien loin de passer pour celuy de Phocas et estre nourry comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur luy à force ouverte des bords de l'Afrique, dont il étoit gouverneur, et ne le vit peut-estre jamais. On ne prend point néantmoins pour incroyables les incidens de ces deux tragédies, et ceux qui sçavent le desaveu qu'en fait l'histoire la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur representation, parce qu'ils sont dans la vray-semblance générale, bien qu'ils manquent de la particuliére.

Tout ce que la fable nous dit de ses dieux et de ses métamorphoses est encore impossible, et ne laisse pas d'estre croyable par l'opinion commune et par cette vieille traditive qui nous a accoûtumez à en oüir parler. Nous avons droit d'inventer mesme sur ce modelle, et de joindre des incidens également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prétent. L'auditeur n'est point trompé de son attente quand le tître du poëme le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet: il y trouve tout croyable, et, cette prémiére supposition faite qu'il est des dieux et qu'ils prennent intérest et font commerce avec les hommes, à quoy il vient tout résolu, il n'a aucune difficulté à se persüader du reste.

Après avoir tasché d'éclaircir ce que c'est que le vray-semblable, il est temps que je hazarde une définition du nécessaire, dont Aristote parle tant,

et qui seul nous peut authoriser à changer l'histoire et à nous écarter de la vray-semblance. Je dis donc que le nécessaire, en ce qui regarde la poësie, n'est autre chose que *le besoin du poëte pour arriver à son but ou pour y faire arriver ses acteurs.* Cette définition a son fondement sur les diverses acceptions du mot grec ἀναγκαῖον, qui ne signifie par toûjours ce qui est absolument nécessaire, mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des acteurs est divers, selon les divers desseins que la varieté des sujets leur donne. Un amant a celuy de posséder sa maîtresse, un ambitieux de s'emparer d'une couronne, un homme offensé de se venger, et ainsi des autres. Les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce nécessaire, qu'il faut préférer au vray-semblable, ou, pour parler plus juste, qu'il faut ajouster au vray-semblable dans la liaison des actions et leur dépendance l'une de l'autre. Je pense m'estre déja assez expliqué là-dessus : je n'en diray pas davantage.

Le but du poëte est de plaire selon les régles de son art. Pour plaire, il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions et d'exténüer l'horreur des funestes. Ce sont des nécessitez d'embellissement où il peut bien choquer la vray-semblance particuliére par quelque altération de l'histoire, mais non pas se dispenser de la générale que rarement et pour des choses qui soient de la derniére beauté, et si brillantes qu'elles ébloüis-

sent. Sur tout il ne doit jamais les pousser au delà de la vray-semblance extraordinaire, parce que ces ornemens qu'il ajouste de son invention ne sont pas d'une nécessité absoluë, et qu'il fait mieux de s'en passer tout à fait que d'en parer son poëme contre toute sorte de vray-semblance. Pour plaire selon les régles de son art, il a besoin de renfermer son action dans l'unité de jour et de lieu; et, comme cela est d'une nécessité absoluë et indispensable, il luy est beaucoup plus permis sur ces deux articles que sur celuy des embellissemens.

Il est si malaisé qu'il se rencontre, dans l'histoire ny dans l'imagination des hommes, quantité de ces événemens illustres et dignes de la tragédie, dont les délibérations et leurs effets puissent arriver en un mesme lieu et en un mesme jour sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses, que je ne puis croire cette sorte de violence tout à fait condamnable, pourveu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux sujets où on ne la peut éviter, et un autheur scrupuleux se priveroit d'une belle occasion de gloire, et le public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osoit s'enhardir à les mettre sur le théatre, de peur de se voir forcé à les faire aller plus viste que la vray-semblance ne le permet. Je luy donnerois, en ce cas, un conseil que peut-estre il trouveroit salutaire : c'est de ne marquer aucun temps préfix dans son poëme, ny aucun lieu déterminé où il pose ses acteurs. L'imagination de l'auditeur auroit plus de liberté de se laisser aller au courant de l'action si elle n'étoit

point fixée par ces marques, et il pourroit ne s'appercevoir pas de cette précipitation, si elles ne l'en faisoient souvenir et n'y appliquoient son esprit malgré luy. Je me suis toûjours repenty d'avoir fait dire au roy, dans *le Cid*, qu'il vouloit que Rodrigue se delassast une heure ou deux, après la défaite des Maures, avant que de combattre don Sanche. Je l'avois fait pour montrer que la piéce étoit dans les vingt-quatre heures, et cela n'a servy qu'à avertir les spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ay réduite. Si j'avois fait résoudre ce combat sans en désigner l'heure, peut-estre n'y auroit-on pas pris garde.

Je ne pense pas que dans la comédie le poëte ait cette liberté de presser son action par la nécessité de la réduire dans l'unité de jour. Aristote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer soient vray-semblables, et n'ajoûte point ce mot *ou nécessaires,* comme pour la tragédie. Aussi la différence est assez grande entre les actions de l'une et celles de l'autre. Celles de la comédie partent de personnes communes, et ne consistent qu'en intriques d'amour et en fourberies, qui se dévelopent si aisément en un jour qu'assez souvent, chez Plaute et chez Térence, le temps de leur durée excéde à peine celuy de leur representation ; mais, dans la tragédie, les affaires publiques sont meslées d'ordinaire avec les interests particuliers des personnes illustres qu'on y fait paroistre : il y entre des batailles, des prises de villes, de grands périls, des révolutions d'Etats, et tout cela va mal-aisément

avec la promptitude que la régle nous oblige de donner à ce qui se passe sur la scéne.

Si vous me demandez jusqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le poëte d'aller contre la vérité et contre la vray-semblance par la considération du besoin qu'il en a, j'auray de la peine à vous faire une réponse précise. J'ay fait voir qu'il y a des choses sur qui nous n'avons aucun droit, et, pour celles où ce privilége peut avoir lieu, il doit estre plus ou moins resserré, selon que les sujets sont plus ou moins connus. Il m'étoit beaucoup moins permis dans *Horace* et dans *Pompée*, dont les histoires ne sont ignorées de personne, que dans *Rodogune* et dans *Nicomède*, dont peu de gens sçavoient les noms avant que je les eusse mis sur le théatre. La seule mesure qu'on y peut prendre, c'est que tout ce qu'on y ajouste à l'histoire et tous les changemens qu'on y apporte ne soient jamais plus incroyables que ce qu'on en conserve dans le mesme poëme. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace, touchant les fictions d'ornement :

Ficta voluptatis causa sint proxima veris,

et non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'histoire ou dans la fable, hors du sujet qu'on traite. Le mesme Horace décide la question, autant qu'on la peut décider, par cet autre vers, avec lequel je finis ce discours :

Dabiturque licentia sumpta pudenter.

Servons-nous-en donc avec retenuë, mais sans scrupule, et, s'il se peut, ne nous en servons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point besoin de grace que d'en recevoir.





DISCOURS

DES TROIS UNITEZ

D'ACTION, DE JOUR ET DE LIEU

Les deux discours précédens, et l'examen des piéces de théatre que contiennent mes deux prémiers volumes, m'ont fourny tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matiéres qu'il m'en resteroit peu de chose à dire si je me défendois absolument de répéter.

Je tiens donc, et je l'ay déja dit, que l'unité d'action consiste, dans la comédie, en l'unité d'intrique ou d'obstacle aux desseins des principaux acteurs, et en l'unité de péril dans la tragédie, soit que son héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une et plusieurs intriques ou obstacles dans l'autre, pourveu que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre : car

alors la sortie du prémier péril ne rend point l'action complète, puisqu'elle en attire un second, et l'éclaircissement d'un intrique ne met point les acteurs en repos, puisqu'il les embarasse dans un nouveau. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachez l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action ; mais j'en ay marqué la duplicité indépendante pour un defaut dans *Horace* et dans *Théodore*, dont il n'est point besoin que le pré mier tuë sa sœur au sortir de sa victoire, ny que l'autre s'offre au martyre après avoir échapé la prostitution ; et je me trompe fort si la mort de Polyxéne et celle d'Astianax, dans *la Troade* de Sénéque, ne font la mesme irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théatre. Celle que le poëte choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu et une fin, et ces trois parties non seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais, en outre, chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la mesme subordination. Il n'y doit avoir qu'une action compléte, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme ; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui luy servent d'acheminemens, et tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte pour rendre l'action continuë. Il n'est pas besoin qu'on sçache précisément tout ce que font les acteurs durant les

intervalles qui les séparent, ny mesme qu'ils agissent lors qu'ils ne paroissent point sur le théatre; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doive faire dans celuy qui le suit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopatre, dans *Rodogune,* depuis qu'elle a quitté ses deux fils, au second acte, jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus, au quatrième, je serois bien empesché à vous le dire, et je ne croy pas estre obligé à en rendre conte; mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux fréres pour régner et dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mére. On en voit l'effet dans le troisième, dont la fin prépare encor à voir un autre effort d'Antiochus pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre, et à ce que fait Séleucus dans le quatrième, qui oblige cette mére dénaturée à résoudre et faire attendre ce qu'elle tasche d'exécuter au cinquième.

Dans *le Menteur,* tout l'intervalle du troisième au quatrième vray-semblablement se consume à dormir par tous les acteurs. Leur repos n'empesche pas toutefois la continüité d'action entre ces deux actes, parce que ce troisième n'en a point de compléte. Dorante le finit par le dessein de chercher des moyens de regagner l'esprit de Lucréce, et, dès le commencement de l'autre, il se presente pour tascher de parler à quelqu'un de ses gens et prendre l'occasion de l'entretenir elle-mesme si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre conte de ce que font les acteurs cependant qu'ils n'occupent point la scéne, je n'entens pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre, mais seulement qu'on n'y est pas obligé, et qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derriére le théatre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les spectateurs. Ainsi, je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopatre depuis le second acte jusques au quatrième, parce que durant tout ce temps-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare; mais je fais connoistre, dès le prémier vers du cinquième, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers à tüer Seleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer que le poëte n'est pas tenu d'exposer à la veuē toutes les actions particuliéres qui aménent à la principale. Il doit choisir celles qui luy sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat et la véhémence des passions qu'elles produisent, soit par quelque autre agrément qui leur soit attaché, et cacher les autres derriére la scéne, pour les faire connoistre au spectateur, ou par une narration, ou par quelque autre adresse de l'art. Sur tout il doit se souvenir que les unes et les autres doivent avoir une telle liaison ensemble que les derniéres soient produites par celles qui les précédent, et que toutes ayent leur source dans la protase que doit fermer le prémier acte. Cette

régle que j'ay établie dès le prémier discours, bien qu'elle soit nouvelle et contre l'usage des anciens, a son fondement sur deux passages d'Aristote. En voicy le prémier : *Il y a grande différence,* dit-il, *entre les événemens qui viennent les uns après les autres et ceux qui viennent les uns à cause des autres.* Les Maures viennent, dans *le Cid*, après la mort du comte, et non pas à cause de la mort du comte; et le pescheur vient, dans *Don Sanche,* après qu'on soupçonne Carlos d'estre le prince d'Arragon, et non pas à cause qu'on l'en soupçonne. Ainsi, tous les deux sont condamnables. Le second passage est encor plus formel, et porte en termes exprès que *tout ce qui se passe dans la tragédie doit arriver nécessairement ou vray-semblablement de ce qui l'a précédé.*

La liaison des scénes qui unit toutes les actions particuliéres de chaque acte l'une avec l'autre, et dont j'ay parlé en l'examen de *la Suivante,* est un grand ornement dans un poëme, et qui sert beaucoup à former une continüité d'action par la continüité de la representation; mais enfin ce n'est qu'un ornement, et non pas une régle. Les anciens ne s'y sont pas toûjours assujetis, bien que la pluspart de leurs actes ne soient chargez que de deux ou trois scénes, ce qui la rendoit bien plus facile pour eux que pour nous, qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporteray que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle, dans l'*Ajax,* dont le monologue, avant que de se tüer, n'a aucune liai-

son avec la scéne qui le précéde ny avec celle qui le suit; l'autre est du troisième acte de *l'Eunuque* de Térence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrémés et Pythias, qui sortent du théatre quand il y entre. Les sçavans de nostre siécle, qui les ont pris pour modelles dans les tragédies qu'ils nous ont laissées, ont encor plus négligé cette liaison qu'eux, et il ne faut que jetter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius et de Heinsius, dont j'ay parlé dans l'examen de *Polyeucte*, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoûtumé nos spectateurs qu'ils ne sçauroient plus voir une scéne détachée sans la marquer pour un défaut. L'œil et l'oreille mesme s'en scandalisent avant que l'esprit y aye pû faire de réflexion. Le quatrième acte de *Cinna* demeure au dessous des autres par ce manquement, et ce qui n'étoit point une régle autrefois l'est devenu maintenant par l'assiduité de la pratique.

J'ay parlé de trois sortes de liaisons dans cet examen de *la Suivante*; j'ay montré aversion pour celles de bruit, indulgence pour celles de veuë, estime pour celles de présence et de discours, et dans ces derniéres j'ay confondu deux choses qui méritent d'estre séparées. Celles qui sont de presence et de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles sont capables; mais il en est de discours sans présence, et de présence sans discours, qui ne sont pas dans le mesme dégré. Un acteur qui parle à un autre d'un lieu caché, sans

se montrer, fait une liaison de discours sans présence qui ne laisse pas d'estre fort bonne; mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure sur le théatre seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer fait une liaison de présence sans discours, qui souvent a mauvaise grace et tombe dans une affectation mandiée, plûtost pour remplir ce nouvel usage, qui passe en précepte, que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le sujet. Ainsi, dans le troisième acte de *Pompée,* Achorée, après avoir rendu conte à Charmion de la réception que César a faite au roy quand il luy a presenté la teste de ce héros, demeure sur le théatre, où il voit venir l'un et l'autre, seulement pour entendre ce qu'ils diront et le rapporter à Cléopatre. Timante fait la mesme chose, au quatrième d'*Andromède,* en faveur de Phinée, qui se retire à la veuë du roy et de toute sa cour, qu'il voit arriver. Ces personnages, qui deviennent müets, lient assez mal les scénes, où ils ont si peu de part qu'ils n'y sont contez pour rien. Autre chose est quand ils se tiennent cachez pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent, et qui croyent n'estre entendus de personne : car alors l'intérest qu'ils ont à ce qui se dit, joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent sçavoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action, malgré leur silence. Mais, en ces deux exemples, Timante et Achorée meslent une présence si froide aux scénes qu'ils écoutent qu'à ne rien déguiser, quelque

couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrétent que pour les lier avec celles qui les précédent, tant l'une et l'autre piéce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du poëme dramatique doive avoir son unité, il y faut considerer deux parties : le nœud et le dénoüement. *Le nœud est composé,* selon Aristote, *en partie de ce qui s'est passé hors du théatre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, et en partie de ce qui s'y passe ; le reste appartient au dénoüement. Le changement d'une fortune en l'autre fait la separation de ces deux parties. Tout ce qui le précéde est de la prémiére, et ce changement avec ce qui le suit regarde l'autre.* Le nœud dépend entiérement du choix et de l'imagination industrieuse du poëte, et l'on n'y peut donner de régle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vray-semblable ou le nécessaire, dont j'ay parlé dans le second discours; à quoy j'ajouste un conseil de s'embarasser le moins qu'il luy est possible de choses arrivées avant l'action qui se represente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attenduës et qu'elles gesnent l'esprit de l'auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant pour comprendre ce qu'il voit representer ; mais celles qui se font des choses qui arrivent et se passent derriére le théatre, depuis l'action commencée, font toûjours un meilleur effet, parce qu'elles sont attenduës avec quelque curiosité et font partie de cette action qui se

represente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à *Cinna* pour le mettre au dessus de ce que j'ay fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé, celle qu'il fait de sa conspiration à Æmilie étant plûtost un ornement qui chatoüille l'esprit des spectateurs qu'une instruction nécessaire de particularitez qu'ils doivent sçavoir et imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite. Æmilie leur fait assez connoistre, dans les deux prémiéres scénes, qu'il conspiroit contre Auguste en sa faveur; et, quand Cinna luy diroit tout simplement que les conjurez sont prests au lendemain, il avanceroit autant pour l'action que par les cent vers qu'il employe à luy rendre conte et de ce qu'il leur a dit et de la maniére dont ils l'ont receu. Il y a des intriques qui commencent dés la naissance du héros, comme celuy d'*Héraclius;* mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du spectateur, et l'empeschent souvent de prendre un plaisir entier aux prémiéres representations, tant ils le fatiguent.

Dans le dénouëment, je trouve deux choses à éviter : le simple changement de volonté et la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poëme quand celuy qui a fait obstacle aux desseins des prémiers acteurs durant quatre actes en desiste au cinquième sans aucun évenement notable qui l'y oblige. J'en ay parlé au prémier discours, et n'y ajousteray rien icy. La machine n'a pas plus d'adresse quand elle ne sert qu'à faire descendre un dieu pour accommoder toutes choses sur le point

que les acteurs ne sçavent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans l'*Oreste*. Ce prince et son amy Pylade, accusez par Tindares et Ménélas de la mort de Clytemnestre et condamnez à leur poursuite, se saisissent d'Héléne et d'Hermione; ils tuent ou croyent tüer la prémiere, et menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne revoque l'arrest prononcé contre eux. Pour appaiser ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre finesse que de faire descendre Apollon du ciel, qui d'authorité absoluë ordonne qu'Oreste épouse Hermione, et Pylade Electre; et, de peur que la mort d'Héléne n'y servist d'obstacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épousast Oreste, qui venoit de tüer sa mére, il leur apprend qu'elle n'est pas morte et qu'il l'a desrobée à leurs coups et enlevée au ciel dans l'instant qu'ils pensoient la tüer. Cette sorte de machine est entiérement hors de propos n'ayant aucun fondement sur le reste de la piéce, et fait un dénoüement vicieux; mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en mesme rang le char dont Médée se sert pour s'enfuïr de Corinthe après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement que de l'avoir faite magicienne et d'en avoir rapporté dans le poëme des actions autant au dessus des forces de la nature que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, après qu'elle a rajeuny son pere Æson depuis son retour, après qu'elle a attaché des feux invisibles au present qu'elle

a fait à Créüse, ce char volant n'est point hors de la vray-semblance, et ce poëme n'a point besoin d'autre préparation pour cet effet extraordinaire. Sénéque luy en donne une par ce vers, que Médée dit à sa nourrice :

Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum avenam,

et moy par celuy-cy, qu'elle dit à Ægée :

Je vous suivray demain par un chemin nouveau.

Ainsi, la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servy d'aucune précaution, peut estre juste et ne retomber ny sur Sénéque ny sur moy, et je n'ay point besoin de contredire Aristote pour me justifier sur cet article.

De l'action je passe aux actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas si égale qu'on n'en réserve plus pour le dernier que pour les autres, et qu'on en puisse moins donner au prémier qu'aux autres. On peut mesme ne faire autre chose, dans ce prémier, que peindre les mœurs des personnages, et marquer à quel point ils en sont de l'histoire qu'on va representer. Aristote n'en prescrit point le nombre; Horace le borne à cinq, et, bien qu'il defende d'y en mettre moins, les Espagnols s'opiniastrent à l'arréter à trois, et les Italiens font souvent la mesme chose. Les Grecs les distinguoient par le chant du chœur, et, comme je trouve lieu de croire qu'en quelques uns de leurs poëmes ils le faisoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les

poussassent jamais au delà de cinq. Cette maniére de les distinguer étoit plus incommode que la nostre, car ou l'on prétoit attention à ce que chantoit le chœur, ou l'on n'y en prétoit point. Si l'on y en prétoit, l'esprit de l'auditeur étoit trop tendu et n'avoit aucun moment pour se delasser; si l'on n'y en prétoit point, son attention étoit trop dissipée par la longueur du chant, et, lors qu'un autre acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de mémoire pour rappeler en son imagination ce qu'il avoit déja veu et en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommoditez : l'esprit de l'auditeur se relasche durant qu'ils joüent, et refléchit mesme sur ce qu'il a veu pour le loüer ou le blasmer, suivant qu'il luy a plû ou déplû, et le peu qu'on les laisse joüer luy en laisse les idées si récentes que, quand les acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rappeler et renoüer son attention.

Le nombre des scénes dans chaque acte ne reçoit aucune régle; mais, comme tout l'acte doit avoir une certaine quantité de vers qui proportionne sa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de scénes, selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée et de la sortie de chaque acteur. Sur tout pour la sortie, je tiens cette régle indispensable, et il n'y a rien de si mauvaise grace qu'un acteur qui se retire du

théatre seulement parce qu'il n'a plus de vers à dire.

Je ne serois pas si rigoureux pour les entrées. L'auditeur attend l'acteur, et, bien que le théatre represente la chambre ou le cabinet de celuy qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer qu'il ne vienne de derriére la tapisserie, et il n'est pas toûjours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en ville avant que de rentrer chez luy, puisque mesme quelquefois il est vray-semblable qu'il n'en est pas sorty. Je n'ay veu personne se scandaliser de voir Æmilie commencer *Cinna* sans dire pourquoy elle vient dans sa chambre. Elle est présumée y estre avant que la piéce commence, et ce n'est que la nécessité de la representation qui la fait sortir de derriére le théatre pour y venir. Ainsi, je dispenserois volontiers de cette rigueur toutes les prémiéres scénes de chaque acte, mais non pas les autres, parce qu'un acteur occupant une fois le théatre, aucun n'y doit entrer qui n'aye sujet de parler à luy, ou du moins qui n'ait lieu de prendre l'occasion quand elle s'offre. Sur tout, lors qu'un acteur entre deux fois dans un acte, soit dans la comédie, soit dans la tragédie, il doit absolument ou faire juger qu'il reviendra bien-tost quand il sort la prémiére fois, comme Horace dans le second acte et Julie dans le troisième de la mesme piéce, ou donner raison, en rentrant, pourquoy il revient si tost.

Aristote veut que la tragédie bien faite soit belle et capable de plaire sans le secours des co-

médiens et hors de la representation. Pour faciliter ce plaisir au lecteur, il ne faut non plus gesner son esprit que celuy du spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de se faire pour la concevoir et se la representer luy-mesme dans son esprit diminuë la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi, je serois d'avis que le poëte prist grand soin de marquer à la marge les menuës actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, et qui leur osteroient mesme quelque chose de leur dignité s'il se ravaloit à les exprimer. Le comédien y supplée aisément sur le théatre, mais sur le livre on seroit assez souvent réduit à deviner, et quelquefois mesme on pourroit deviner mal, à moins que d'estre instruit par là de ces petites choses. J'avouë que ce n'est pas l'usage des anciens; mais il faut m'avoüer aussi que, faute de l'avoir pratiqué, ils nous laissent beaucoup d'obscuritez dans leurs poëmes, qu'il n'y a que les maistres de l'art qui puissent déveloper; encor ne sçay-je s'ils en viennent à bout toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissions à suivre entiérement leur métode, il ne faudroit mettre aucune distinction d'actes ny de scénes, non plus que les Grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sçay combien il y a d'actes dans leurs piéces, ny si à la fin d'un acte un acteur se retire pour laisser chanter le chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parce que ny eux ny leurs interprétes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encor une autre raison particuliére de ne pas négliger ce petit secours, comme ils ont fait : c'est que l'impression met nos piéces entre les mains des comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, et qui feroient d'étranges contre-temps si nous ne leur aidions par ces notes. Ils se trouveroient bien embarassez au cinquième acte des piéces qui finissent heureusement, et où nous rassemblons tous les acteurs sur nostre théatre, ce que ne faisoient pas les anciens. Ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le mesme acteur parle à trois ou quatre, l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celuy de Cléopatre à Laonice pour luy aller querir du poison, il faudroit un *a parte* pour l'exprimer en vers, si l'on se vouloit passer de ces avis en marge, et l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vray et unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote, que la tragédie soit aussi belle à la lecture qu'à la representation, en rendant facile à l'imagination du lecteur tout ce que le théatre presente à la veuë des spectateurs.

La régle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, que *la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du soleil, ou tascher de ne le passer pas de beaucoup.* Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent estre entenduës d'un jour naturel

de vingt-quatre heures ou d'un jour artificiel de douze. Ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables, et, pour moy, je trouve qu'il y a des sujets si malaisez à renfermer en si peu de temps que non seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entiéres, mais je me servirois mesme de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, et les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit, qu'il faut élargir la faveur et restreindre les rigueurs (*odia restringenda, favores ampliandi*), et je trouve qu'un autheur est assez gesné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide, dans *les Suppliantes,* fait partir Thésée d'Athénes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thébes, qui en étoient éloignez de douze ou quinze lieuës, et revenir victorieux en l'acte suivant; et, depuis qu'il est party jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Æthra et le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employé un temps si court. Æschile fait revenir Agamemnon de Troye avec une vîtesse encor toute autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre, sa femme, que, si-tost que cette ville seroit prise, il le luy feroit sçavoir par des flambeaux disposez de montagne en montagne, dont le second s'allumeroit incontinent à la veuë du prémier, le troisième à la veuë du second, et ainsi du reste; et par ce moyen elle devoit apprendre cette grande nouvelle dès la mesme nuit.

Cependant, à peine l'a-t'elle aprise par ces flambeaux allumez qu'Agamemnon arrive, dont il faut que le navire, quoy que battu d'une tempeste, si j'ay bonne mémoire, aye été aussi viste que l'œil à découvrir ces lumiéres. *Le Cid* et *Pompée,* où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignez de cette licence, et, s'ils forcent la vray-semblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilitez.

Beaucoup déclament contre cette régle, qu'ils nomment tyrannique, et auroient raison si elle n'étoit fondée que sur l'authorité d'Aristote; mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle, qui luy sert d'appuy. Le poëme dramatique est une imitation, ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes, et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents qu'ils ressemblent mieux à l'original. La representation dure deux heures, et ressembleroit parfaitement si l'action qu'elle represente n'en demandoit pas davantage pour sa réalité. Ainsi, ne nous arrétons point ny aux douze ny aux vingt-quatre heures; mais resserrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa representation ressemble mieux et soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit. Je ne croy pas que *Rodogune* en demande guére davantage, et peut-estre qu'elles suffiroient pour *Cinna.* Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, six, dix; mais ne passons

pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de tomber dans le déréglement et de réduire tellement le portrait en petit qu'il n'aye plus ses dimensions proportionnées et ne soit qu'imperfection.

Sur tout je voudrois laisser cette durée à l'imagination des auditeurs, et ne déterminer jamais le temps qu'elle emporte, si le sujet n'en avoit besoin, principalement quand la vray-semblance y est un peu forcée, comme au *Cid,* parce qu'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors mesme que rien n'est violenté dans un poëme par la nécessité d'obéïr à cette régle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du théatre que le soleil se léve, qu'il est midy au troisiéme acte, et qu'il se couche à la fin du dernier? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner; il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, et qu'on le puisse trouver aisément, si l'on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soy. Dans les actions mesme qui n'ont point plus de durée que la representation, cela seroit de mauvaise grace si l'on marquoit d'acte en acte qu'il s'est passé une demie heure de l'un à l'autre.

Je répete ce que j'ay dit ailleurs, que, quand nous prenons un temps plus long, comme de dix heures, je voudrois que les huit qu'il faut perdre se consumassent dans les intervalles des actes, et que chacun d'eux n'eust en son particulier que ce que la representation en consume, principalement lors qu'il y a liaison de scénes perpetüelle : car cette

liaison ne souffre point de vuide entre deux scénes. J'estime toutesfois que le cinquième, par un privilége particulier, a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il represente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa representation. La raison en est que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, et que, quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théatre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent, en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir et semble demeurer sans action. Il est hors de doute que, depuis que Phocas est sorty, au cinquième d'*Héraclius,* jusqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter sa mort, il faut plus de temps pour ce qui se fait derriére le théatre que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian et Pulchérie employent à plaindre leur malheur. Prusias et Flaminius, dans celuy de *Nicoméde,* n'ont pas tout le loisir dont ils auroient besoin pour se rejoindre sur la mer, consulter ensemble et revenir à la défense de la reine, et le Cid n'en a pas assez pour se battre contre don Sanche, durant l'entretien de l'infante avec Léonor et de Chiméne avec Elvire. Je l'ay bien veu, et n'ay point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut-estre on trouveroit plusieurs exemples chez les anciens; mais ma paresse, dont j'ay déja parlé, me fera contenter de celuy-cy, qui est de Térence, dans l'*Andrienne.* Simon y fait entrer Pamphile, son fils, chez Glycére, pour en faire sortir le vieillard Criton et s'éclaircir avec luy de la naissance de sa maîtresse, qui se

trouve fille de Chrémès. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le servir, revient avec luy, et durant cette entrée, cette priére et cette sortie, Simon et Chrémès, qui demeurent sur le théatre, ne disent que chacun un vers, qui ne sçauroit donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton, et non pas de parler à luy et luy dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il sçait de la naissance de cette inconnuë.

Quand la fin de l'action dépend d'acteurs qui n'ont point quitté le théatre et ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans *Cinna* et dans *Rodogune,* le cinquième acte n'a point besoin de ce privilége, parce qu'alors toute l'action est en veuë, ce qui n'arrive pas quand il s'en passe une partie derriére le théatre depuis qu'il est commencé. Les autres actes ne méritent point la mesme grace. S'il ne s'y trouve pas assez de temps pour y faire rentrer un acteur qui en est sorty, ou pour faire sçavoir ce qu'il a fait depuis cette sortie, on peut attendre à en rendre conte en l'acte suivant, et le violon qui les distingue l'un de l'autre en peut consumer autant qu'il en est besoin; mais, dans le cinquième, il n'y a point de remise : l'attention est épuisée, et il faut finir.

Je ne puis oublier que, bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour, cela n'empesche pas que la tragédie ne fasse connoistre, par narration ou par quelqu'autre maniére plus artificieuse, ce qu'a fait son héros en plusieurs

années, puis qu'il y en a dont le nœud consiste en l'obscurité de sa naissance, qu'il faut éclaircir, comme *Œdipe*. Je ne répéteray point que moins on se charge d'actions passées, plus on a l'auditeur propice, par le peu de gesne qu'on luy donne en luy rendant toutes les choses presentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire que pour ce qu'il a veu ; mais je ne puis oublier que c'est un grand ornement pour un poëme que le choix d'un jour illustre et attendu depuis quelque temps. Il ne s'en presente pas toûjours des occasions, et dans tout ce que j'ay fait jusqu'icy vous n'en trouverez de cette nature que quatre : celuy d'*Horace*, où deux peuples devoient décider de leur empire par une bataille; celuy de *Rodogune*, d'*Andromède* et de *Don Sanche*. Dans *Rodogune*, c'est un jour choisi par deux souverains pour l'effet d'un traité de paix entre leurs couronnes ennemies, pour une entiére réconciliation de deux rivales par un mariage et pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans touchant le droit d'aisnesse entre deux princes gemeaux, dont dépend le royaume et le succès de leur amour. Celuy d'*Andromède* et de *Don Sanche* ne sont pas de moindre considération ; mais, comme je le viens de dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent, et dans le reste de mes ouvrages je n'ay pû choisir des jours remarquables que par ce que le hazard y fait arriver, et non pas par l'employ où l'ordre public les aye destinez de longue main.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun

précepte ny dans Aristote ny dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la régle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité du jour, et à se persüader en suite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licentieuse, et, si l'on faisoit aller un acteur en poste, les deux côtez du théatre pourroient representer Paris et Roüen. Je souhaiterois, pour ne point gesner du tout le spectateur, que ce qu'on fait representer devant luy en deux heures se pûst passer en effet en deux heures, et que ce qu'on luy fait voir sur un théatre qui ne change point peut s'arréter dans une chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en auroit fait; mais souvent cela est si malaisé, pour ne dire impossible, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu comme pour le temps. Je l'ay fait voir exact dans *Horace*, dans *Polyeucte* et dans *Pompée*; mais il faut, pour cela, ou n'introduire qu'une femme, comme dans *Polyeucte*, ou que les deux qu'on introduit ayent tant d'amitié l'une pour l'autre et des intérests si conjoints qu'elles puissent estre toûjours ensemble, comme dans l'*Horace*, ou qu'il leur puisse arriver comme dans *Pompée*, où l'empressement de la curiosité naturelle fait sortir de leurs apartemens Cléopatre au second acte et Cornélie au cinquième, pour aller jusques dans la grande salle du palais du roy au devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de mesme dans *Rodogune*. Cléopatre et elle ont des intérests

trop divers pour expliquer leurs plus secrétes pensées en mesme lieu. Je pourrois en dire ce que j'ay dit de *Cinna*, où en général tout se passe dans Rome, et en particulier moitié dans le cabinet d'Auguste et moitié chez Æmilie. Suivant cet ordre, le prémier acte de cette tragédie seroit dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopatre, le troisième dans celle de Rodogune; mais, si le quatrième peut commencer chez cette princesse, il n'y peut achever, et ce que Cléopatre y dit à ses deux fils, l'un après l'autre, y seroit mal placé. Le cinquième a besoin d'une salle d'audience où un grand peuple puisse estre present. La mesme chose se rencontre dans *Héraclius*. Le prémier acte seroit fort bien dans le cabinet de Phocas, et le second chez Léontine; mais, si le troisième commence chez Pulcherie, il n'y peut achever, et il est hors d'apparence que Phocas délibére dans l'apartement de cette princesse de la perte de son frére.

Nos anciens, qui faisoient parler leurs rois en place publique, donnoient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son *Ajax*, qui sort du théatre afin de chercher un lieu écarté pour se tuër, et s'y tuë à la veuë du peuple, ce qui fait juger aisément que celuy où il se tuë n'est pas le mesme que celuy d'où on l'a veu sortir, puisqu'il n'en est sorty que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la mesme liberté de tirer les rois et les princesses de leurs apartemens, et,

comme souvent la différence et l'opposition des intérests de ceux qui sont logez dans le mesme palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences et ouvrent leurs secrets en mesme chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poëmes; autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réüssir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible; mais, comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderois tres-volontiers que ce qu'on feroit passer en une seule ville auroit l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théatre representast cette ville tout entiére (cela seroit un peu trop vaste), mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermez dans l'enclos de ses murailles. Ainsi, la scéne de *Cinna* ne sort point de Rome, et est tantost l'apartement d'Auguste dans son palais, et tantost la maison d'Æmilie. *Le Menteur* a les Tuilleries et la place Royale dans Paris, et *la Suite* fait voir la prison et le logis de Mélisse dans Lyon. *Le Cid* multiplie encor davantage les lieux particuliers sans quitter Séville, et, comme la liaison de scénes n'y est pas gardée, le théatre, dès le prémier acte, est la maison de Chiméne, l'apartement de l'infante dans le palais du roy et la place publique. Le second y ajouste la chambre du roy, et sans doute il y a quelque excés dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette du-

plicité de lieu quand elle est inévitable, je voudrois qu'on fist deux choses : l'une, que jamais on ne changeast dans le mesme acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois prémiers de *Cinna*; l'autre, que ces deux lieux n'eussent point besoin de diverses décorations, et qu'aucun des deux ne fust jamais nommé, mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, etc. Cela aideroit à tromper l'auditeur, qui, ne voyant rien qui luy marquast la diversité des lieux, ne s'en appercevroit pas, à moins d'une reflexion malicieuse et critique, dont il y en a peu qui soient capables, la pluspart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent representer. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégouster, et ils ne le reconnoissent que par force, quand il est trop visible, comme dans *le Menteur* et *la Suite*, où les différentes décorations font reconnoistre cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

Mais, comme les personnes qui ont des intérests opposez ne peuvent pas vray-semblablement expliquer leurs secrets en mesme place, et qu'ils sont quelquefois introduits dans le mesme acte, avec liaison de scénes qui emportent nécessairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vray-semblance rigoureuse, et voir comment pourra subsister le quatrième acte de *Rodogune* et le

troisième d'*Héraclius*, où j'ay déja marqué cette répugnance du costé des deux personnes ennemies qui parlent en l'un et en l'autre. Les jurisconsultes admettent des fictions de droit, et je voudrois, à leur exemple, introduire des fictions de théatre pour établir un lieu théatral qui ne seroit ny l'apartement de Cléopatre, ny celuy de Rodogune dans la piéce qui porte ce tître, ny celuy de Phocas, de Léontine ou de Pulchérie dans *Héraclius*, mais une salle sur laquelle ouvrent ces divers apartemens, à qui j'attribuërois deux priviléges : l'un, que chacun de ceux qui y parleroient fust présumé y parler avec le mesme secret que s'il étoit dans sa chambre ; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il est quelquefois de la bienséance que ceux qui occupent le théatre aillent trouver ceux qui sont dans leur cabinet pour parler à eux, ceux-cy pûssent les venir trouver sur le théatre sans choquer cette bienséance, afin de conserver l'unité de lieu et la liaison des scénes. Ainsi, Rodogune, dans le prémier acte, vient trouver Laonice, qu'elle devroit mander pour parler à elle, et, dans le quatrième, Cléopatre vient trouver Antiochus au mesme lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que, dans l'exacte vray-semblance, ce prince devroit aller chercher sa mére dans son cabinet, puisqu'elle hait trop cette princesse pour venir parler à luy dans son apartement, où la prémiére scéne fixeroit le reste de cet acte, si l'on n'apportoit ce tempérament dont j'ay parlé à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes piéces en manqueront, si

l'on ne veut point admettre cette moderation, dont je me contenteray toûjours à l'avenir quand je ne pourray satisfaire à la derniére rigueur de la régle. Je n'ay pû y en réduire que trois : *Horace, Polyeucte* et *Pompée*. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en auray encor davantage pour ceux dont je verray réüssir les ouvrages sur la scéne avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'estre séveres, mais, s'ils vouloient donner dix ou douze poëmes de cette nature au public, ils élargiroient peut-estre les régles encor plus que je ne fais, si-tost qu'ils auroient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de nostre théatre. Quoy qu'il en soit, voilà mes opinions, ou, si vous voulez, mes hérésies, touchant les principaux points de l'art, et je ne sçay point mieux accorder les régles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, et je seray tout prest de les suivre lors qu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a veu les miens.





NOTES

DU TOME CINQUIÈME

SERTORIUS.

Page 11, vers 15. *Osca* est Huesca, ville d'Espagne.

16, 15. L'édition de 1682 donne par erreur *sur* au lieu de *sous*.

19, 28. Turdétans, peuple de la Bétique; Celtibères, peuple d'Espagne.

20, 13. Mandonius et son frère Indibilis, prince des Ilergètes, combattirent Scipion après avoir été ses alliés.

24, 9. L'édition de 1668 et les précédentes donnent *nos rois,* qui nous paraît préférable à *vos rois.*

25, 23. *Grade* avait été féminin au XVIe siècle.

31, 4. *Pas-devant* est bien imprimé ainsi dans toutes les éditions originales; c'est un substantif composé.

— 23. Il y a bien *quand*, et non *quant*. On pourrait justifier ce *d* final, qui se rencontre quelquefois, en donnant à *quant* l'étymologie de *quod ad,* et non de *quantum.*

35, 26. Ce vers manque dans l'édition de 1682.

36, 26-27. Répétition des vers 25 et 26 de la page précédente.

P. 37, v. 19. Voilà la troisième fois que, depuis le commencement de la scène, Sertorius parle *d'âme toute romaine :* aussi n'est-ce pas sans raison que, quelques vers plus haut, Pompée l'accuse de lui faire « un discours rebatu ».

— 21. *Remplir un nom* est une singulière expression pour : remplir les devoirs imposés par un nom. L'ellipse est trop forte.

45, 7. Toutes les éditions contemporaines portent *d'un autre;* mais la faute est trop évidente pour être conservée.

— 8. Au lieu de *confier*, l'édition de 1682 donne *confirmer*, que nous n'avons pas maintenu.

46, 5. Au lieu de : *et dont la renommée,* l'édition de 1682 porte : « et pour la renommée » ; mais, comme elle est la seule à donner cette leçon, nous y avons vu une erreur que nous n'avons pas cru devoir reproduire.

54, 13. *Inégal* a ici le sens d'injuste (lat. *iniquus*).

55, 11. *Estime* est ici pour renom.

— 20. *Ma gloire*, mon orgueil, ma fierté.

61, 3. *De vray* n'était pas, comme aujourd'hui, tombé dans le langage vulgaire.

62, 25. Le participe passé *exclus*, venant *d'exclusus*, a gardé l's finale pendant longtemps.

63, 21. Les Vacéens étaient, comme les Ilergètes, un peuple de l'Espagne tarraconaise.

73, 9. *Amusements*, pertes de temps.

74, 4. Le *pas devant*. Voir la note de la page 31, vers 4. Cette fois les deux mots ne sont pas joints.

76, 11. L'édition de 1682 donne, par erreur, *son courroux*, faute qui ne se trouvait pas dans celle de 1668.

— 14. Bien que l'édition de 1668 donne *attente* au lieu *d'atteinte*, nous avons conservé cette dernière leçon, qui présente un sens très-acceptable.

PULCHERIE.

Pulchérie ne se trouve pas dans l'éditic- de 1668. Cette pièce a paru pour la première fois en 1673, et se trouve comprise dans l'édition de 1682.

P. 94, v. 6. *Vouloit* est bien au singulier dans le texte de 1682, mais non dans l'édition de 1673.

— 30. *A moins que,* suivi d'un substantif, était usité du temps de Corneille.

100, 21. Le pronom *vous* manque à ce vers dans les deux éditions de 1673 et de 1682.

113, 6. L'édition de 1682 donne *digne* au singulier, mais nous ne l'avons pas maintenu, y voyant un contresens.

— 12. La distinction entre *quelque* adjectif et *quelque* adverbe n'était pas encore bien établie du temps de Corneille, et l'on pouvait dire alors : « Quelques ardents qu'ils soient. »

118, 7. On écrivait encore indifféremment *compter* et *conter* dans le même sens.

122, 15. Notre texte donne bien *fait,* et non *faite.* On sait, d'ailleurs, que l'accord du participe n'était pas encore une règle rigoureusement suivie.

130,20. *Souffray-je,* qui peut paraître barbare, est conforme à l'orthographe adoptée au XVIIe siècle, et qui consistait à donner au verbe, dans ce genre de locution, la terminaison *ay*, au lieu de *é*, que nous lui donnons aujourd'hui.

131, 2. Des éditions postérieures à Corneille ont imprimé *vous plains,* au lieu de *nous plains.*

134, 16. Le texte que nous suivons est le seul qui donne ici *emplir*, et non *remplir.* Nous comprenons que Corneille ait fait ce changement à son édition de 1673, afin d'éviter la dureté de prononciation produite par la réunion de *pour* et de *remplir.* D'ailleurs, nous n'aimons guère mieux *em-*

plir un trosne qu'*emplir un trosne* : c'est toujours une expression étrange et impropre.

P. 135, v. 8. *Démon* est ici pour *génie.*

137, 15-17. Le subjonctif *pourroit* exigerait ici *piquiez* et *brouilliez*, au lieu de *piquez* et *brouillez :* c'est, du reste, ainsi que ces deux mots ont été imprimés dans l'édition de 1692, publiée après la mort de Corneille. Mais cette fois encore nous avons cru devoir rester fidèle au texte de 1682.

142, 3. Les éditions postérieures ont donné *ainsi que luy*, au lieu de *ainsi de luy.*

145, 20. Il semble qu'il faudrait ici *parlez*, et non *parler*, et que le vers devrait être :

C'est vous entendre, Iréne, et vous parlez sans feinte.

Mais aucune édition ne le donne ainsi.

156, 6. C'est par erreur que l'édition de 1682 a imprimé *Et montant.*

158, 10. *Neveu* est employé ici dans le sens du latin *nepos*, petit-fils.

167, 17. *D'un autre* se trouve dans les éditions contemporaines de Corneille ; on a depuis imprimé *d'une autre.*

DISCOURS SUR L'ART DRAMATIQUE.

P. 182, l. 5. *Intrique*, qui vient du latin *intricare*, se disait au XVIIe siècle pour *intrigue*, et il était masculin.

— 9. Notre édition de 1682 donne *s'élever* au lieu de *l'élever ;* mais nous avons vu là une faute qu'il nous a paru inutile de reproduire.

187, 6. Le participe *eu* n'est pas accordé dans notre exte.

P. 187, l. 10. Corneille fait ici allusion à une tragédie de Benserade intitulée : *la Mort d'Achille et la dispute de ses armes.*

189, 1. Nous avons déjà fait remarquer que *conte* et *compte* s'écrivaient indifféremment.

191, 30. F. Robortello est un philologue italien du XVI[e] siècle. Il a donné plusieurs éditions d'ouvrages grecs, et entre autres de la *Poétique* d'Aristote.

192, 16. *Le tourne,* c'est-à-dire le traduit. — 15-19. Pacius, traducteur de la *Poétique* d'Aristote; — Victorius (Vettori), critique italien; — Heinsius, philologue hollandais; — Castelvetro, critique italien.

— 27. *L'Italien,* c'est Castelvetro, dont il vient d'être parlé.

194, 2. Il y a bien *retraindre,* sans s.

197, 9. *Etale* est bien au singulier.

201, 2. *Concurrent,* pour *concourent,* du latin *concurrere.*

— 10. *Ne savoir plus où en prendre,* être dérouté. Nous disons encore : ne savoir plus où se prendre.

202, 18. *Concurrer* est l'infinitif du verbe *concurrent,* que nous venons de voir à la page précédente.

206, 12. *L'épisode sont nos trois actes* semble singulier, aujourd'hui que nous employons la forme *ce sont.*

207, 8. Pour *intrique,* voir la note de la page 182.

— 12. Notre texte donne *le,* qui peut se rapporter au *Cid,* et nous l'avons maintenu, quoiqu'on ait depuis imprimé *la,* le rapportant à l'infante. *Le* pourrait également ici tenir lieu de *cela.*

208, 9. Cet acteur est Mondory.

— 17. Les trois discours, que nous avons réunis à la fin de notre édition, figurent chacun en tête d'un volume dans les éditions publiées par Corneille.

— 29. *Fait* n'est pas accordé.

209, 30. Nous avons joint les *Examens* à chacune des pièces auxquelles ils se rapportent.

P. 213, l. 3. Paul Beny (Beni), écrivain italien, qui a commenté la *Poétique* d'Aristote.

— 22. L'*é* de *rétrainte* se trouve expliqué par la suppression de l'*s*, qui probablement alors ne se prononçait pas.

214, 13. L'histoire de Scedase se trouve dans la *Vie de Pélopidas* de Plutarque.

— 18. C'est une allusion au *Théodore* de Corneille.

223, 16. *A* propos de *veu* mis au singulier, on sait que la règle de l'accord du participe n'était pas encore bien établie.

227, 25. *Combination*, ancienne forme de *combinaison*, et dérivation régulière du latin *combinare*.

232, 30. *Stéfonius* est le nom latinisé du père jésuite italien Stefoni, ou Stefonio, qui a composé plusieurs tragédies. Il était mort en 1620.

253, 6. *Argenis*, roman allégorique écrit en latin, est un tableau des intrigues des cours, et spécialement de celles de la cour de France. Jean Barclay l'écrivit à Rome, où il s'était retiré à la suite d'une controverse qu'il avait eue avec Bellarmin pour son ouvrage *De Potestate Papæ*.

256. *Mettre à quartier*, mettre à part, mettre de côté.

— 17. *Traditive*, pour *tradition*, s'était dit surtout au XVIe siècle.

264, 12. On voit qu'*échapper* était alors employé comme verbe actif.

265, 15. *Encor* est bien sans *e* muet final, comme on le verra encore plus loin.

268, 9. George Buchanan, poëte et historien écossais du XVIe siècle, et qui avait fait ses études à Paris, est l'auteur de deux tragédies, *Jephté* et *Saint-Jean-Baptiste*, écrites en latin, comme tous ses autres ouvrages. — Hugues Grotius, ou plutôt Hugues de Groot, écrivain hollandais du XVIIe siècle, et qui vécut beaucoup en France, se distingua surtout par ses travaux d'érudition. Il a aussi fait, en latin, trois tragédies sacrées : *Adam exsul*, *Christus patiens* et *Sophompaneas* (c'est-à-dire le Sauveur du monde). — Daniel

Heinsius, célèbre philologue hollandais du commencement du XVII° siècle, s'est fait connaître principalement par les éditions et les commentaires qu'il a donnés d'auteurs grecs ou latins. Il est l'auteur d'une tragédie latine ayant pour titre *Herodes infanticida*.

P. 271, l. 1. Il y a bien *donne* au singulier, se rapportant à *une*, et non à *raisons*. Cette forme était admise au XVII[e] siècle.

— 26. *Desister*, verbe neutre, signifie renoncer à, abandonner. C'est le sens propre du latin *desistere*.

275, 21. Remarquons que Corneille écrit tantôt *aye* et tantôt *ait*, indifféremment.

276, 8. Ces *menuës actions* sont en effet imprimées à la marge dans presque toutes les éditions originales des pièces de Corneille; mais on voit ces indications diminuer dans les réimpressions successives qu'il a données.

— 23. *Métode* est bien imprimé sans *h*.

278, 22. *Employé*, et non *employer*, se trouve dans toutes les éditions contemporaines de Corneille.

280, 24. *Demie heure* est l'orthographe de Corneille.

282, 27. Nous avons remplacé par le mot *nous*, qui se trouve dans le texte de 1668, le *ne*, qui est ici une faute évidente, et forme un véritable contre-sens.

284, 11-14. *Pûst* et *peut* sont imprimés avec cette différence à trois lignes de distance.

285, 10 et 18. *Achever*, que Corneille emploie ici pour *s'achever*, n'était plus guère en usage de son temps.

287, 25. Il y a bien *ils*, pronom masculin, malgré le mot *personnes* qui commence la phrase, et auquel il se rapporte.





TABLE DES MATIÈRES

	Pages
SERTORIUS, tragedie	1
Examen de Sertorius	85
PULCHERIE, comedie heroïque	89
DISCOURS SUR L'ART DRAMATIQUE.	
Discours de l'utilité et des parties du poëme dramatique	171
Discours de la tragedie et des moyens de la traiter selon le vray-semblable ou le necessaire	211
Discours des trois unitez, d'action, de jour et de lieu	263
NOTES	291



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1879.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

Des Éditions Jouaust

TIRAGE EN GRAND PAPIER

170 exemplaires sur papier de Hollande.
15 — sur papier de Chine.
15 — sur papier Whatman.

Ornés de portraits spécialement gravés pour ce tirage.

EN VENTE

Regnier, *Satires*, 1 vol. — Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, 1 vol. — Boileau, 2 vol. — Hamilton, *Mémoires de Grammont*, 1 vol. — Regnard, *Théâtre*, 2 vol. — Courier, *Œuvres*, 3 vol. — *Satyre Ménippée*, 1 vol. — Malherbe, *Poésies*, 1 vol. — Corneille, *Théâtre*, 5 vol. — Diderot, *Œuvres choisies*, t. I à V.

SOUS PRESSE

Diderot, t. VI et dernier. — Racine, *Théâtre*. — Etc.

Juin 1879.